



ARCHIWUM
LEGIONÓW
i N. K. N.

Nr 6







COLLECTION POLONAISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE JOSEPH-ANDRÉ TESLAR.

VOLUMES PARUS

Histoire :

- F. CHOPIN : *Lettres* (1^{re} édition complète, ill.).
J. PILSUDSKI : *Biboula*. Souvenirs d'un révolutionnaire 15 fr.

Littérature :

- H. SIENKIEWICZ : *En Esclavage chez les Tartares*..... 15 fr.
W. SIEROSZEWSKI : *L'amour du Samouraï*..... 15 fr.
» *L'Évasion*. Roman sibérien 15 fr.

EN PRÉPARATION

Histoire :

- J. S. BYSTRON : *Coutumes et mœurs de l'ancienne Pologne*.
L. POBOG-MALINOWSKI : *Joseph Pilsudski* (Biographie).
L. REGNAULT : *France et Pologne*.
L. RUDNICKA-JAROSZYNSKA : *Châteaux en flammes* (Préface du Général WEYGAND).
C. SMOGORZEWSKI : *Allemagne et Pologne* (Documents).

Littérature :

- M. CHOROMANSKI : *Frères blancs*.
» *Jalousie et Médecine*.
J. KADEN-BANDROWSKI : *Lénora*.
» *Thadée*.
H. SIENKIEWICZ : *Chevaliers teutoniques* (Première traduction intégrale).

BIBOULA

SOUVENIRS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE



ŒUVRES DE JOSEPH PILSUDSKI

traduites en français par les mêmes traducteurs

L'ANNÉE 1920. Édition complète avec le texte de l'ouvrage de M. Toukhatchevski : « La Marche au delà de la Vistule » et les notes critiques du Bureau Historique Militaire de Varsovie (1 portrait, 21 croquis et 11 cartes h. t.). Paris, « La Renaissance du Livre », 1929.

MES PREMIERS COMBATS. Souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg (1 portrait et 3 cartes). Paris, Gebethner et Wolff, 1931.

DU RÉVOLUTIONNAIRE AU CHEF D'ÉTAT (*en préparation*).

6

leg. 1922

COLLECTION POLONAISE

HISTOIRE

JOSEPH PILSUDSKI

BIBOULA

SOUVENIRS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE

TRADUITS PAR

LE LT-COL B^{TÉ} CHARLES JÈZE, DE L'ARMÉE FRANÇAISE

ET LE C^{MDT} J.-A. TESLAR, DE L'ARMÉE POLONAISE



SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

12, Rue Hautefeuille, PARIS (6^e)

Edgar MALFÈRE, directeur

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur pur fil, numérotés de 1 à 25.

5 exemplaires sur Hollande, numérotés de I à V.

Il est absolument impossible de s'orienter dans l'histoire compliquée de la reconstitution de la Pologne actuelle sans bien comprendre l'œuvre de Joseph Pilsudski. Sa vie et son labeur de révolutionnaire et de soldat ont changé de fond en comble la destinée de cette nation. Après l'échec de la dernière insurrection (1863), il s'est attaqué, comme l'Hercule de la légende, aux puissances du mal et à la fatalité qui s'acharnait sur la Pologne. De cette lutte il est sorti vainqueur. Il a triomphé du pessimisme général et de l'esprit de soumission résignée qui prévalaient chez ses compatriotes.

Certes, les cœurs nobles qui rêvaient de la délivrance ne manquaient pas. Mais qui pouvait risquer la révolte ouverte, la résistance armée pour briser les fers de la Pologne ? La difficulté de cette lutte ne rebute pas Pilsudski qui se jure de faire de ce rêve une réalité.

Pour y réussir, il a dû se consacrer, corps et âme à cette tâche, renoncer à tout dans la vie : à la maison paternelle, au monde auquel le rattachaient sa naissance et son éducation ; se mêler aux masses ouvrières, se faire conspirateur. Il a dû risquer à chaque pas, non seulement la prison et l'exil aux confins du monde civilisé, mais la mort elle-même, oublier qu'il était un homme ayant droit à vivre sa vie au grand jour, et n'être plus que l'homme d'action anonyme. Il se fait ainsi le moteur spirituel de ces masses ouvrières,

éclairées par ses tracts et ses périodiques illégaux, par sa « biboula », ainsi qu'on appelle cette littérature dans le langage des révolutionnaires. Ces publications illégales étaient rédigées par lui et souvent même imprimées de ses propres mains.

Les traducteurs du présent ouvrage ont déjà donné au lecteur français deux œuvres de Joseph Pilsudski : L'année 1920, riposte magistrale au chef de l'Armée Rouge, M. Toukhatchevsky, et Mes premiers combats (1914), récit simple et émouvant, si bien accueilli par le public français et par d'éminents écrivains qui lui ont consacré des lignes pleines d'admiration. Nous remontons aujourd'hui encore plus loin dans l'histoire et dans l'œuvre du Maréchal, en présentant dans Biboula ses souvenirs de révolutionnaire, écrits en 1903 à la veille de la révolution de 1905.

Cinq ans d'exil en Sibérie, des années de lutte secrète comme conspirateur et comme rédacteur du fameux Robotnik (L'Ouvrier), son évasion de la prison de Pétersbourg en 1901, sa collaboration avec Ignace Moscicki (le président actuel de la Pologne) à Londres, centre de propagande révolutionnaire pour la Pologne et finalement son établissement à Cracovie — telles sont les étapes de la vie de Joseph Pilsudski qui ont précédé la rédaction de son livre intitulé Biboula.

Il a d'abord été publié à Cracovie en feuilletons dans le Naprzod (En Avant) qui l'a ainsi présenté à ses lecteurs :

« Dès les premiers jours du mois de septembre (1903) nous commencerons la publication d'un feuilleton, passionnément intéressant, sous le titre : La lutte révolutionnaire sous la domination russe. Impressions et faits des dix dernières années. L'auteur, un

camarade des plus éminents qui travaille dans les rangs du « Parti Socialiste Polonais », présente dans une suite de récits une vue d'ensemble de la lutte gigantesque du prolétariat contre la force brutale du gouvernement tsariste et contre l'ancien régime en Pologne. »

C'est seulement à la fin de cette publication que la Rédaction dévoila le nom de l'auteur. Les deuxième et troisième parties de cet ouvrage devaient être publiées ultérieurement, mais en réalité n'ont jamais été écrites. La réimpression de la première partie, augmentée par l'auteur, d'un chapitre d'introduction : Un brin d'histoire, portait en sous-titre : Biboula.

Ces souvenirs personnels au moment de leur première publication n'avaient pas encore perdu leur caractère d'actualité. Ainsi s'explique pourquoi l'auteur ne pouvait les dévoiler qu'à demi, pour ne pas compromettre les personnes ayant pris part aux événements relatés. Il se voit obligé de se servir de pseudonymes et d'initiales au lieu de donner les noms véritables. Il raconte aussi ses propres aventures en leur donnant une forme impersonnelle. Il se présente simplement comme un « camarade » qui « quelquefois » a participé aux travaux du parti. Il ne parle pas non plus de la part très active qu'il a prise dans l'action révolutionnaire après 1900.

Toujours à la tête du mouvement comme organisateur responsable du parti socialiste polonais de la Pologne russe, où il faisait de temps en temps des incursions illégales, il était exposé à se voir à chaque instant arrêté ou cité devant le tribunal administratif russe qui sévissait alors contre toute tentative ou propagande révolutionnaire.

Malgré toutes ces restrictions voulues, ses récits font connaître des vérités dont aucun historien ne peut se désintéresser, à moins de fermer volontairement les yeux sur ce scandale inimaginable qu'était la contrainte russe en Pologne, au centre de l'Europe, au XX^e siècle ! Le but principal de ces récits était de remonter le moral des camarades en leur prouvant que, malgré tant de persécutions, l'œuvre de la propagande révolutionnaire prenait de plus en plus d'envergure et qu'elle avait vraiment toute chance de réussir.

Ce but visé par l'auteur ainsi que la forme de feuilleton adoptée pour son œuvre, l'ont obligé à présenter les faits en des récits populaires au ton souvent humoristique, malgré le sérieux et la gravité du sujet. Le public lira certainement ce livre dans un autre esprit que celui des années 1903 et 1905, mais il ne manquera pas de reconnaître, outre la grande valeur autobiographique et historique de ces pages, les qualités du style de l'auteur.

L'émouvant épilogue de ce livre consacré à la vie traquée des conspirateurs constamment aux aguets, présente quelques-unes des plus belles pages qu'un révolutionnaire ait jamais écrites. L'esprit qui les anime reflète le credo de toute la vie de l'auteur. Cet esprit se manifeste par la force de ses convictions, sa clairvoyance et son amour de la liberté au service d'une activité inlassable et enfin triomphante.

JOSEPH-ANDRÉ TESLAR.

Paris, le 1^{er} mars 1933

INTRODUCTION

Quelqu'un a dit un jour que les Polonais étaient la nation de la conspiration et de la révolution. Cette affirmation se rapporte à la période d'avant l'insurrection, terminée par l'épopée de 1863. Je doute cependant que, jamais dans le passé, elle se soit révélée plus juste qu'aujourd'hui, tout au moins pour les provinces polonaises russes, en exceptant naturellement la courte période de la lutte armée et de ses préparatifs. Actuellement, le mouvement révolutionnaire, les organisations et les milieux qui conspirent ont pris une telle extension dans ces provinces, y ont acquis un droit de cité si général que, selon toute probabilité, la majorité de la société polonaise a, d'une façon ou de l'autre, des accointances avec tous ces éléments.

Les uns sont absorbés en totalité par la vie révolutionnaire, ce sont les conspirateurs de profession. D'autres sont partiellement entraînés dans son tourbillon, et leur vie privée, en marge de la révolution, est modifiée, ajustée à ses exigences. Il en est qui sont happés indirectement par les uns et par les autres et deviennent des affiliés temporaires, chargés de telle ou telle fonction, liés à la vie révolutionnaire

par les liens les plus divers : parenté, amour, amitié, ou simplement relations avec les conspirateurs. Enfin, il n'est guère de milieu que n'atteignent les échos des combats livrés dans les provinces polonaises par les forces grandissantes de la révolution en lutte contre la toute puissance du gouvernement. Ces échos, sous forme d'imprimés illégaux, grèves, manifestations, arrestations, perquisitions, sont devenus comme une sorte de pain quotidien, quelque chose de généralement connu, discuté, débattu par l'ensemble des Polonais placés sous le sceptre du tsar.

Toutefois l'étendue du mouvement révolutionnaire et son irruption jusque dans le domaine de la vie privée d'une foule de gens n'empêchent pas ce mouvement d'être, jusqu'ici, bien mal connu du grand public. Le motif en est que le plus souvent le contact avec le mouvement révolutionnaire n'est pris qu'avec ses manifestations publiques qui, par la force des choses, ne peuvent donner une idée de leurs ressorts soigneusement et intentionnellement cachés. D'autre part, le secret obligatoire, qui entoure les détails de la vie révolutionnaire, ne se prête pas à son examen par des yeux indiscrets. Enfin, l'énorme majorité des affiliés actuels au mouvement révolutionnaire est formée d'hommes maniant la charrue ou la truelle et non la plume, et on attendrait difficilement de leur part que la vie révolutionnaire se reflétât dans la littérature.

Cette situation influe sur les jugements portés sur le mouvement révolutionnaire et qui ont chez nous ce caractère commun, d'être exagérés dans un sens ou dans l'autre. Les uns forgent des légendes

fantastiques, sur les proportions, les forces et les tendances de l'organisation révolutionnaire dans les provinces polonaises russes, les autres leur dénie toute importance et toute action et ne voient en elles que des extravagances de jeunes gens sans aucune maturité ; ils méconnaissent même parfois les gigantesques efforts d'intelligence et d'énergie déployés par les organisateurs et par tous ceux qui mettent en branle la machine révolutionnaire.

Membre du parti, connaissant beaucoup de ses représentants, prenant parfois part à ses travaux, j'ai recueilli une foule de considérations et de renseignements que je me suis efforcé plus d'une fois de mettre en ordre et de grouper en un seul tout, pour bien me rendre compte par moi-même de l'état de choses en Pologne.

Il y a longtemps que j'ai nourri le dessein de rédiger ces impressions ; il s'est rencontré avec le désir de la rédaction de l'*En Avant* de mettre ses lecteurs au courant de la vie et des luttes de leurs frères de derrière le cordon-frontière.

D'accord avec la rédaction, j'ai choisi pour mon œuvre la forme du feuilleton. Je l'ai choisie pour plusieurs motifs : d'abord elle est d'une exécution plus facile, de plus, elle m'a permis de me débarrasser plus aisément d'un très gros obstacle, à savoir le danger menaçant les camarades qui travaillent dans le domaine révolutionnaire, avec, dans le dos, le gendarme et, devant les yeux, la citadelle.

Dans un feuilleton, il est plus facile d'éviter de mettre les points sur les « i » que dans une œuvre sérieuse, de passer sur les détails inutiles ou de les grouper en un faisceau propre à mettre en relief les

phénomènes typiques. Je ne conteste pas que l'obligation d'avoir constamment sa plume en bride n'ait une influence nuisible, en ce sens qu'elle diminue la vie et la couleur du récit.

J'ai divisé mon ouvrage en trois parties : la première qui constitue le présent volume est consacrée à la description d'un des côtés de la vie révolutionnaire, celui qui a trait au développement et à la diffusion des imprimés illégaux, de la « biboula ». La deuxième partie sera consacrée aux hommes, c'est-à-dire au côté organisation et propagande de la vie révolutionnaire. La troisième partie traitera des résultats de l'œuvre révolutionnaire et des changements qu'elle a provoqués chez nous dans les relations sociales.

Je dois ajouter que, comme membre du parti socialiste et n'ayant de renseignement de quelque valeur que sur ce parti, j'ai passé entièrement sous silence tout ce qui se rapporte aux autres partis ou plutôt à l'autre parti travaillant en secret dans les provinces annexées russes : le parti national-démocrate.

Qu'il me soit permis en terminant d'adresser ici mes cordiaux remerciements à tous les amis et connaissances qui, en m'envoyant leurs impressions, remarques et observations, ont incontestablement contribué à accroître la valeur de mon travail.

Cracovie, 3 novembre 1903.

UN BRIN D'HISTOIRE

« Biboula », dans le jargon révolutionnaire, est un mot qui sert à désigner tout imprimé illégal ne portant pas le sacramental « dozvoleno tsenzou-roïou » de la censure russe. La quantité de cette biboula ne fait que grandir avec les années, pénétrant de plus en plus les couches populaires et élargissant constamment le cercle de son rayonnement. Le gouvernement lui-même l'a reconnu. Le prince Imeretynsky, dans ses mémoires bien connus, constate que le livre illégal a pénétré jusque dans les chaumières paysannes et a contribué à développer chez le paysan une mentalité antigouvernementale. Il ne faut cependant pas supposer que la biboula, en territoire russe, est toujours une œuvre révolutionnaire. Le gouvernement russe ligote la vie sociale de façons si diverses, qu'il n'y a guère de parti qui ne soit actuellement forcé de donner à ses publications une forme illégale et de les soustraire à la censure. Les ralliés eux-mêmes, adversaires en principe de l'action illégale, ont édité à l'étranger quelques ouvrages qu'ils se proposent, ni plus ni moins que les révolutionnaires, de faire passer en contrebande à travers le cordon et de diffuser dans le public. C'est ainsi qu'il existe une biboula cléri-

cale, une biboula patriotique socialiste, il y a même une biboula sympathisante. On y trouve des œuvres artistiques de haute valeur, comme celles de Wyspianski ou de Zych (1), et des misères d'inspiration patriotique et cléricale, d'épais volumes d'études historiques et de petites brochures des divers partis, enfin des livres ordinaires de piété, imprimés périodiques, des manifestes, des images, des photographies, des cartes postales illustrées, etc. Tout cela filtre à travers la frontière par diverses voies, se répand partout où l'on lit le polonais et devient toujours plus un besoin pour les couches profondes et sans cesse croissantes de la société.

Mais avant que la biboula ait connu une pareille vogue, elle a dû franchir une foule d'étapes et ses premiers pas ont été bien timides et incertains. Quand je me reporte à mes années d'enfance, je vois se dresser devant mes yeux l'image vivante de mon premier contact avec la biboula. C'était dans un petit manoir seigneurial en Lithuanie, quelque dix ans après l'insurrection de 1863. Le souvenir de la domination de Mouravieff et de ses pendants était si vif que l'on tremblait à la vue d'un uniforme de fonctionnaire administratif et les visages s'allongeaient, quand on entendait retentir dans l'air le son de la clochette annonçant l'arrivée d'un représentant de l'autorité moscovite. C'est à cette époque, que ma mère tirait parfois de quelque cachette, connue d'elle seule, quelques petits livres qu'elle relisait et dont elle nous faisait apprendre par cœur, à nous enfants, certains passages. C'était des œuvres

(1) Pseudonyme de Zeromski (N. d. T.).

de nos poètes. Le mystère qui entourait ces instants, l'agitation de ma mère qui se communiquait à ses petits auditeurs, le changement de décor qui se produisait dès qu'un témoin indésirable tombait par hasard dans nos petites conspirations familiales, tout cela a laissé dans mon esprit une trace ineffaçable. Ces petits livres et d'autres encore, les chants historiques de Niemcewicz, quelques brochures d'avant l'insurrection, étaient à peu près les seuls représentants de la littérature soustraite à la censure. Ils avaient échappé en petit nombre à la tourmente insurrectionnelle. On les conservait précieusement comme des reliques, à moins qu'on ne les détruisît par poltronnerie dans la crainte d'un danger réel ou imaginaire ; mais leur influence, qui ne pouvait être bien grande, se bornait le plus souvent au cercle de la famille qui les possédait.

La biboula, à cette époque, trouva un refuge chez ceux qui s'obstinaient à veiller sur le feu sacré national révolutionnaire, noyé dans le sang des héros de 1863 et qui jetait encore de faibles lueurs sous la cendre. C'était comme des feux follets qui éclairaient d'une lueur pâle et vacillante les sombres visages des naufragés échappés à la catastrophe générale. Mais sur les tombes l'herbe repousse, des cendres surgit une vie nouvelle, avide de soleil et de liberté. Et en Pologne, qui alors ne formait qu'une vaste tombe, tout reverdissait, une nouvelle vie apparaissait, un mouvement nouveau se dessinait, qui battait en brèche la résignation dévote et pleurnicheuse du passé, ouvrait un nouveau domaine à la brochure illégale. Je veux parler du mouvement socialiste.

De 1875 à 1876, commencent à apparaître de

temps en temps des imprimés socialistes. Le nombre de leurs lecteurs ne pouvait naturellement, et jusqu'à nouvel ordre, qu'être fort réduit, mais l'ardeur des partisans de l'idée socialiste et sa propagation dans le monde du travail les firent se répandre très vite justement dans les couches de la nation où autrefois le livre censuré lui-même avait peu d'accès. La biboula socialiste resta longtemps la seule qui existât dans la société polonaise terrorisée après l'insurrection de 1863. Avec le temps toutefois l'indifférence et la terreur disparurent, d'autant plus que la lutte menée par les socialistes amenait les gens à se convaincre de leurs propres yeux qu'il n'était pas impossible de briser les lois barbares du tsarisme. Donc, en plus des livres et brochures socialistes, on peut, vers les années 1880 et suivantes, compter un plus grand nombre de livres non censurés : éditions étrangères de nos poètes, livres historiques, brochures volantes, qui éclairaient, chacun à sa manière, la situation dans les provinces polonaises russes.

Mais bien que le nombre des lecteurs et le volume de la biboula en circulation dans le pays alassent sans cesse en augmentant, il n'était pas facile de vaincre les obstacles qui se dressaient sur la route d'une œuvre de ce genre. Ils étaient de deux sortes : le premier était l'absence, dans le pays, de toute organisation assez forte et disposant de moyens assez puissants pour assurer à la biboula une vie stable et satisfaire les exigences d'une partie de ses clients, de celle tout au moins qui constituait le fond de ses lecteurs et des agents chargés de la diffuser. Les imprimés interdits apparaissaient d'une façon trop

sporadique, intermittente. Leur envoi aux clients était soumis à de tels aléas, qu'on n'était jamais sûr de recevoir tel ou tel imprimé. Les organismes révolutionnaires n'étaient pas permanents, leurs moyens techniques dépendaient des circonstances. Parfois la biboula abondait, d'autres fois, par contre, il s'écoulait plusieurs mois avant une nouvelle publication. Rien d'étonnant que la biboula, aux yeux de beaucoup de gens fût quelque chose d'extraordinaire, tombant à l'improviste sur le pays comme par miracle, quelque objet qu'on peut bien recevoir, mais qu'il ne convient pas de réclamer.

Outre cet obstacle, en quelque sorte extérieur, il en existait d'autres intérieurs. On redoutait franchement le travail illégal dont la manifestation était la biboula. La possession d'un livre illégal donnait à son détenteur, aux yeux de son entourage, comme un brevet d'agent révolutionnaire et l'effroi de la répression gouvernementale, joint à la croyance enfantine en la toute puissance et en l'omniscience de la police tsariste, était alors si répandu que, dans la plupart des cas, les gens s'abstenaient du livre illégal. Il fallait le leur fourrer dans la main, les exhorter à le lire, les convaincre qu'il n'y avait guère de danger. Aussi, les uns considéraient-ils la possession d'un livre non censuré comme un acte d'héroïsme, d'autres comme une folie, d'autres comme un crime, d'autres enfin comme un moyen d'agitation et comme une façon de répandre ses opinions. Rarement le livre illégal était un réel besoin, une nécessité dans les circonstances imposées à la Pologne sous le régime tsariste.

Etant donnée cette situation, l'entrée en action

du Parti Socialiste Polonais, en abrégé P. P. S., fit époque pour la biboula. Ce fut la première organisation révolutionnaire de la Pologne d'après l'insurrection, qui réussit à durer dix ans de suite, et qui permit de réaliser une organisation et une technique assez puissante, pour que son activité dans le domaine de l'édition et du colportage ne connussent aucune interruption sérieuse. Provisoirement l'apparition, en assez grande quantité, de publications étrangères fut accueillie avec une certaine méfiance ; mais quand leur nombre ne cessa de grandir, quand de plus, le parti commença la publication du « Robotnik » (le Travailleur), quand, pendant quelque temps, les efforts de la gendarmerie pour faire la chasse à l'imprimerie du parti se furent avérés impuissants, quand enfin, le colportage lui-même connut une certaine régularité et que les éditions commencèrent à parvenir aux clients, soit qu'ils habitassent Varsovie, soit qu'ils résidassent en province, alors le public, aussi bien les ouvriers que les intellectuels, crut à la solidité et à la permanence de ce phénomène.

L'impression produite par le succès du P. P. S., dans toute l'étendue de l'empire russe fut énorme. En peu de temps commencèrent à affluer de toutes parts des propositions tendant à l'introduction en Pologne de telles ou telles publications étrangères. Jusqu'en 1900, il n'y eut pas pour ainsi dire une seule organisation révolutionnaire, même infime, dans tout l'empire, qui n'ait adressé de pareilles propositions au P. P. S. On arrivait de Pétersbourg, Moscou, Samara. C'étaient des délégués des milieux les plus divers qui demandaient d'introduire soit des

imprimés illégaux, soit du matériel d'imprimerie.

Je me rappelle à ce sujet une conversation amusante que j'eus à Londres, en 1897, avec un de ces délégués.

Du fin fond de la Russie, muni de toutes les recommandations nécessaires, était arrivé un homme grave, déjà un peu grisonnant. Il s'adresse à moi pour me prier de lui servir d'intermédiaire en vue de relations à nouer avec le P. P. S.

— En quoi le P. P. S. vous intéresse-t-il ? lui demandai-je.

— Hum ? C'est très compliqué. Voyez-vous, Monsieur, nous autres, en Russie, nous avons fondé une association pour abolir la censure.

— La censure ! m'écriai-je étonné. Mais, Monsieur, ne serait-il pas plus pratique de commencer par abolir le tsar, qui maintient la censure ?

— Vous ne comprenez pas. Le tsar suit son chemin, la censure le sien. Que les autres s'attaquent au tsar, quant à nous nous en voulons à la censure.

Il commença alors à me prouver longuement que la censure était une des institutions les plus nuisibles à la Russie. Je ne fis aucune difficulté pour le reconnaître, mais je le priai de m'expliquer comment pouvait avoir lieu cette abolition de la censure et quel rôle le P. P. S. devait y jouer. Mon interlocuteur, à grands renforts d'arguments, me prouva de nouveau éloquemment que tous les partis révolutionnaires étaient intéressés à la suppression de la censure. Je fus aussi d'accord avec lui sur ce point.

Il finit par développer le plan de cette association. Il s'agissait d'introduire en Russie et d'y répandre une masse énorme d'imprimés interdits, imprimés de

tous genres et de toute espèce, si énorme que la censure deviendrait un non-sens en raison de son inutilité.

J'étais de plus en plus édifié sur l'immensité de la tâche qu'allait entreprendre l'association en question, je lui demandai donc encore une fois quel rôle elle assignait dans l'affaire au P. P. S.

— Mais une chose très simple, répondit l'honorable délégué. Nous nous engageons à fournir au P. P. S. les quantités nécessaires de publications en un point quelconque de l'Europe, et le P. P. S. nous les rendra en tel point de l'empire russe qu'il voudra.

Ainsi, pas d'erreur, le plan gigantesque de suppression de la censure reposait sur les capacités de transport du P. P. S. Je fus légèrement ému de voir la grande confiance du naïf délégué, mais j'entrepris aussitôt de lui démontrer que le P. P. S. avait une tâche un peu différente de la lutte contre la censure et que par suite, il lui serait difficile de borner son action à ce seul but.

Le délégué repartit en se plaignant amèrement de « l'intolérance » du P. P. S.

En Pologne où les « natures d'envergure » comme la sienne n'existent pas, il n'y avait pas, il est vrai, d'organisations destinées à supprimer la censure, mais coup sur coup, on vit surgir des plans de publications, ils émanaient de personnes isolées ou de groupes et étaient basés sur l'aide que pouvait fournir le P. P. S. au transport des publications dans le pays. L'action du P. P. S. dans le domaine de l'édition et du colportage apporta en quelque sorte, dans les sombres bâtiments d'une prison, un peu de l'Europe, avec sa liberté de la presse, et ce fait

enhardit fortement le public. La biboula cessa d'être un objet insolite, on prit l'habitude de l'avoir entre les mains, si bien qu'au bout d'un certain temps, dans les milieux qui recevaient les publications du P. P. S., il fut possible d'introduire une réforme : une partie de ces publications put être vendue. Le parti eut même des abonnements à ses publications périodiques.

L'exemple du P. P. S. fut bientôt suivi par d'autres organisations illégales en Pologne, l'organisation socialiste juive « Bund » et la « Démocratie Nationale ». Ces organisations atteignaient d'autres parties de la nation qui échappaient à l'influence du P. P. S. et familiarisèrent des milieux de plus en plus étendus avec l'action illégale et avec la littérature non censurée.

Outre les publications de parti, on introduisit de plus en plus des ouvrages d'enseignement, principalement des ouvrages historiques et des œuvres artistiques qui, en tant qu'elles traitent d'une question, aussi vivante pour les Polonais que leurs rapports avec l'invasion, sont sévèrement interdites en Russie. Cette dernière catégorie de biboula pénétrait jusqu'aux plus poltrons, jusqu'aux personnes les plus disposées à se rallier. Du reste, ces ralliés eux-mêmes, s'ils voulaient affirmer ouvertement leurs opinions, étaient obligés d'avoir recours aux publications illégales. La première publication de ces milieux, qui connut une certaine vogue fut *Les Relations Polono-russes* de Leliva. Un autre livre ne contribua pas peu également à apprivoiser les réactionnaires les plus endurcis, c'est le mémorial fameux du prince Imeretynsky, mémorial qui fut

dérobé et édité par le P. P. S. Edité à des milliers d'exemplaires, il fut lu par tous les Polonais intelligents.

La quantité de biboula circulant dans le pays ne peut être évaluée exactement. Je ne connais à ce sujet que les chiffres publiés par le P. P. S. dans le compte rendu du Comité Central du parti pour la période qui s'étend jusqu'à 1900. Pour 1899, le compte rendu donne le nombre de 99.872 pour les imprimés lancés en circulation cette année-là. Les autres partis n'ont pas publié de renseignements analogues, mais l'impression générale des gens bien renseignés est que la quantité de biboula circulant dans le pays et n'émanant pas du P. P. S. n'est, en tout cas, pas moindre. En doublant le chiffre cité plus haut et en y ajoutant la quantité probable de biboula provenant d'autres partis, en considérant, en outre, qu'à partir de 1899, le développement des divers partis alla *crescendo*, on arrive à un nombre de 250 à 300.000 exemplaires d'imprimés illégaux, nombre qui représente la consommation annuelle des lecteurs polonais, dans les provinces annexées russes.

Je ne connais pas la statistique correspondante des publications illégales soumises à la censure, mais on peut hardiment affirmer que les imprimés illégaux constituent actuellement une fraction importante de la lecture polonaise sous le tsarisme.

Comme il est facile de le comprendre, une aussi grande quantité de biboula doit forcément exercer une énorme influence sur les dispositions du public à l'égard de tout ce qui est illégal et en particulier

à l'égard du livre non censuré. L'imprimé illégal, en raison de sa multiplicité, cesse d'être une chose sacrée, il n'effraie plus et n'évoque plus les persécutions gouvernementales, mais il ruine dans les esprits l'autorité du gouvernement et la croyance en sa toute puissance. Le nom même de biboula, plaisamment familier, témoigne de la large diffusion du livre illégal, et prouve qu'il a perdu le charme mystérieux qui l'enveloppait autrefois.

Le changement survenu à cet égard est si rapide qu'il saute aux yeux de quiconque est en état de comparer l'état de choses présent à l'ancien. Il n'y a pas longtemps, je rencontrai un compagnon arrêté avant 1893 (l'année où a commencé l'action du P. P. S.) et n'ayant repris son travail que dix ans après. Quand je lui demandai ce qui le frappait le plus à son retour, il me répondit, sans hésiter, que c'était le développement pris par le livre illégal. « Nous autres, me dit-il, il nous fallait prier les gens de prendre le livre, le leur fourrer dans la poche, maintenant que vois-je ? C'est le public lui-même qui, aujourd'hui, demande la biboula, qui se la dispute, qui l'achète même. Bah ! ajouta-t-il, on peut frauder actuellement avec la biboula, on peut même faire du commerce avec le livre illégal. » Et, en effet, quelques-unes de ces publications illégales sont si populaires qu'on peut gagner de l'argent dessus. C'est le cas par exemple pour les *Recueils de poésies*, édition de Londres. Les ouvriers de Varsovie se les arrachèrent, à tel point que le premier arrivage, comprenant 500 exemplaires de cet opuscule, fut épuisé en l'espace d'un mois et qu'à la fin on en offrait 25 kopecks par exemplaire.

Il s'est même créé une biboula de rapport, qui donne un certain revenu à ses vendeurs.

Les paysans eux-mêmes s'habituent de plus en plus à lire les livres illégaux. Je pourrais citer un grand nombre de faits à l'appui de cette assertion, je me bornerai à deux exemples particulièrement caractéristiques.

Dans un certain village des bords de la Vistule, les habitants avaient l'habitude de recevoir la biboula nationale-démocrate et en outre, ils recevaient parfois des publications socialistes; un jour, je ne sais pour quel motif, la biboula cessa d'arriver. Les paysans décidèrent alors de se mettre à la recherche des sources de la biboula; ils recueillirent des fonds et envoyèrent un délégué avec mission de rechercher les personnes susceptibles de les remettre en relations avec la biboula en question. On lui recommanda, en outre, de faire porter ses recherches, non seulement parmi les nationaux-démocrates, mais aussi parmi les socialistes. Je ne connais pas les détails de l'odyssée de ce délégué paysan, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il s'en acquitta, soit à pied, soit en charrette, et qu'à dix ou quinze milles de son village natal, il tomba par hasard sur un membre du P. P. S., ce qui lui permit de renouer des relations avec le parti et de rentrer chez lui satisfait.

Un autre fait analogue s'est passé au fond de la Russie dans une caserne. Comme on le sait, les recrues polonaises ne font pas leur service militaire en Pologne; le gouvernement les envoie au fond de la Russie, aux frontières orientales de l'empire. Dans beaucoup de régiments de ces contrées, la

moitié de l'effectif est composé de Polonais. Or il arriva que quelques camarades de la jeunesse universitaire entrèrent en relations avec des soldats polonais. En peu de temps, les relations prirent une énorme extension et une certaine agitation se développa rapidement parmi les soldats. Quand Varsovie en eut connaissance, on dépêcha là-bas un camarade éprouvé pour arranger cette affaire. Ce camarade attira l'attention des agitateurs échauffés sur le danger que présentait, pour les meneurs, cette diffusion en masse de la biboula parmi les soldats, et leur recommanda de retirer de la caserne la biboula qui y avait été introduite.

Quand cette décision fut communiquée aux soldats, en grande partie des paysans fraîchement arrachés à la charrue ou à la faux, ils délibérèrent et répondirent aux meneurs :

— Ces livres-là, nous ne pouvons pas les recevoir nous-mêmes. Ne nous les donnez pas, de la sorte nous ne les aurons pas. Mais mille pardons, ce qui est déjà chez nous, cela nous ne le rendrons pas. C'est à nous et ça restera à nous. »

L'énorme quantité de littérature illégale circulant dans le pays constitue sans aucun doute un phénomène nouveau, inconnu jusque-là en Pologne sous le tsarisme, et l'accoutumance, je dirai même l'attachement des travailleurs des villes et des campagnes à la biboula, réalise le rêve de Mickiewicz qui, auteur lui-même, à son époque, d'imprimés interdits, soupirait après le moment où son livre s'égarerait sous les chaumes paysans.

Ce phénomène ne pouvait échapper à l'attention du gouvernement. J'ai déjà rappelé plus haut que

le prince Imeretynsky ne niait pas le fait que les paysans lisaient des livres interdits, mais que c'était pour lui un motif qui justifiait la nécessité d'apporter des réformes dans l'organisation scolaire et d'instituer une contre-propagande gouvernementale. L'influence de cette contre-propagande tsariste fut à peu près, ou plus exactement, nulle ; par contre, il n'est pas douteux que le gouvernement lui-même a subi l'influence de la biboula et a dû céder devant elle.

Le gouvernement ne procéda pas comme le prévoyait le délégué de l'association russe dont j'ai parlé plus haut ; la censure ne fut pas supprimée, mais le changement apporté par le gouvernement dans sa conduite à l'égard des lecteurs de biboula est incontestable. Tant qu'il y eut peu de biboula dans le pays, tant que son influence démoralisante fut minime, le gouvernement considéra le possesseur d'un livre illégal comme un révolutionnaire, et le fait de trouver chez un individu de la biboula de parti fut une preuve sérieuse qu'il appartenait à une association révolutionnaire. Aujourd'hui, au contraire, que la biboula est répandue en très grande quantité, que les gens les plus innocents au point de vue politique lisent et ont chez eux des imprimés interdits, il est impossible d'imputer une responsabilité quelconque à quelqu'un pour un fait qui, tout récemment encore, était parfois sévèrement réprimé.

On considéra tout d'abord une certaine catégorie de biboula comme à demi-légale pour ainsi dire. Les éditions étrangères de nos poètes, les gros volumes d'enseignement, les nouvelles productions

poétiques et les romans, enfin, édités en arrière du cordon, et naturellement les publications des ralliés, appartiennent à cette catégorie. Il n'est pas rare que les gendarmes, au cours de leurs perquisitions, ne mentionnent pas dans leur procès-verbal la découverte de ces livres et se contentent de les repousser sur la table ou sur l'étagère en murmurant : « hum ! bagatelle que tout cela ». Quelquefois ils les emportent, mais jamais ils n'en font une affaire.

Un jour un gendarme, au cours d'une perquisition chez un de mes amis, emporta deux tomes de Limanowski : *Le mouvement social au XVIII^e et au XIX^e siècle*. Quand l'affaire fut terminée, la victime alla trouver le gendarme pour lui réclamer ses livres. Le gendarme sourit et les lui rendit en lui donnant le conseil de ne pas s'en servir chez lui, mais chez un autre. « Voyez-vous, chez vous qui êtes à l'index, ces livres sont une preuve, tandis que chez les autres, c'est une chose sans importance. Tout le monde lit ces machines-là, moi-même j'ai lu une partie de celui-ci avec curiosité. »

C'est à peu près ce que me répondit le lieutenant-colonel Gnoinski quand, après mon arrestation dans une imprimerie, je le priai de me faire tenir dans ma cellule les œuvres de Slowacki trouvées chez moi. « Bagatelle que tout cela ! Je comprends bien qu'on peut trouver ces choses-là chez tout Polonais intelligent, et nous ne vous poursuivrons pas en justice pour cela, mais je ne puis vous les donner dans votre cellule, car après tout, c'est un livre non censuré. »

Les concessions du gouvernement ne se bornèrent pas à ce que j'ai appelé la biboula demi-légale.

La diffusion, en grande quantité, de la biboula de parti et de la biboula révolutionnaire devait pousser forcément le gouvernement à fermer plus ou moins les yeux sur les infractions de ce genre et c'est bien ce qui se produisit en effet. Les gendarmes se convainquirent, d'une part, que le nombre des lecteurs de la biboula de parti était si grand, du moins à Varsovie, d'autre part que la réception de ce genre d'imprimés, venant des quatre points cardinaux était relativement si facile, qu'il ne valait pas la peine de faire une affaire à quelqu'un pour une brochure ou un imprimé de parti. Le capitaine Konisski qui m'interrogea à Varsovie me dit qu'à son avis il n'y avait pas à Varsovie un ouvrier qui n'ait un jour ou l'autre entre les mains *voire Courier* comme il appelait plaisamment le *Robotnik*. D'habitude, il est vrai, quand on trouve ce journal chez quelqu'un, on l'arrête ou tout au moins on le convoque pour l'interroger, mais dans beaucoup de cas cela n'entraîne pas une peine, ou du moins la condamnation, j'en connais des exemples, est minime, quinze jours de prison. Seules les publications récentes, ou leur grand nombre, sans autres preuves de culpabilité, attirent l'attention des gendarmes, parce qu'elles font supposer des relations étroites entre l'accusé et les organisations révolutionnaires.

Comme on le voit, le gouvernement tsariste est obligé de céder devant la vague croissante de la biboula ; celle-ci a pu ainsi lui arracher une extension des droits de l'homme sous le tsarisme. C'est une preuve, entre cent, de la souplesse de la constitution russe. S'appuyant non sur la loi, mais sur le bon

plaisir de l'administration, le gouvernement tsariste doit subir la conséquence naturelle de cet état de choses ; d'où une certaine hésitation des représentants de l'autorité et de fréquentes inobservations, dans des cas isolés, des lois ou des principes de gouvernement admis jusque-là. Tout fonctionnaire, investi d'une partie de l'autocratie tsariste, mène en quelque sorte une politique à sa guise, et sa dépendance envers son entourage immédiat étant sensiblement plus grande qu'à l'égard du gouvernement central, il est plus enclin à arranger les affaires et à considérer les diverses infractions par le grand bout de la lunette.

C'est ce qui est arrivé aussi pour la gendarmerie en Pologne à l'égard de la biboula.

Elle n'a rien changé aux lois et ordonnances de l'autorité centrale, mais elle s'est montrée accommodante pour une certaine catégorie de délits. Ne voulant pas s'imposer un travail pénible et fastidieux, elle a préféré fermer les yeux. L'imprimé illégal est bien illégal en principe, mais, dans la pratique, il est légalisé dans une certaine mesure.

Il faut cependant reconnaître que cette légalisation n'a pas de base légale et que, par suite, elle n'est ni stable, ni générale. A tout moment, en toute circonstance, une loi tombée en désuétude peut être tirée de l'oubli et ses sanctions peuvent s'appliquer au coupable. En province, par exemple, et tout particulièrement à la campagne où l'administration et la gendarmerie ont moins de travail qu'à la ville, tout imprimé illégal peut attirer la foudre sur la tête de son lecteur. Je suis toutefois convaincu que le développement ultérieur inévitable de la

lecture des imprimés interdits obligera l'autorité à une certaine tolérance envers la biboula, même dans les régions les plus reculées du pays.

La biboula est donc non seulement un besoin de la grande majorité des lecteurs polonais, mais en même temps une force devant laquelle le puissant gouvernement du tsar est obligé de s'incliner. Et alors une question importante se pose : qui dispose de cette force, qui apaise ce besoin ? Les nombres cités plus haut répondent en partie à cette question. La grande masse de la biboula est la biboula de parti, introduite et diffusée par les organisations existant dans le pays : le P. P. S. et la Démocratie Nationale. La biboula des autres organisations n'atteint pas un niveau très élevé. C'est tout au plus si la biboula juive du Bund a quelque importance. La biboula sans opinion de parti, qui constitue la plus petite partie des imprimés illégaux circulant dans le pays, atteint ses lecteurs par les soins de ces organisations ; il arrive aussi qu'elle franchit la frontière par exemplaires isolés dans les poches des voyageurs.

La quantité prépondérante de la biboula de parti n'est pas l'effet du hasard. Pour les lecteurs de la biboula en général, cette dernière est une chose désirable dont la lecture peut faire plaisir, et est même dans bien des cas un besoin dont l'apaisement expose les intéressés à certains dangers, mais ce n'est pas une nécessité. Il en va autrement de l'organisation politique. Elle se compose d'hommes et tend à se développer constamment. Or les persécutions du gouvernement brisent, l'un après l'autre, ces maillons isolés. Aussi l'état-major doit

veiller à combler les vides de ses rangs. Naturellement, il est plus facile de pourvoir à cette tâche, quand l'organisation exerce une profonde influence sur le public et quand ses opinions sont devenues populaires. Dans le cas contraire, au bout d'un certain temps, le nombre de ses membres diminue continuellement et le matériel humain peut faire absolument défaut pour la remettre sur pied.

Le seul moyen à la disposition des organisations politiques, sous le tsarisme, pour orienter l'opinion publique dans une direction déterminée, est la parole imprimée. Tous les autres moyens : associations, ligues, assemblées, propagande orale, sont tellement limités, dans les circonstances politiques actuelles en Russie, que leur influence a une faible portée ; ils n'agissent que sur un nombre très restreint d'individus. Aussi le livre, ou le tract, doit-il remplacer ici, dans la plupart des cas, l'agitateur ou l'orateur, précéder l'organisateur, lui frayer la route, lui préparer le terrain, disposer favorablement l'auditeur.

Le livre en tant qu'agitateur possède en outre, en régime tsariste, des qualités inestimables. Il voyage sans laisser de traces, ce qui n'est pas le cas de l'homme. Il agit en silence, sans bruit, il peut être détruit à tout moment ; il n'est dans les enquêtes qu'un témoin muet, enfin il n'éveille pas les soupçons, il n'entraîne pas, comme les hommes, des peines ou des poursuites. C'est donc un agitateur parfait aussi bien pour les meneurs que pour les menés. Dans beaucoup de cas, la biboula est absolument le seul outil dont dispose le meneur de parti. Quand, par exemple, l'organisation est

de fraîche date et peu nombreuse, qu'elle ne possède pas dans son sein les hommes aptes à la propagande orale, dans les périodes d'intense surveillance policière, ou encore quand il est nécessaire de frapper un grand coup, la biboula, sous forme de brochure, de journal ou de tract de circonstance, n'a pas son égale.

Ajoutez à cela que la lecture de la biboula est un besoin pour beaucoup de gens et que celui qui apaise ce besoin voit son influence grandir, que la biboula de parti pour bien des personnes qui ne sont pas au contact immédiat de l'organisation, est la seule preuve de l'existence du parti et vous comprendrez alors son importance pour les organisations révolutionnaires en régime tsariste. S'il est permis de hasarder cette comparaison, la biboula est le sang qui entretient la vie dans l'organisme. Cette comparaison, je l'ai entendue, exprimée dans des termes un peu différents par un agitateur qualifié du P. P. S. en province. Un jour que j'étais de passage chez lui pour recevoir la correspondance du Robotnik et une certaine somme d'argent, je fus un peu offusqué de ne recevoir que la moitié à peine de la somme sur laquelle je comptais ; je lui en demandai la raison.

— Eh ! que voulez-vous, camarade ? il y a longtemps que nous n'avons plus de biboula. Dites donc à Varsovie qu'on nous en envoie enfin !

— Ah ! ah ! m'écriai-je, vous vendez donc tant de biboula ?

Je croyais en effet que le manque d'argent était dû à la pénurie de marchandise à vendre.

Mon compagnon se mit à sourire et, tirant de sa

poche un calepin, il me montra les comptes du parti.

— Regardez. La biboula nous rapporte très peu. La plus grande partie va à l'agitation parmi des affiliés nouveaux qui ne sont pas très disposés à payer. Mais, sans biboula, même parmi les camarades, il est difficile de rapporter quoi que ce soit au parti. Quant à nous, croyez-moi, nous ne vivons que quand nous avons de la biboula. Ici, camarade, nous dormons, la biboula nous réveille.

Naturellement, la grande importance de la parole imprimée fait à toute organisation le devoir impérieux de fournir de la biboula à ses membres, de les munir de cette arme indispensable dans les temps actuels. Il va de soi que, dans une prison comme l'empire russe, cela ne va pas tout seul et absorbe pas mal d'énergie et de force de chaque organisation.

Tout d'abord, il faut que la biboula soit fabriquée. A ce point de vue, elle se divise en deux catégories, la biboula de l'intérieur et la biboula de l'extérieur. Cette dernière constitue l'énorme majorité, car la production étrangère est sensiblement plus facile qu'à l'intérieur sous l'œil de la police tsariste. Mais la biboula étrangère avant d'arriver aux mains de la clientèle a un gros obstacle à surmonter ; la frontière de l'État russe soigneusement gardée par le gouvernement, qui voudrait en faire un mur, infranchissable pour ce genre d'importation.

De là, pour toute organisation révolutionnaire, la nécessité de chercher pour ses publications une voie à travers la frontière. Après quoi, il s'agira

de les transporter secrètement à l'intérieur jusqu'aux mains des clients.

Sur cette voie, la biboula est guettée par mille dangers et obstacles qu'elle doit briser et dont le premier est le passage de la zone-frontière, des confins.

LA FRONTIÈRE ET LES VERTS

Tous les États gardent leur frontière bien plus soigneusement qu'un point quelconque de l'intérieur ; mais nulle part cette surveillance n'a atteint la proportion formidable qu'elle prend en Russie ; nulle part les ennuis de frontière ne sont aussi cuisants et fastidieux pour les intéressés que dans l'empire des tsars. La tradition asiatique, qui veut qu'une muraille de Chine sépare l'empire de tout territoire étranger, les difficultés qui s'opposent à l'entrée de tout ce qui sent l'Europe maudite et la civilisation ne sont pas faciles à abolir, d'autant moins faciles que les progrès de la société, enserrée dans les tenailles de fer du tsarisme, s'effectuent lentement, à pas de tortue.

La surveillance de la frontière est confiée en Russie à la caste « verte » des agents et serviteurs du tsar. On les surnomme les « verts » parce que ces mandarins et leurs serviteurs ont des passepoils verts à leur chapka ainsi que sur les épaules et aux manches de leur uniforme. Outre les verts, les anges-gardiens bleus du tsarisme jouent un grand rôle aux frontières : ce sont les gendarmes, les douaniers et les policiers. Mais la garde des fron-

tières de l'empire des tsars est la spécialité des « verts ».

Ils se divisent en militaires et civils, les militaires forment ce qu'on appelle la garde des confins et les civils comprennent les douaniers. Les uns et les autres sont sous les ordres du ministre des finances qui est investi de la dignité de chef de la garde des confins ; son siège principal et le terrain de son action sont la zone des confins de l'Etat.

Cette zone des confins est partagée en trois lignes : la première juste à la frontière, la deuxième, appelée ligne des cordons, à une distance de 1 à 2 kilomètres de la frontière, la troisième, chose absolument inouïe partout ailleurs, n'a rien de commun avec une ligne, car elle embrasse une bande de terrain de cent et quelques dizaines de kilomètres à l'intérieur du pays. On peut juger de la largeur de cette ligne, en songeant que le gouvernement de Siedlce est le seul du Royaume qui soit affranchi de la surveillance des « verts » et que la moitié de la Lithuanie entre dans leur sphère d'action.

Cette troisième ligne, en raison de son étendue, mérite une considération particulière et je m'en occuperai dans un chapitre spécial. Pour le moment, je m'en tiendrai uniquement aux deux premières, qui constituent la zone proprement dite des confins et le premier obstacle qui s'oppose à tout ce qui, violant la loi tsariste, pénètre sur le territoire du seigneur du knout et par conséquent à la biboula.

Voici comment fonctionne la première ligne des verts : juste à la frontière, s'adaptant à tous ses détours et sinuosités, sont disposés des soldats, armés de leur fusil, à un intervalle moyen de 200 à

600 pas. Naturellement, en terrain plat où la vue porte au loin, les postes sont plus rares ; au contraire, là où la frontière s'agrémente de collines, de bois ou boqueteaux, et encore plus sur les points où les constructions se rapprochent de la frontière, les postes sont plus serrés.

Les sentinelles se promènent sur la frontière ou restent assises ; elles inspectent les environs, formant ainsi dans le paysage des frontières une tache inévitable et caractéristique. Leur consigne est de veiller à ce que pas un être vivant, sauf les oiseaux, bien entendu, ne franchisse la frontière ni dans un sens, ni dans l'autre, ce qui oriente toute leur activité vers un seul but : circonscrire les points où la surveillance de la frontière est pour ainsi dire concentrée et où tout, gens et bagages, marchandises et emballages, est soumis à une visite minutieuse, à la suite de laquelle peut être délivré le laissez-passer. Ce sont les douanes et les bureaux auxiliaires. Ces postes, où s'intensifie la surveillance de la frontière, ne fonctionnent que de jour ; la nuit, le service des « verts » cesse complètement, sauf aux endroits où la frontière est coupée par une voie ferrée, et dès lors la frontière se trouve entièrement fermée sur toute son étendue. Les soldats en sentinelle dans le voisinage rallient ces postes pour la nuit.

Il va sans dire que ce n'est pas dans l'espoir que les violateurs des lois tsaristes passeront tranquillement la nuit dans leur lit, mais simplement parce que pour la nuit, un autre système de garde est en vigueur sur la première ligne : celui des embuscades. Le soldat en embuscade, tel un bandit avec

sa carabine, au lieu de se tenir bien en vue, comme un héros, se tapit comme un chat, sur les routes probables suivies par les personnes qui franchissent illégalement la frontière.

La deuxième ligne, dite aussi ligne des cordons, ne chôme pas, elle non plus ; elle recoupe tous les chemins venant de la frontière à une distance, comme nous l'avons dit, de un ou deux kilomètres, très rarement plus.

Elle envoie surtout des patrouilles à cheval dans toutes les directions, et elle a, en outre, pour consigne de soumettre à la visite tout ce qui se glisse par la route et n'est pas pourvu de laissez-passer de la première ligne. A l'intersection de tous les chemins se trouvent des casernes pour les petits détachements « verts », elles portent le nom de cordons.

Les civils « verts » opèrent dans les bureaux de douane et leurs annexes. Leur mission, comme il a été dit ci-dessus, est de passer la visite de tous les objets portés par les voyageurs, de fixer et de percevoir les droits de douane sur les marchandises importées, enfin de viser les passeports des passagers. Toutefois, sur les points importants où le mouvement des voyageurs est plus intense, le contrôle des personnes passant la frontière est confié à la gendarmerie.

Les employés des douanes, en raison du formalisme bureaucratique russe et de leur maladresse, sont très nombreux. Dans chaque petite ville frontière, on rencontre plusieurs civils verts à l'uniforme étoilé.

Dans les grandes villes, on les compte par cen-

taines et ils constituent dans les localités frontières, avec les officiers de la garde des confins, une bande d'ivrognes et de paillards.

Cette description permet de se faire une idée des forces et moyens mis en œuvre par l'Etat russe pour la garde de sa frontière et de l'énergie qu'il y dépense. La frontière, avec ses bureaux de douane, les baïonnettes dont elle est hérissée, ses patrouilles à cheval, apparaît ainsi dans toute sa majesté et doit remplir d'effroi l'audacieux qui, contrairement aux ordres du tsar, ose la franchir seul ou avec une marchandise prohibée. En réalité, elle produit une forte impression.

Je me rappelle très bien mon premier contact avec elle, quand, à mon retour d'exil, j'allai voir mon père et ma famille, qui, à cette époque, habitaient une propriété située dans les confins de Prusse. La route que je devais suivre longeait, sur une certaine étendue, la frontière de si près que les poteaux-frontière en étaient à peine éloignés de quelques pas ; elle passe à travers bois à cet endroit. Il était déjà tard. Pendant que nous traînions lentement sur la route sablonneuse, nous entendîmes dans le lointain l'écho d'un coup de fusil. Un moment après, grand vacarme sur la route, c'étaient quelques silhouettes à cheval et en armes, qui nous dépassaient au galop. Puis nous rencontrâmes d'autres cavaliers qui cherchaient quelque chose sur la route à la lueur d'une lanterne. L'un d'eux s'approcha de nous et d'un ton bourru nous demanda :

— D'où venez-vous ?

— De Jurborg et nous allons à Taurogi, répondis-je.

— A « Tawrogi » et, jetant un coup d'œil sur les chevaux et le harnachement, il ajouta « Pomiechtchik » ce qui, en russe, correspond à l'Obszarnik ou « gros propriétaire de la Galicie ».

— Oui, dis-je, que voulez-vous ?

— Rien, nous faisons la chasse à la contrebande, allez, filez !

Mon cocher, un Lithuanien, trapu et costaud, cracha en signe de mépris et fouetta les chevaux. Au bout d'un moment des coups de feu se firent de nouveau entendre. J'étais apparemment tombé sur une heure agitée ; mais, je l'avoue, ces coups de feu dans la nuit, en pleine forêt, ces patrouilles au galop, ce va-et-vient d'hommes armés sur la route, produisirent sur moi une forte impression. On eût dit la petite guerre. Cette fois-là nous rencontrâmes encore des cavaliers, munis de lanternes, qui cherchaient quelque chose sur la route, et mon Lithuanien, encore une fois, cracha énergiquement, puis s'étant retourné vers moi me dit :

— Tas de chiens. Ils cherchent des traces. Des chiens, de vrais chiens !

— Des traces ? demandai-je étonné ? Mais sur la route il y en a des quantités.

Le Lithuanien ne put m'expliquer cette énigme ; il parlait trop mal le polonais et de mon côté, je ne connaissais pas le lithuanien.

Ce fut, quelques instants après, un soldat de cette même garde des confins qui m'en donna l'explication. Je l'avais rencontré dans un cabaret, où nous avions fait halte pour laisser souffler les chevaux. Convenablement lesté de cigarettes et d'un petit verre de vodka, il se mit à me raconter sa vie.

— Ah ! le service est dur, c'est un métier de chien. Pas de repos, ni de nuit, ni de jour. Le jour en ligne, la nuit en embuscade. Et ce n'est rien quand il fait beau ; mais avec le vent et la pluie, c'est terrible dans la forêt, le vacarme des arbres est si fort qu'il est impossible de rien entendre et cependant on voudrait bien faire un petit somme. Quant à toi, guette, guette toujours, vois si des traces de pas ne sont pas dirigées vers toi, car si tu n'as pincé personne, on ne te caressera pas, ou si on te caresse, tes dents pourraient ne pas se trouver très bien de cette caresse, ajouta-t-il en riant de sa propre plaisanterie.

— Des traces, dans la forêt ? demandai-je.

— Pas dans la forêt, sur la route. La route est hersée chaque jour, à la tombée de la nuit. Et par suite, celui qui traverse la route en venant de la frontière laisse forcément des traces. C'est alors que les gradés s'en vont rapidement sur la route, avec des lanternes, chercher les traces et aussitôt après ils arrivent au poste de guet le plus voisin ; « les traces allaient vers toi, où est la contrebande ? »

— De vrais diables ! s'écria mon soldat en poussant une plainte.

Et en effet, quand, plus tard, j'examinai attentivement la route, je vis que les « diables » avaient hersé la route, de telle sorte qu'un passant devait forcément laisser sur le sable une empreinte nette de ses pas.

— Et alors, que fais-tu, quand un contrebandier se dirige sur toi ? demandai-je au soldat :

— Je connais la consigne, je tire. Je devrais bien, auparavant, crier « stoï » (halte !), mais si je crie, il f..... le camp, il connaît la forêt comme sa poche.

Mais maintenant, c'est mieux. Autrefois, quand un de ces bougres vous avait dépassé, il valait mieux ne pas tirer, car si on l'atteignait de dos, on était puni. Le fusil, disait-on, est fait pour se défendre ou pour faire un signal. Tandis que maintenant, on n'y va pas par quatre chemins, de dos ou de face, c'est pareil. C'est la loi, dit-il satisfait, en se rengorgeant.

— Eh oui ! Aujourd'hui entendez-vous, poursuivait-il, pour sûr on a envoyé quelque diable dans l'autre monde. Le sergent est passé dans la journée de ce côté, il était en civil. Il nous a dit de nous attendre aujourd'hui à de la contrebande ; pour moi, ils devaient en faire passer beaucoup de nuit. Sûrement on les a pincés ; ah ! les camarades vont bien en profiter, ils ont de la chance.

Il faut savoir, en effet, que le gouvernement pour encourager ses agents à pincer la contrebande, alloue à celui qui la dénonce, ou la prend, le tiers de la somme provenant de la vente.

Un autre tiers est déposé à la banque de l'Etat, et en fin d'année, la somme totale recueillie dans tout le district douanier est partagée entre les fonctionnaires des douanes et les officiers de la garde des confins. Le reste va au Trésor. Naturellement, quand il s'agit d'objets non susceptibles d'être vendus, comme la biboula, le gouvernement alloue une prime spéciale.

Il ressort de cette courte description que les frontières russes sont toujours sur le pied de guerre. Bien plus, la guerre y règne en permanence, une vraie guerre, avec cliquetis d'armes, coups de feu, embuscades, ruses de guerre, et ce qu'il y a de plus

triste, perte de vies humaines. Dans cette lutte, d'un côté, on trouve le gouvernement, de l'autre, tout ce qui, en Russie, s'adonne à la contrebande. Il ne faut pas croire que cette contrebande ne comprenne que des objets que j'appellerai politiques. Pas du tout. Ce sont surtout des marchandises d'un usage courant : alcool, cigares, dentelles, pendules, produits chimiques, etc., en un mot, des objets fabriqués à l'étranger et surchargés par le gouvernement de taxes élevées. Dans cette inondation de contrebande courante, la contrebande politique constitue pour le moment une faible part, et ce n'est que dans les derniers temps que l'attention du gouvernement à son égard s'est faite plus active ; il ne lui applique pas d'ailleurs de nouveaux procédés d'interdiction et la lutte contre la biboula ne diffère pas de la lutte contre le cigare ou la pièce d'indienne.

Quel est donc le vainqueur dans cette guerre ? Les nombres cités dans le précédent chapitre prouvent que, cette fois, ce n'est pas le plus fort qui est victorieux. Mais comment cela se produit-il ? Je suppose que ceux qui ne sont pas bien au courant des conditions régnant dans les confins s'imaginent que tout se passe comme je l'ai cru un moment, au cours de la nuit que j'ai passée sur la route longeant la frontière. En pensant aux transports de biboula, je voyais comme dans un songe, des glissements furtifs à travers bois, j'assistais à des rencontres inopinées de gardes-frontières et à d'autres apparitions analogues rappelant plus ou moins les contes de Cooper ou de Mayne-Reid.

Mais il suffit de séjourner quelque temps dans les confins pour se défaire de tout ce romantisme. Quant

à moi, il ne m'a pas fallu longtemps. Quelques jours après le voyage que j'ai décrit, mon père eut quelque chose de cassé à sa batteuse. Ce n'était presque rien, quelques vis qui s'étaient brisées pendant le travail. Le forgeron du village ne pouvait pas les réparer, la ville était loin ; par contre, la frontière et la petite ville prussienne étaient tout près. J'étais là quand le forgeron vint dire à mon père que la réparation dépassait ses capacités techniques. Mon père lui dit :

— Il faut envoyer en Prusse.

Je pensais que mon père allait envoyer ses chevaux au delà de la frontière et je lui proposai de me charger de la commission, à condition qu'il me délivrât un laissez-passer.

— Eh, ce n'est pas la peine. J'en ai besoin tout de suite, je vais envoyer Bartlukaïtis en contrebande, il me les rapportera demain.

— Alors, il va les faire passer en contrebande ?

— Naturellement, répondit mon père, et toi-même tu en ferais autant ; tu n'irais pas au bureau de douane, avec ces maudites vis. Ah ! ah ! va leur demander seulement quelque chose, tu verras quelle quantité de papier ils vont gribouiller pour ces quelques vis et que de temps perdu, et pour toi et pour eux. Tandis que Bartlukaïtis se rend à peu près tous les jours en Prusse pour aller chercher de l'alcool. Il profitera de l'occasion pour s'occuper de mes vis.

Et c'est en effet ce qui eut lieu. Le lendemain Bartlukaïtis avait apporté des vis toutes neuves, fabriquées par un adroit artisan prussien.

Je n'ai pas mis longtemps à me convaincre que

ces maudites vis ne sont pas une exception. Soit dans les châteaux, soit dans les chaumières, tous les objets, provenant de fabrique ou de manufacture, viennent de Prusse et sont arrivés entre les mains de leurs propriétaires sans l'intermédiaire de l'administration des douanes.

Outre le cas cité, j'ai rencontré journellement beaucoup de « Bartlukaïtis » qui allaient quotidiennement en Prusse et se chargeaient des affaires de leurs concitoyens. La Prusse est bien un Etat étranger, séparé de l'empire des tsars par une double ligne de gardes-frontières, mais elle s'est infiltrée quand même dans les possessions russes, en réduisant à néant la notion d'un Etat strictement délimité. C'est bien la Russie, mais sous bien des rapports, c'est aussi la Prusse... Bah! Ce n'est pas seulement la Prusse. En causant avec les paysans des environs, j'ai appris qu'ils connaissaient beaucoup mieux l'Amérique que leur pays natal. Beaucoup de paysans lithuaniens ignoraient complètement Wilno ou Kowno, et même le chef-lieu de leur district, Rosienie ; mais par contre plus d'un m'a fait la description de New-York ou de Chicago, de la traversée maritime et des conditions de travail qui existent dans les fabriques et dans les mines américaines. Chaque fois, je demandais à mon paysan s'il lui avait fallu un passeport pour quitter le pays et régulièrement, en guise de réponse, il haussait dédaigneusement les épaules comme pour dire : « Qui s'occuperait là-bas de pareilles insanités ? Donc même dans ce cas, la frontière avec ses passeports, ses taxes, ses ennuis, n'existait pas pour ces gens-là.

Plus tard, au cours de mes pérégrinations, j'ai

visité la frontière en divers points. J'ai séjourné sur les frontières prussienne et autrichienne et partout, soit sur les points où elle est constituée par un cours d'eau, soit sur ceux où s'élèvent des villes, grandes ou petites, où s'étendent des territoires boisés, à faible densité de population, partout, j'ai constaté cette disparition de la frontière, pour les habitants des confins, et cette habitude d'en prendre à son aise avec les règlements, ces règlements sévères, qui diffèrent à peine de consignes de guerre, en vigueur sur la frontière.

Cette généralisation de procédés illégaux, toutes ces infractions, menues certes, mais épidémiques, sans cesse renouvelées, ont créé une solidarité d'un certain genre entre les habitants des confins. Il existe entre eux une sorte de complot permanent, bien qu'inorganisé et tacite, qui oblige les gens à se solidariser contre la loi et contre ceux qui surveillent la frontière. Il va de soi que cette solidarité facilite énormément la guerre contre les « verts ».

Un compagnon, qui avait été longtemps chargé des affaires du parti dans les confins, m'a raconté plusieurs faits qui en disent long sur ces sentiments de solidarité. « Un jour, me dit-il, j'avais loué des chevaux pour transporter quelques ballots de biboula dans une petite ville située à quelque distance de la frontière où d'autres compagnons devaient venir la prendre. Je n'aime pas me mettre en route dans ces régions quand la nuit tombe et encore moins en pleine nuit. Souvent les gardes, ne sachant pas à qui ils ont affaire, peuvent vous arrêter, alors qu'ils vous auraient laissé tranquille de jour. Or, cette fois, je m'étais mis en retard en emballant ma biboula,

aussi je me pressais. Par malheur, j'étais tombé sur un cocher ivre ! A toutes mes objurgations pour qu'il allât plus vite, il murmurait des mots incompréhensibles. Tout à coup, la voiture heurta une pierre sur la route et il dégringola à bas de son siège. Ah ! Il était plein comme une huître. Il se releva, mais à chaque pas il culbutait de nouveau. Je pris la mouche.

— Ah ! Assez comme cela, dis-je. Couchez-vous là et dormez. Moi, je m'en vais à N., à mon retour, je vous reprendrai.

A ces mots, le bonhomme se rebiffa.

— Vous ne me laisserez pas ici comme un chien. Je suis catholique moi, vous aussi, vous êtes catholique, je fais de la contrebande et vous aussi.

En entendant ces mots, je sentis un frisson à fleur de peau. Mon bonhomme savait que j'avais à transporter quelque chose et j'étais ni plus ni moins que dans sa main. Je voulus ruser et je m'écriai d'un ton menaçant :

— Qu'est-ce que tu bavardes là ? Quelle contrebande ?

Mon gars se mit à rire à gorge déployée. Il finit par se remettre d'aplomb et se traînant vers la voiture, il secoua mes ballots.

— Et ça, là ! Contrebande, dit-il d'un air triomphant. Bonne contrebande ça, et ça donc ?

Il écarta un peu de foin et montra sa contrebande. Il y avait là quelques paquets de cigares et un petit sac.

Il finit par fouetter ses chevaux et d'une voix avinée, il se mit à fredonner une chanson braillarde, mais de temps en temps, il se retournait vers moi en riant.

— Et oui, je fais de la contrebande et vous aussi, répétait-il avec une obstination d'ivrogne.

De retour chez moi, avec le même paysan enfin dégrisé, je lui tirai les vers du nez pour qu'il m'expliquât ce qui lui avait fait supposer que je transportais de la contrebande. Mon gars me répondit avec le plus grand sérieux :

— Ah ! n'ayez crainte ! Tout le monde ici fait de la contrebande. Vous voyagez souvent avec des ballots, chacun sait ce que cela veut dire. Mais après tout, ajouta-t-il en souriant, que vous fassiez de la contrebande ou pas, peu m'importe. Quant à moi, j'y ai mon bénéfice et, à vos côtés, c'est sans grand danger que je transporte ma marchandise.

Une autre fois, continua mon compagnon de la frontière, j'avais à transporter de la biboula et j'étais parti pour louer des chevaux. En chemin, je rencontre un paysan avec qui j'avais souvent voyagé. Je lui demande des chevaux. Mon homme se gratte la tête et me demande :

— Vous êtes seul ou avec des marchandises ?

— Pourquoi cette question ?

— C'est que ces chiens ne sont pas très tranquilles aujourd'hui, dit-il, en me montrant quelques soldats verts qui passaient à ce moment sur la route, il faudrait prendre un chemin de traverse.

Naturellement, dans les deux cas, ces deux paysans ne soupçonnaient pas que cette contrebande était de la biboula.

Cette conspiration générale contre les chevaliers « verts » les handicape énormément, comme je l'ai dit, dans leur lutte avec la contrebande. Mais rien n'efface plus la frontière, rien ne contribue plus à

créer dans les confins une mentalité internationale, que l'entente qui s'établit entre les verts et les contrebandiers, ainsi que le passage continuel des soldats dans le camp des conspirateurs.

Tout d'abord, les « verts », comme les habitants des confins, savent parfaitement que, passés les poteaux frontières, les marchandises sont moins chères ou de meilleure qualité. Il est souvent plus facile de trouver un bon artisan ou un bon médecin au delà du cordon et quand, ce qui arrive assez souvent, il existe, de l'autre côté de la frontière, une ville d'une certaine importance, il est facile d'y trouver des commodités et des distractions qu'on ne trouve pas de ce côté. Naturellement serait bien bête celui qui n'en profiterait pas. Aussi chaque soldat vert ne se fait pas faute d'en profiter et même d'en profiter plus largement que l'habitant moyen des confins, puisqu'il est sûr de l'impunité en sa qualité de gardien de la loi.

Ensuite, parmi les verts fleurit, comme d'ailleurs chez les fonctionnaires russes en général, une sorte d'entente systématique avec la population environnante, entente qu'un excellent satiriste russe, Chtchedrine, a appelée le complément obligé et le correctif de l'autocratisme et qui repose sur le pot de vin et la vénalité. En russe, les bureaux des douanes s'appellent des tamozni. Un juif, à qui l'on demandait ce que signifiait ce mot, cligna des yeux d'un air malin et expliqua aussitôt que « tamoznia » provenait philologiquement de deux mots polonais « tam mozna » (là on peut).

Et en effet, là on peut ! Les taxes élevées, les formalités fastidieuses longues et coûteuses qui ac-

compagnent les opérations douanières, les traitements relativement maigres des fonctionnaires, la généralisation du pot de vin en Russie, y créent une situation telle que les intéressés exercent une forte pression sur les employés des douanes en exploitant leur vénalité et cette pression, pour les verts, est irrésistible. Cela fait que le nombre de gens veillant à l'application des lois de frontière diminue tandis que celui des conspirateurs augmente.

Le simple pioupiou vert, le soldat, s'entend avec le contrebandier et l'aide même à transporter la contrebande ; il va jusqu'à donner en gage son propre fusil. Le douanier conspire avec les expéditeurs, en leur facilitant les formalités douanières ou en fermant les yeux sur les fausses déclarations.

L'officier de garde-frontière fait le commerce des objets de contrebande et à chaque pas on tombe sur un « vert » qui se livre lui-même à la contrebande pour son propre compte et en fait ainsi un métier.

Tout cela doit entraîner forcément pour eux une certaine dépendance de leur entourage qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, se livre en totalité, sans exception et continuellement, à la contrebande. Cette dépendance est encore plus sensible dans les relations des verts avec les habitants des confins.

Ces relations facilitent beaucoup la conclusion des affaires ; aussi les habitants font volontiers connaissance avec les verts et les obligent soit en les régaland, soit en leur faisant des politesses ou de petits présents qu'ils ne sauraient refuser. En un

mot, ils exploitent tous les côtés faibles possibles des gardiens de la loi et de l'ordre, si bien que les contrebandiers de profession, comme les occasionnels, se les assimilent et les obligent sinon à collaborer avec eux, du moins à fermer les yeux sur leurs violations de la frontière.

Si les verts, ainsi organisés ou... désorganisés, sont le rocher sur lequel repose la défense de la frontière, il faut avouer que ce rocher est bien fragile et branlant. Ce n'est pas du granit, mais une pierre calcaire sans consistance, rongée par les facteurs de désorganisation de la vie dans les confins, comme cette sorte de pierre l'est par le vent et les vagues. Elle s'effrite, se décompose et se dissout, livrant passage aux éléments qui l'attaquent.

Ces éléments désorganisateurs sont la population des confins avec laquelle les verts, ne sachant que faire, nouent des intelligences. Cette population, nous l'avons vu, dans la satisfaction de ses besoins, ne s'inquiète nullement de la frontière. Aussi, depuis que les publications illégales sont devenues un besoin de cette population, la règle générale qui préside à la vie des confins, la disparition des frontières, s'applique à elles comme aux autres marchandises. Elles passent aussi facilement qu'un cigare de Prusse ou que la camelote de Vienne achetée sur le Rynek (1) à Cracovie.

Cette infiltration lente, goutte à goutte, de la biboula depuis les librairies étrangères jusqu'aux mains de ses consommateurs dans la Pologne tsa-

(1) Grande place de Cracovie où se tient une sorte de carreau du Temple analogue à celui de Paris. N. D. T.

riste, explique la possibilité d'existence d'une certaine partie de la biboula, consommée annuellement, c'est la plus petite. Néanmoins, il est évident que ce mode élémentaire et lent d'infiltration ne peut suffire aux organisations qui ont besoin de dizaines de mille exemplaires, ce qui exige un afflux constant. Enfin, ce régime de gouttelettes, même nombreuses, ne peut être érigé en système, car il ne peut être dirigé et régularisé comme on pourrait le faire pour un torrent permanent. Il n'est pas douteux néanmoins que l'effacement de la frontière, décrit plus haut, donne de grandes facilités pour le passage, précisément, de ce torrent de biboula.

Un proverbe russe expressif dit : « Où il y a de la boue, surgit un diable ». Les conditions qui règnent aux frontières sont justement cette boue et les diables sont les ennemis de l'Etat qui y peuvent pénétrer leurs coups avec une certaine facilité.

Il est relativement plus facile de transporter d'un seul coup une grande qualité de biboula. Il y suffit le plus souvent d'un compagnon débrouillard et ayant des relations en un point quelconque des confins. Je dis bien « en un point quelconque », car partout les conditions sont les mêmes, à peu de chose près.

Voici ce que m'a raconté un camarade au sujet de ses expériences en cette matière : les frontières constituant le champ d'action du parti, me dit-il, étaient à cette époque surchargées de besogne, il s'agissait de passer en fraude, jusqu'à destination, de la biboula russe, conformément aux engagements du parti. On me confia cette affaire ; j'étais en effet originaire des confins et en cette qualité,

je pouvais, plus vite que tout autre, trouver un joint pour le transport de la biboula. A vrai dire, il y avait un certain temps déjà que je n'étais revenu dans mon pays natal ; néanmoins je m'en chargeai tout de même : car je comptais sur un cousin à moi qui habitait les confins où son père avait affermé un assez gros domaine.

Effectivement, mon calcul se trouva juste. Presque tout de suite après mon arrivée chez mon parent, la conversation tomba sur les livres illégaux ; j'avais en effet aperçu sur la table de mon cousin quelques publications galiciennes ayant trait à l'insurrection de 1863.

— D'où les tiens-tu, lui demandai-je ?

— Ah ! elle est bonne, répondit-il, d'où je les tiens ? Mais de l'étranger, parbleu !

— Tu as de la chance de pouvoir te procurer facilement des livres prohibés ; je connais beaucoup de gens qui donneraient gros pour en avoir à Varsovie.

Mon cousin n'avait pas inventé la poudre ; il ne me fut pas difficile de le convaincre qu'il devait me prêter assistance pour le transport d'un ballot de livres à travers la frontière. Je ne lui avouai pas que c'était des livres russes, car probablement je me serais heurté à un refus. Il craignait que son père, un brave homme, qui, même en 1863, avait une peur affreuse de tout ce qui était illégal, n'eût connaissance de cette escapade.

Je me mis à le questionner sur les conditions qui régnaient aux frontières, sur les connaissances qu'il avait parmi les « verts » et parmi les habitants des confins de l'autre côté de la frontière. Cette conversation m'apprit que mon parent senior, pouvait bien

en politique redouter les choses illégales, mais qu'en matière de fraude ordinaire, il suivait des voies qui n'étaient pas absolument légales. C'est ainsi qu'en graissant la patte aux douaniers, il introduisait en provenance de l'étranger, tous ses ustensiles de ménage, et que, récemment, il avait rembourré plusieurs voitures de drap de contrebande. Naturellement, on ne pouvait pas user d'un pareil procédé pour la biboula. Par contre, il apparut que mon parent junior était en très bons termes avec un officier de la garde des confins, le lieutenant S., dont le rapprochait une commune passion pour la chasse. Le lieutenant vert était allé avec lui au delà du cordon et lui en avait rapporté des articles de chasse.

— A-t-on visité vos paquets à votre retour ? demandai-je.

— Nous ne portions pas de paquets, me répondit mon cousin, mais on n'a pas regardé du tout la voiture.

Là-dessus, je bâtis mon plan. Nous organiserions, sous un prétexte quelconque, une excursion en voiture au delà des confins, en commun avec le lieutenant ; nous chargerions à son insu la biboula dans le coffre sous le siège de la voiture et, sous sa protection, nous la transporterions chez mon cousin. Nous convînmes de tous les détails. Il s'agissait de cacher la biboula, non seulement aux yeux du lieutenant qui devait nous servir de paratonnerre, mais encore à ceux du personnel domestique de mon cousin.

Nous décidâmes donc, pour notre excursion au delà du cordon, de ne pas prendre avec nous de cocher et de manœuvrer de façon à être de retour

chez mon cousin, tard dans la soirée ; il serait plus facile de porter, sans être vu, les ballots de biboula de la voiture dans la chambre.

Quelques jours après, mon cousin franchissait le cordon et expédiait un certain nombre de lettres à des camarades à l'étranger ; je leur disais d'envoyer une bonne provision de biboula à l'adresse du mercier d'une petite ville située au delà du cordon, mercier avec lequel mon cousin entretenait des relations régulières. L'emballage de la biboula devait imiter celui usité pour le drap. Un mot adressé à mon cousin devait l'aviser que le drap en question était prêt à être enlevé.

Peu de temps après, je fis la connaissance de notre paratonnerre. La présentation eut lieu dans une petite ville des confins, éloignée de quelques kilomètres du domicile de mon cousin, dans un cabaret fréquenté par l'aristocratie locale. Nous avons commencé à nous y rendre de temps à autre, pour donner à notre rencontre avec le lieutenant toutes les apparences du hasard.

— Le voici, me souffla un jour mon cousin, en me désignant des yeux un jeune officier, bien bâti, qui entra dans le cabaret en faisant résonner vigoureusement ses éperons.

Le lieutenant était un joyeux compagnon de bouteille. Il nous raconta avec beaucoup de verve ses succès de chasse et la sûreté extraordinaire de son œil. La conversation tourna autour de la chasse ; mon cousin se plaignit de ce que l'automne propice à la chasse approchait et qu'il n'avait plus de douilles pour le fusil de chasse que lui avait récemment apporté le lieutenant d'au delà du cordon. L'obli-

geant lieutenant lui offrit ses services, car il avait, lui aussi, quelques petites emplettes à faire pour le même motif.

Je résolus de profiter de cette occasion et je proposai d'aller tous ensemble un de ces jours au delà du cordon. Le lieutenant y consentit volontiers, et promit même de me faire franchir la frontière, à l'aller et au retour, sans passeport ou laissez-passer. Nous discutâmes longtemps pour savoir si nous irions à pied ou en voiture, car le lieutenant, grand marcheur, voulait à toute force nous faire prendre un chemin à travers bois et nous montrer les extraordinaires talents de son basset. A la fin, il se rendit à nos raisons et nous convînmes que nous irions, dans quelques jours, le prendre en voiture sur le cordon, quand notre lieutenant aurait une permission.

Par bonheur, juste à ce moment me parvint l'avis convenu de l'arrivée du drap. Il fallait se presser, car la curiosité aurait pu pousser le mercier à jeter lui aussi les yeux sur ce fameux drap et de plus mon cousin devenait de moins en moins enthousiaste, et à l'approche du moment décisif menaçait de planter là toute l'affaire. Je le plaisantai, je ris de sa poltronnerie, mais je sentais bien que je ne réussirais à le faire marcher qu'à force de volonté.

Enfin arriva le jour fixé par le lieutenant. Mon cousin était agacé, surexcité à l'extrême, il me pria de partir seul, car il se sentait malade. Je protestai en faisant valoir qu'il fallait quelqu'un pour tenir compagnie au lieutenant pendant qu'on chargerait la biboula sur la voiture. Mon cousin finit par se laisser convaincre et prit place, sur la voiture qu'

attendait, comme un condamné qui marche à l'échafaud. Je craignais que le lieutenant ne s'aperçût de son énervement. Nous convînmes que je resterais constamment avec le lieutenant ; quant à lui, il s'occuperait de la biboula et la chargerait sur la voiture.

Nous partîmes. Sur le cordon, nous trouvâmes le lieutenant qui nous attendait et que je ne reconnus pas. Il était habillé en civil, car les autorités russes ne voient pas d'un bon œil les excursions de militaires au delà de la frontière, de peur que l'uniforme russe ne soit exposé aux outrages de la foule.

Le lieutenant était gai comme un pinson. J'appris bientôt le motif de cette gaîté. De l'autre côté de la frontière, dans la petite ville, habitait une femme légère allemande qui accordait ses faveurs au lieutenant. En route, le lieutenant me raconta quelques histoires salées sur sa liaison et me décrivit son Allemande avec forces détails. Nous dépassâmes le cordon sans encombre. Le lieutenant, conformément à sa promesse, intercèda pour moi auprès du cerbère vert préposé à la garde des frontières de l'empire des tsars et bientôt nous atteignîmes le but de notre voyage dans la petite ville de M. Nous laissâmes les chevaux chez le mercier et nous partîmes tous les trois pour visiter les curiosités de la petite ville, qui n'étaient autres que les cabarets avec leur inévitable bière de Prusse. Tout en nous promenant, nous achetâmes nos articles de chasse, et quand nous eûmes absorbé un nombre respectable de chopes, qui eurent pour résultat de remonter un peu mon cousin, je proposai au lieutenant de faire un tour de promenade et d'aller voir son

Allemande. Je murmurai à mon cousin de régler pendant ce temps l'affaire de la biboula, pour la circonstance baptisée drap.

Par malheur, l'Allemande n'était pas chez elle. Le lieutenant perdit de sa bonne humeur et bien que je misse la conversation sur ses prouesses cynégétiques, il ne manifesta pas un très grand désir de continuer la promenade seul ou avec moi. Encore quelques petites chopes de bière et il n'y eut plus dès lors moyen de retenir le lieutenant qui, un peu chagrin de l'insuccès de son expédition amoureuse, voulait à toute force rentrer en vitesse chez lui. Je consultai ma montre, il y avait un peu plus d'une demi-heure que nous avions quitté mon cousin, il devait donc avoir fini de charger les ballots sur la voiture. A tout hasard, en approchant de la mercerie, je haussai le ton de la conversation pour l'informer de notre retour.

Soudain, à mon grand étonnement, mon cousin bondit hors de la boutique, le visage horriblement convulsé, prit le lieutenant par le bras, et lui chuchota quelque chose à l'oreille, pendant que, par derrière, il me faisait des signes désespérés vers la boutique. Je tombai comme une bombe dans la cour du mercier, où attendaient nos chevaux. Près de la voiture se tenait la mercière ; elle retirait les livres du coffre et les mettait dans son tablier. Je restai bouche bée.

— Que faites-vous, lui dis-je en allemand ?

— Le jeune homme a dit qu'il ne prendrait pas les livres, me répondit l'Allemande pleine de flegme.

Je ne lui demandai pas pourquoi les livres étaient sortis du ballot, mais sans perdre une minute, je

résolus d'aviser. J'entendais les voix du lieutenant et de mon cousin qui s'éloignaient de la boutique ; j'arrachai donc les livres des mains de l'Allemande et je les fourrai de nouveau sur la voiture. Un seul ballot était défait, les deux autres gisaient à terre. Quand je voulus toutefois, sans découdre l'emballage, pousser le colis sous le siège, celui-ci se trouva trop étroit. Evidemment mon cousin, en essayant de l'y caser de force, l'avait trop violemment forcé et l'emballage s'était rompu, les livres s'étaient éparpillés. Rien à faire. Je décousus la toile et je retirai les livres du deuxième ballot.

Jamais de ma vie je ne me suis autant pressé et fatigué que ce jour-là. A chaque instant, je tendais l'oreille pour savoir si le lieutenant ne revenait pas, les mains me tremblaient d'émotion, la sueur me perlait au front. Je n'adressai pas la moindre attention à toute la famille du mercier qui m'entourait et contemplait avec étonnement mon travail. Je ne pensais pas qu'une conspiration aussi maladroite pouvait me valoir, à moi et à mes parents, toutes sortes d'ennuis. Je n'avais qu'un désir, celui d'en finir au plus tôt et je voulais avant tout éviter le contact du lieutenant avec la biboula.

J'avais à peine fini de caser tant bien que mal les livres du deuxième ballot que j'entendis les voix de mes compagnons qui revenaient. En un clin d'œil, je cachai la biboula sous les coussins du siège ; quant au troisième ballot, je le poussai à même le fond de la voiture, sur le côté, et je le recouvris de paille. Je me dis que je m'assiérais de ce côté, pour que nul autre que moi ne sentît le ballot sous ses pieds. Un moment après, le lieutenant et mon cousin

étaient devant la voiture. Ce dernier n'en pouvait absolument plus ; pâle, les yeux éteints, il me regardait comme un condamné qui demande grâce. Le lieutenant, un peu émêché, ne pouvait tenir en place, il répétait à chaque instant :

— Alors, nous partons, Messieurs ?... et il ajoutait en mauvais polonais en s'adressant à mon cousin : « Cela ne vous fait pas de bien de boire trop ».

Nous montâmes en voiture, je m'assis naturellement du côté où était la biboula. En partant, mon cousin qui conduisait me murmura : « et les livres ? » Je lui murmurai également en simulant la colère : « je les ai laissés ». Le visage de mon cousin se rasséréna subitement et, plein d'entrain, fouetta ses chevaux. La voiture ronfla sur la magnifique chaussée prussienne qui se déroulait vers la frontière.

Quant à moi, je n'étais pas absolument tranquille. Quand, quelques heures après, nous passâmes la frontière, je vis les « verts » en train de visiter une voiture et quelques charrettes de paysan qui revenaient de Prusse en Russie. Sans doute la visite n'était pas bien sévère ; un vert avançait la main dans la voiture et remuait le foin. Je comptais qu'avec le lieutenant, ils ne voudraient pas nous ennuyer et qu'ils ne soulèveraient pas les coussins de la voiture ; mais ce qui me tracassait, c'était le ballot que j'avais mis sous mes pieds. Qu'allait-il arriver si le vert remuait la paille qui le recouvrait ? Qu'allait-il arriver encore s'il prenait fantaisie au lieutenant d'aller passer un moment au bureau de la douane, pour saluer son confrère le douanier et bavarder avec lui ? Peut-être serai-je forcé d'y aller moi-même et de laisser la voiture à la grâce de Dieu.

Ces questions me fatiguaient beaucoup et j'avoue que lorsque j'entendis enfin le grincement des chaînes de la barrière-frontière, j'étais fortement énervé ; je regardai d'un œil méchant mon cousin qui tranquillement arrêta ses chevaux en territoire russe. Mais personne parmi les verts ne fit un pas vers la voiture et le lieutenant, mécontent de son excursion, ne bougea pas, se contentant de proférer quelques mots incompréhensibles en réponse au salut des soldats et du douanier. Je ne commençai à respirer librement que lorsque mon cousin, après l'accomplissement des formalités du passe-port, reprit place sur la voiture et que les chevaux repartirent d'un trot léger sur la route poudreuse.

Mon cousin n'apprit qu'il avait été dupé que lorsque nous eûmes laissé le lieutenant, toujours silencieux, au passage du cordon, et quand, s'étant assis à sa place, il entreprit de se justifier devant moi d'avoir ordonné à la mercière de détruire les livres.

— Eh ? des sottises moscovites, ajouta-t-il. Et à quoi te servent ces livres ?

En guise de réponse, je repoussai le foin de dessous nos pieds et l'invitai à jeter un coup d'œil sous les coussins de la voiture.

Il n'en revenait pas, tellement il était étonné de mon culot. Il se résigna toutefois à son sort et me pria seulement de prendre la responsabilité de tout, dans le cas où son père aurait vent, par la suite, de cette aventure.

Le reste alla comme sur des roulettes. Nous réussîmes, sans être vus, à retirer la biboula de la voiture, à l'emballer dans des valises toutes prêtes et quelques jours après, j'en faisais la livraison à Varsovie.

*
* *

Le récit précédent du camarade, originaire des confins, prouve bien qu'il est relativement facile d'organiser éventuellement un transport de biboula, mais rien ne dit que ces transports ont un caractère permanent et régulier. Il est clair qu'une combinaison basée sur une excursion au delà du cordon, faite en commun avec un lieutenant amoureux, peut ne pas se renouveler, surtout quand on est obligé d'employer comme intermédiaires des cousins, non seulement un peu bêtes, mais poltrons. Les besoins du parti ne peuvent recevoir satisfaction par des combinaisons accidentelles, improvisées, de camarades de passage. Le parti doit nécessairement posséder des bureaux réguliers, pourrai-je dire, pour les expéditions et transports, bureaux fonctionnant en permanence et non d'une façon intermittente.

Il est facile de comprendre que la première condition à réaliser pour organiser un de ces bureaux est d'avoir un camarade domicilié en permanence dans les confins, et cette condition n'est pas facile à remplir.

Tous les confins, à l'exception de quelques points comme le bassin de Dombrowa et Kalisz, constituent des régions agricoles, retranchées en outre le plus souvent du reste du pays par la politique ferroviaire de la Russie. La recherche d'un camarade qualifié, parmi les habitants des confins, n'est pas facile, quand on songe à la surveillance renforcée à laquelle sont soumises toutes les localités de quelque importance. Quant à l'établissement de propos délibéré d'un camarade à la hauteur dans un de ces trous, en général presque déserts, il est difficile de

lui donner l'apparence d'un domicile légal et non suspect.

C'est seulement après avoir triomphé de ce premier obstacle sur lequel on se casse parfois la tête pendant des mois, quand un hasard heureux ne vous apporte pas la combinaison désirée, qu'on peut passer à l'exécution.

Naturellement, il faut donner au camarade le temps de se retourner au milieu de son entourage, de sonder le terrain sur lequel il va opérer. Si l'individu est adroit et débrouillard, il trouvera en peu de temps une foule d'occasions qui lui permettront de pousser à la roue d'un moment à l'autre, soit en faisant franchir sans danger la frontière à la biboula, soit en l'enlevant de la zone des confins sans se compromettre personnellement, soit en chargeant quelqu'un de son entourage d'une mission ou d'une autre, etc., etc. Au bout d'un certain temps, si les circonstances s'y prêtent un peu, il se créera sûrement un système utilisant tour à tour ces diverses combinaisons qui, quoique se répétant de temps en temps, sont néanmoins trop rares pour servir de base à un pareil système.

Un spécialiste idéal en matière de transport était le camarade X... Dans le seul but de frayer la voie aux publications illégales, il avait accepté un maigre emploi dans une fabrique des confins. Il était particulièrement doué pour amadouer les gens et se les attacher, et, en peu de temps, grâce à son savoir-faire, il était dans les confins comme chez lui. Il connaissait tous les serets de la frontière, les relations qui existaient entre les gens et plus d'une fois, dans ce trou borgne et médiocrement peuplé,

il avait réussi à trouver un concours masculin ou féminin dans son métier dangereux. Quand il avait choisi un aide, il l'enserrait lentement dans un réseau de menus services et politesses, et l'obligeait de toute la bonté de son cœur ; car il devenait pour ses aides un ami absolument dévoué. Il les attirait petit à petit et progressivement dans l'affaire, sans découvrir du premier coup toutes ses cartes, si bien que lorsque sa « victime », comme il l'appelait familièrement, s'apercevait qu'elle n'était qu'une pièce d'un mécanisme inconnu, il n'était plus temps. Elle était trop empêtrée dans le réseau tendu de main de maître par notre camarade et le plus souvent la victime s'abandonnait à son sort.

Il utilisait du reste tout son entourage. L'un, sans s'en douter le moins du monde, servait à lui gagner l'opinion des verts et des autorités, l'autre prêtait à son insu son concours à la dissimulation d'un transport de biboula à travers la frontière ou au delà du cordon, un troisième portait à la ville voisine une petite provision de biboula qu'il faisait passer pour un présent, un quatrième, stylé par lui, surprenait tel ou tel secret administratif et ainsi de suite à l'infini.

Son esprit était sans cesse tendu vers un seul objet : augmenter le rendement de son travail et dérober son œuvre d'abeille aux regards indiscrets des argus de tout acabit, non seulement à ceux des gendarmes et de la police, mais encore à ceux des cancaniers de la petite ville.

Le plus comique de ses « victimes » fut un gros et gras aubergiste, qui habitait au delà du cordon et qui lui servait d'intermédiaire pour la réception de

la biboula en provenance des magasins de l'étranger.

Après l'avoir amadoué en temps voulu par quelque menu présent, il le pria de donner décharge, à son propre nom, de quelques envois : pas des livres, Dieu l'en garde, mais de la contrebande ordinaire quelconque. Habitué à ce genre de transactions par beaucoup d'habitants des confins, il y consentit volontiers. Naturellement ce n'est pas une pièce de drap ou un service de table qui lui arriva de la ville spécialisée dans ce genre de marchandises, mais de la biboula emballée en conséquence.

Quelques semaines après, nouvel arrivage ; l'aubergiste y consentit d'autant plus volontiers que, dans l'intervalle, notre camarade lui avait rendu quelques menus services à la douane russe, grâce à ses relations. Les envois se multiplièrent bientôt de plus en plus, mais l'aubergiste voyant notre camarade constamment avec le sourire et sûr de lui, sachant d'autre part qu'une foule de marchandises les plus diverses passaient ainsi la frontière, se frottait simplement les mains, car notre camarade aidait volontiers sa « victime » dans les affaires qu'elle traitait dans les confins russes.

Néanmoins, le visage de l'aubergiste ne tarda pas à s'allonger, il s'aperçut un jour par hasard que la marchandise pour laquelle il servait d'intermédiaire était de la biboula. Il avait entendu parler du mouvement révolutionnaire en Russie, et, en même temps, il se faisait une haute idée de la puissance du tsar. Ce dernier, à son avis, pouvait faire arrêter le pauvre aubergiste en territoire étranger et tirer de lui vengeance, pour ses machinations contre le gouvernement.

Pris d'une frousse terrible, il fit d'amers reproches à notre compagnon pour avoir ainsi compromis son « ami » et refusa catégoriquement de lui continuer son aide.

Notre camarade ne se tint pas pour battu. Ses relations avec l'aubergiste, patron d'un établissement à moitié public, lui paraissaient très commodes et propres à assurer à ses transports une sécurité beaucoup plus grande que n'importe quelles autres, d'autant mieux même que la profession de la « victime » légitimait en quelque sorte, pour la plupart, les arrivages qui parvenaient à l'auberge. Il résolut donc de profiter de la frousse de sa victime pour lui faire mettre les pouces pour longtemps.

Il lui représenta en conséquence que ses fréquentes relations avec son « ami » n'étaient un secret pour personne, qu'en cas de refus de sa part, il serait forcé de monter son affaire autrement, d'une façon moins sûre, plus dangereuse et que probablement il se ferait prendre ; et alors naturellement les relations des deux « amis » prendraient aux yeux des gendarmes russes une tout autre signification ; c'est alors vraiment qu'il serait, lui, aubergiste, menacé d'un véritable danger.

Après de longues discussions, la pauvre « victime » se rendit à ses arguments, d'autant plus facilement qu'ils avaient été appuyés par un présent, une jolie montre offerte par lui à l'aubergiste ; celui-ci le pria seulement d'espacer un peu ses envois. Depuis lors, chaque mois ou plus souvent, le pauvre aubergiste renouvela ses efforts pour rompre le filet dans lequel il était pris, et chaque fois, il était obligé d'y renoncer. Il vivait dans une frousse perpétuelle,

en particulier quand il donnait asile chez lui à une grande quantité de biboula ou quand il y avait de l'agitation à la frontière ; il tremblait quand il voyait pénétrer dans son auberge quelque soldat vert ou quelque douanier. Pour apaiser son ami, notre compagnon dut se prêter à ses caprices les plus divers, à un tas de combinaisons idiotes, destinées, suivant l'aubergiste, à le protéger lui et son « ami ». Il lui fixa les heures où il pourrait se présenter à l'auberge, il dut souvent changer le mode d'emballage de la biboula et il fit confectionner une armoire extraordinaire à double parois pour y déposer sa biboula, etc.

Mais ce à quoi l'aubergiste tenait le plus, c'est que personne ne vît notre compagnon dans son appartement privé. Il en résulta un jour une scène amusante. Après mille et mille précautions, fenêtres masquées, renforcement du camarade dans un coin de la pièce à tout bout de champ, chaque fois qu'un passant défilait devant les fenêtres, l'aubergiste lui permit enfin de jeter un coup d'œil sur l'armoire mystérieuse où était enfermé le dernier envoi de biboula. Par malheur, au moment où notre camarade était occupé à classer la biboula et à l'emballer dans des conditions propres à faciliter le transport à travers la frontière, et tandis que l'aubergiste courait dans la chambre, allant d'une fenêtre à l'autre sur la pointe des pieds, on entendit des pas retentir devant la porte et le loquet grincer. Avant que notre camarade ait eu le temps de dire « ouf », l'aubergiste d'une main vigoureuse l'empoigna au collet, l'étendit sur le plancher, lui jeta par-dessus un vêtement quelconque et alla fermer brusquement l'armoire.

Or, ce fut tout simplement la belle-sœur de l'au-

bergiste qui entra dans la chambre, ayant quelque chose à dire à son beau-frère. Épouvanté, le révolutionnaire malgré lui mit un moment à comprendre ce que lui voulait sa belle-sœur ; il faisait des efforts désespérés pour dissimuler de son corps la place où gisait notre camarade dont un pied dépassait le vêtement. Voyant enfin que tous ses efforts étaient vains et que sa belle-sœur s'obstinait à regarder du côté de ce maudit pied, il bondit sur la pauvre femme étonnée et la flanqua à la porte. Après cette aventure, l'aubergiste fut au désespoir, d'autant plus que notre camarade lui fit d'amers reproches sur sa conduite, qui, bien plus que tout, pouvait attirer l'attention de son entourage ou de leurs relations. Mais l'aubergiste ne retrouva un peu de tranquillité que lorsqu'il eut isolé un coin de la chambre par un rideau assez inattendu et qu'il y eut placé l'armoire à biboula. Notre camarade, à peine entré dans la chambre, était poussé derrière le rideau où dans une demi-obscurité, et à l'étroit, il pouvait vaquer plus librement à ses occupations.

Après deux ans de captivité pour ainsi dire, l'aubergiste n'y tint plus et vendit son fonds. Il se retira dans des régions plus calmes à l'intérieur du pays, mais pendant ces deux ans, il avait rendu aux ennemis du tsarisme d'incalculables services.

Une autre « victime » de notre camarade, mais celle-là parfaitement instruite et se rendant bien compte de ce qu'elle faisait, fut la femme d'un fonctionnaire des douanes de la localité.

M^{me} X..., appartenait à une famille allemande déjà polonisée. Entrée comme gouvernante dans une riche maison de fonctionnaires, elle avait épousé

un parent de son patron, un Russe fonctionnaire des douanes. M. Z..., quand le destin le mit, sur terre polonaise, en présence de notre camarade, n'était plus qu'une ruine. Les maladies l'avaient complètement délabré, conséquence d'une jeunesse orageuse. Peut-être jadis, n'était-il pas bête, mais à cette époque, c'était un idiot et un squelette qui n'avait plus conservé de ses facultés humaines que le pouvoir de digérer et de se transporter paresseusement d'un endroit à un autre. On le gardait dans l'administration uniquement parce qu'il était apparenté à un haut fonctionnaire de Pétersbourg et qu'on voulait lui laisser atteindre l'âge de la retraite. Le ménage avait une fille d'une quinzaine d'années qui était pensionnaire dans un établissement d'enseignement de Varsovie.

M^{me} Z..., liée à un demi-cadavre, éloignée de sa fille qu'elle chérissait de tout son cœur, ne trouvait dans son entourage, composé d'employés mal dégrossis et souvent gris, rien de ce qui aurait pu, tant bien que mal, remplir son existence. C'est à cette époque que le camarade X... débarqua dans cette localité.

La connaissance se fit par hasard. Le camarade X..., eut à faire un voyage à Varsovie pour sa fabrique et il fut prié d'apporter à M^{lle} Z... un petit présent de ses parents ; il revint avec une lettre de la jeune fille et la connaissance se trouva ainsi faite ; au bout d'un certain temps, notre camarade se décida à exploiter cette nouvelle connaissance pour ses affaires.

Pour commencer, il dit à M^{me} Z..., qu'un de ses amis de Varsovie l'avait prié de lui procurer quelques

livres non censurés et que dans son appartement de garçon ces livres pourraient être vus par les domestiques. Il la pria donc de les lui garder jusqu'à leur remise en mains propres. M^{me} Z... ayant consenti, il lui apporta quelques petits recueils de poésies polonaises, spécialement choisies à son intention, et quelques livres historiques. Tout cela, naturellement pour familiariser la « victime » avec le livre illégal et pour savoir s'il ne l'effrayait pas. M^{me} Z... montra beaucoup de courage et non seulement conserva les livres, mais les lut jusqu'au bout. Bientôt comme chez l'aubergiste, le nombre des livres déposés chez M^{me} Z..., commença à croître, leur contenu prit une nuance de plus en plus définie. Alors, voyant que M^{me} Z... n'en était aucunement gênée, notre camarade finit par lui confier qu'il appartenait à une organisation qui combattait le gouvernement du tsar et lui demanda éventuellement son concours.

Pour M^{me} Z..., la connaissance de notre ami et la part qu'elle prenait aux affaires de la biboula remplirent le vide effrayant de sa vie ; d'ailleurs, elle ressentait une sorte de pitié pour ce sympathique garçon, qui, pour le triomphe de ses idées, s'exposait à des dangers trop certains. Elle accepta donc sa proposition et mit sa demeure et ses forces à son service. Cette aide lui fut très précieuse. La demeure des époux Z... se trouvait dans une grande maison en maçonnerie où habitaient également quelques familles d'employés ; le lieu lui-même était, dans son genre, tabou pour les « verts » ; en outre, le camarade X... pouvait parfois utiliser les services de M^{me} Z..., et par elle ceux de son mari, pour cacher

les transports un peu importants vers l'intérieur.

Un des camarades qui prit part à l'un de ces transports a consigné ses aventures dans le récit suivant.

*
* *

J'étais chargé de transporter à Varsovie le dernier numéro du « Przedswit » (l'Aube), deux pouds environ de biboula. Il me fallait pour cela atteindre une petite ville située à quelques milles de la frontière ; un camarade X... devait m'y remettre le « Przedswit » déjà arrivé à ce point. Rendez-vous était pris chez un ami de X... Je fis un bon voyage, je trouvai bien X..., mais de biboula, point.

— Je n'ai rien apporté, m'annonça X..., car j'ai en tête un projet plus important. Dans la soirée, j'attends des caractères de plomb pour notre imprimerie, ce serait une bonne affaire d'emporter le tout ensemble, les caractères et le Przedswit.

Je protestai. — « Que le diable t'emporte. » Tu veux donc me charger comme un âne ? Deux pouds de biboula et autant de plomb, si ce n'est plus, comment diable vais-je faire pour porter cela ?

— Ne t'en fais pas, dit X... en riant. Je t'arrangerai tout cela, j'ai pensé à tout. Seulement, pressons-nous. Dans quelques heures le colis arrivera et il faut que je sois chez moi à ce moment. Allons en route, mon vieux.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous partons. Les chevaux étaient déjà prêts. En route, X... me pose forces questions sur les camarades qu'il connaît, sur le travail du parti.

— Ah ! mon cher, répétait-il à tout instant, l'arrivée de l'un d'entre nous est pour moi une vraie fête. Je suis ici comme dans une île déserte, personne avec qui avoir une conversation convenable. Je ne sais même pas ce qui se passe chez vous. Le diable soit d'une pareille vie.

Et, tout ému, il me serra doucement le genou.

— Là-bas, vous vous amusez, ajouta-t-il, vous faites la vie, vous remuez, mais ici, brr... ; ou bien on ment éternellement ou bien on monte le cou à quelqu'un. Tu ne saurais t'imaginer, dit-il en s'échauffant, à quel point je suis inquiet pour chacun de vous. Je suis toujours à me dire : un tel ou un tel a peut-être disparu. Vous autres là-bas vous avez affaire à du monde, alors vous ne comprenez pas. Ah ! si vous étiez à ma place, vous verriez. La biboula, toujours l'éternelle et ennuyeuse comédie ! Mais, qu'importe ? dit-il en se retournant avec mélancolie. Et à propos, qu'y a-t-il de nouveau au *Robotnik* ? Tu m'as apporté peut-être le dernier numéro ?

Et de nouveau, de fil en aiguille, le voilà qui me suture toutes les nouvelles du parti. De temps en temps, il tire sa montre de la poche et murmure : « Hum ! Hum ! est-ce que j'arriverai à temps ? »

Enfin, on voit blanchir au loin les murs de l'église de la petite ville-frontière et dans le voisinage, à un tournant du chemin, se dressent toutes noires les murailles d'une caserne avec une sentinelle verte en faction. Un peu en dehors de la ville, on aperçoit la petite cheminée d'une fabrique séparée des maisons de la ville par un étroit ruisseau. C'était là que demeurait le camarade.

— Ecoute, s'écria soudain X..., j'ai une idée, il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble en ville. Qui sait ce qui peut arriver ? peut-être les caractères d'imprimerie n'arriveront pas à bon port, on pincera peut-être le contrebandier, peut-être ira-t-il raconter tout de suite que j'en suis le destinataire et tu pourrais être mêlé à l'affaire. Non, je ne veux pas de ça ! Nous allons nous arranger ainsi — moi, je continue en voiture jusqu'à la ville ; — non, il vaut mieux que ce soit toi, tu paieras le cocher aux premières maisons, là, tu verras une ruelle sur la gauche, ou plutôt un chemin, tiens, tu vois, on l'aperçoit d'ici, il mène à la fabrique. Mais peut-être vaudrait-il encore mieux que tu te rendisses tout de suite chez M^{me} Z... Ce serait le plus sûr pour toi. Quoi ? Mais cela va la déranger, elle devra mentir, après cela, à ses gens, et moi, qui ne l'ai pas prévenue que quelqu'un viendrait peut-être la voir !

Et X... se retourna nerveusement sur la voiture, en murmurant : « Peut-être vaut-il mieux ne pas y aller ? — Quoi ? » dit-il en s'interrogeant lui-même. De toute évidence, une foule de combinaisons se heurtaient dans sa tête, si nombreuses qu'il lui était impossible de s'arrêter à l'une d'elles.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il. Le mieux ne serait-il pas d'y aller ensemble ? Tu ne sauras peut-être pas t'en tirer, tu feras des bêtises...

— Ah ! fiche-moi la paix ! lui dis-je en l'interrompant. Je vois bien la route dont tu parles, raconte-moi donc ce que j'aurai à faire. Arriver en voiture chez M^{me} Z... serait en effet maladroit.

— C'est cela ! s'écria X... tranquilisé et visible-

ment convaincu de la nécessité de venir en aide aux camarades de passage. C'est cela ! C'est très bien. Tu vas en voiture jusqu'à la ville, tu paies le cocher et surtout ne lui donne pas plus de 10 kopeks de pourboire, c'est assez. Il serait encore capable de penser que c'est quelque affaire malpropre. Prends ce chemin à gauche, tu tomberas droit sur la fabrique. Là, passe la porte donnant sur la cour ; personne ne t'arrêtera, c'est samedi, et le travail est déjà terminé. A gauche, tu verras deux maisonnettes, l'une à un étage, l'autre avec une petite façade. C'est dans cette maison à petite façade, avec un escalier et un grenier, que demeure N. N. Va chez lui.

— Pas chez toi ? et pourquoi ?

— Ah ! obéis-moi, me dit-il d'un air suppliant, ce sera mieux ainsi ; car vois-tu, voici ce qui va se passer. On te donnera là du thé, et de quoi manger, je l'ai déjà prévu.

— Quel singe c'est-il, ce N. N. ? Que dois-je lui dire ?

— Un singe bête comme ses pieds, mais honnête. Parle plutôt du beau sexe. Il ne te demandera rien. Alors, tu piges ? Quoi ? Souviens-toi bien, aussitôt en ville, le chemin à gauche qui file sur la fabrique, là, la deuxième maison, celle à la petite façade.

— Bon, bon ! Je comprends, lui dis-je pour le calmer. Et toi, y viendras-tu ? Quand ?

— Je ne t'abandonnerai plus, le singe ne te mangera pas. Ah ! Ah ! N. N. me connaît, mais ça ne fait rien, c'est un cœur d'or. Va, j'arrive dans un instant, d'ici j'irai à pied. Halte ! cria-t-il au cocher.

Les chevaux s'arrêtèrent. X... descendit de voi-

ture en me serrant tendrement la main et en me regardant comme si, dans un instant, l'un de nous allait être pendu. A peine m'étais-je éloigné de quelques pas que j'entendis un appel : « Attends ! Halte ». X... s'approcha de la voiture et me dit à l'oreille :

— Ecoute, si par hasard un garde, ou un gendarme, te demandait qui tu es et où tu vas, ça peut arriver, réponds sans hésiter que tu vas chez moi. C'est entendu ? car, vois-tu le mieux, le plus sûr pour toi serait de dire que tu vas chez M^{me} Z... C'est une bonne caution. Mais qui sait ce qui peut arriver ? A quoi bon, sans nécessité, mettre en cause M^{me} Z... ? Qu'en dis-tu ?

J'en convins, nous nous serrâmes la main encore une fois et nous partîmes, chacun de son côté.

En entrant en ville, j'arrêtai le cocher, je le payai et me conformant aux indications de X..., je me dirigeai vers la fabrique. Personne ne m'arrêta, je ne rencontrai en chemin qu'un cavalier vert qui ne fit pas même attention à moi. Un instant après, j'étais devant la maison à la petite façade. Dans un corridor plutôt sombre, je trouvai l'escalier qui menait au grenier, un escalier roide, dangereux, sans rampe. Je grimpai au grenier et en marchant à tâtons, je trouvai à gauche une porte. Je frappai, une personne aux traits délicats et rêveurs vint m'ouvrir, elle me demanda si j'avais affaire avec M. N. N. et, sur ma réponse affirmative, elle me pria d'entrer dans une petite chambrette.

— Je vous en prie, Monsieur, dit la jeune personne d'une voix traînante. M. X... m'a prévenue, mais oui ! Je vous en prie, je vous attends pour le thé, donnez-vous la peine de vous asseoir.

Je m'assis, l'air de la chambre était étouffant, on était pris au nez par une odeur de parfumerie terriblement bon marché, terriblement camelote. Sur les murs étaient clouées des cartes postales illustrées et des tableaux représentant, pour la plupart, des femmes à moitié ou complètement déshabillées, en diverses poses. Sur la commode était disposé tout un arsenal de peignes, de brosses, de savonnettes et de flacons. Le maître du logis était un blondin pâle et joufflu, aux yeux rêveurs et aux gestes flegmatiques, au sourire niais et un peu gêné.

— Comment, diable ! X... peut-il conspirer avec un pareil singe ? pensais-je.

N. N. me versa du thé, m'offrit du pain, du beurre et une espèce de charcuterie rance, puis, sans m'adresser la moindre question, il attendit patiemment que la conversation commençât. J'essayai de l'amorcer ; je confessai mon hôte sur les conditions du travail à la fabrique, sur les prix des denrées alimentaires, sur la distance qui séparait la fabrique de la ville et des diverses localités des environs. A toutes mes questions je ne recevais que des réponses monosyllabiques proférées d'une voix monotone. A la fin, je me trouvai à court de sujets de conversation. Je me tus. Mon hôte en fit autant. Heureusement je me souvins du conseil de X... : parle-lui du beau sexe.

— Vous avez été à Varsovie. N'est-ce pas ? lui demandai-je. Vous avez sûrement remarqué qu'il y a là-bas beaucoup de jolies femmes ?

Mon hôte se ranima un peu. Il respira comme une baleine et son visage s'éclaira d'un sourire de bonheur,

— Que dites-vous ? jolies ? vous dites jolies ? Belles, je vous assure belles, cela fait notre gloire.

Dès lors, la conversation ne chôma plus ; N. N. parla beaucoup et avec feu. J'écoutai d'une oreille, me demandant sans cesse de quel secours ce Don Juan de village pouvait être pour notre affaire. Enfin, je n'y tins plus, et je lui demandai, en interrompant sa démonstration de la supériorité des femmes de Varsovie sur celles de Cracovie :

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. X... ?

— Moi ? répondit-il, en répétant la question, Y a-t-il longtemps ? Non ! depuis six mois. Oh, c'est un homme très rangé et très bon, dit-il d'un air convaincu. Il n'y en a pas beaucoup comme lui sur terre. Vous pensez sans doute que je ne comprends pas ? Eh bien, non, je comprends !

Que comprenait au juste M. N. N. ? il ne me l'expliqua pas ; il était visible toutefois qu'effectivement il comprenait, car son visage changea et prit une certaine expression.

Soudain X..., en personne, entra brusquement dans la chambre. Il lança son chapeau sur le lit, regarda, je ne sais pourquoi, dans tous les coins et finit par s'asseoir à côté de moi.

— Tu prends du thé, me dit-il gaîment en me posant la main sur l'épaule ? Est-ce que tu es fatigué ? Peut-être ferais-tu un bon somme ? Et cependant ce n'est pas le travail qui nous manquera ce soir.

Il se leva, renversa sur la table un tas de bricoles et dit à notre hôte en lui tapant amicalement sur l'épaule.

— Je suis sûr que vous parlez femmes. Ah !

monsieur N. N., les femmes vous perdront un jour. Et que dit-on ici, chez nous ?

— De vieilles histoires, cher Monsieur, de vieilles histoires, répéta notre hôte d'un air flegmatique. Vous savez sans doute que le frère du directeur est de nouveau arrivé.

— Ne savez-vous pas pourquoi ? demanda vivement X...

— Il doit partir dans quelques jours pour Cracovie, après quoi, il rentrera à Varsovie.

X... réfléchit, arpenta la chambre un moment et finit par dire :

— Peut-être pourra-t-on lui glisser quelque chose quand il rentrera à Varsovie. Je lui dirai que c'est un cadeau destiné à M^{lle} Z..., me chuchota-t-il à l'oreille. Tu iras le voir, il demeure rue Marszałkowska, tu te présenteras comme un parent de M^{me} Z... et tu prendras le paquet. Que dis-tu ? C'est un homme discret, il ne l'ouvrira pas, ah ! pour ça non, pour rien au monde. Mais tu peux ne pas être à Varsovie à ce moment, le paquet peut rester longtemps chez lui. Je pourrai même l'apporter à la pension. Vois-tu d'ici le tableau ? en guise de présent, de la biboula. Pour rien au monde, je ne ferai ça ! Il réfléchit à nouveau.

— A propos, j'oubliais que tu m'as apporté le *Robotnik* et des lettres de l'étranger. A quoi bon en charger mon intermédiaire ? Ce monsieur va à Cracovie, eh bien, il emportera le tout. Je lui donnerai l'adresse, qu'en penses-tu ? dit-il en s'adressant à moi, peut-on lui donner l'adresse ? et il me donna le nom d'un camarade de Cracovie. Il trouvera peut-être le *Naprzod* (« En avant ») sur la table et sera

disposé à soupçonner quelqu'un de nous de faire du socialisme. Il vaut mieux que je lui demande où il descend à Cracovie. J'écrirai à l'individu d'aller chez lui et de prendre le colis. Ce sera même plus poli, je ne lui imposerai pas une corvée. Oui, c'est ainsi que je ferai.

Notre hôte, voyant que X... me disait quelque chose à l'oreille, s'éloigna discrètement.

— J'ai une petite course à faire, dit-il en prenant sa casquette. Je vous laisse, Messieurs, au revoir.

— Non, non, Monsieur, un instant s'il vous plaît, protesta X..., une petite demi-heure encore et je vous libère. Il commence déjà à faire nuit.

Il m'attiradans un coin et me dit tout bas :

— J'ai vu mon contrebandier, il a déjà apporté, cette nuit, les caractères d'imprimerie, mais il croit qu'on était à ses trousses. Il a enterré la boîte au milieu des broussailles. Aujourd'hui au crépuscule, il doit me l'apporter. Il faut que je l'attende ; mais en tout cas, reste encore ici un moment et si je n'étais pas de retour dans une heure, va avec M. N. N. jusqu'à la ville et sans autre cérémonie, rends-toi chez M^{me} Z... Tout le monde te montrera sa demeure. Entends-toi avec elle sur la suite, mais ne reviens pas ici, car dans le cas où je serais pincé, on pourrait coffrer aussi N. N. Ainsi, donc, au revoir.

Il me serra la main et me regarda de nouveau, comme si nous nous séparions pour très longtemps, sinon pour toujours.

Il sortit, tandis que N. N. l'accompagnait jusqu'à la porte et revenait en murmurant :

— Pauvre homme, jamais de repos, pas un instant de tranquillité.

Je n'avais pas envie de remettre une fois encore la conversation sur la question femme, je gardai donc le silence, en regardant vers la fenêtre par où l'on apercevait le ciel embrasé qui s'éteignait lentement.

La tristesse m'envahissait. Je n'avais pas, à vrai dire, de mauvais pressentiments. Je comprenais parfaitement que le brave X... avait réussi tant d'entreprises qu'il n'y avait aucune raison de penser que cette fois le pied lui manquerait. Mais, qui sait ? Dans un moment peut-être, alors que je serai tranquillement ici, se jouera là-bas, au sein de cette douce et silencieuse nature, sous ces feux du couchant qui s'éteignent dans un ciel serein, un de ces drames à qui la mort sert parfois de conclusion.

Le temps s'écoulait paresseusement, mon impatience grandissait. Je regardai ma montre, vingt-minutes seulement depuis ma séparation d'avec X..., encore quarante minutes d'attente.

N. N. était assis sur le lit et semblait tendre l'oreille au silence du soir ; au bout d'un moment, presque joyeux, il s'écria :

— Il arrive, mon cher Monsieur, il arrive !

En effet, j'entendis sous la fenêtre des pas lourds et un léger sifflement. Puis, on perçut le bruit d'une courte conversation à voix basse, bientôt interrompue, l'ouverture et la fermeture d'une fenêtre et les pas commencèrent à s'éloigner.

— Eh bien ! es-tu prêt, s'écria un instant après X..., en faisant irruption dans la chambre et en me serrant les mains. Viens maintenant chez moi, dit-il en me tirant par la manche. Nous vous rendons votre liberté, Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers M. N. N.

Nous descendîmes de nouveau le dangereux escalier et X... m'amena dans sa chambre, située au rez-de-chaussée et en façade, sous la petite chambre de N. N.

Elle était de dimensions exigües, et bien modestement meublée. Près de la fenêtre une table, sur laquelle gisaient épars des papiers et des comptes de fabrique ; d'un côté le lit, de l'autre un canapé et quelques chaises en composaient tout l'ameublement.

Quand nous entrâmes, la chambre était plongée dans l'obscurité. X... s'empressa de fermer la porte à clef derrière lui, tira un store épais et alluma la lampe. Sur le lit se trouvaient deux petites caisses de bois.

— Essaie de les soulever ! Hein, ils sont lourds les bonbons ! dit-il en plaisantant.

C'était les caractères d'imprimerie que nous avions commandés pour compléter le matériel de notre imprimerie.

— Il faut briser les caisses, nous apporterons leur contenu à M^{me} Z... dans les poches. Allons ! Au travail ! Je suis curieux de savoir s'ils ont envoyé les ornements. Je les ai commandés à Londres par une lettre spéciale.

Les ornements se trouvaient bien dans l'une des caisses, et X... se calma aussitôt comme un enfant.

Quelle surprise pour les typos cela va être ! Mais, s'exclama-t-il aussitôt, j'ai examiné vos commandes de biboula. Je ne comprends pas qu'elles soient si maigres ; par exemple, une brochure aussi répandue que le *Père Simon*, 300 exemplaires seulement. Et dire que cela vous suffira pour un mois, sinon pour deux.

Non, mon cher, pardonne-moi, mais je vais corriger votre commande.

— Mais, protestai-je, ne va pas trop fort, pourquoi faire une trop grosse commande pour que la biboula nous reste comme un boulet aux pieds ?

— Eh ! bavardage que tout cela, répliqua X... d'un air impatient. Si vous ne pouvez pas la garder chez vous, qu'elle reste chez moi. J'ai chez M^{me} Z... un superbe magasin, je pourrais y fourrer tout le magasin de Londres. Tu verras ! si tu veux bien, je vais corser un peu la commande. Mais nous bavardons, nous bavardons ici et le moment est venu de partir, déjà neuf heures et demie, c'est à cette heure que M. Z... se couche. Hâtons-nous.

Les caractères d'imprimerie gisaient sur le lit en piles enveloppées de forts papiers. Il y en avait bien dans les trois pouds. Nous fourrâmes les piles dans les poches du pantalon, de la veste et du pardessus. Leur poids tirait sur nos vêtements et cette lourde charge nous rendait maladroits en nous privant de la liberté de nos mouvements.

— Est-ce que nous allons loin ? demandais-je.

— Et quoi ? Tu trouves ça trop lourd peut-être, eh bien, donne-moi une pile. Je suis habitué à ce genre de promenades. Nous avons une demi-verste environ à faire.

Je ne consentis pas toutefois à imposer à mon ami ce supplément de charge. Pendant ce temps celui-ci, s'éclairant de la lampe, regardait attentivement le lit et le plancher autour de la table :

— Tu as perdu quelque chose ? lui demandai-je ? Tu vas avoir du mal à te courber, tu trouveras ça plus tard, à notre retour.

— Je n'ai rien perdu, répliqua-t-il, je regarde à tout hasard, si rien n'a glissé des caisses. Oh ! vois-tu, il faut emporter les planches des caisses, chez moi elles attireraient l'attention du portier, je vais les apporter à M^{me} Z... qui les fera brûler dans sa cuisine.

Il jeta une fois encore un regard scrutateur dans la chambre et éteignit la lampe.

— Partons, dit-il. Tiens-toi à moi : la cour est obscure et nous allons prendre un étroit sentier, puis la passerelle sur le ruisseau.

En effet, il faisait noir, mais mon guide connaissait évidemment le chemin d'une façon parfaite. Il marchait d'un pas assuré, en me prévenant, de temps en temps, des obstacles que j'allais rencontrer. Quand nous fûmes sortis des bâtiments de la fabrique et qu'au loin nous vîmes scintiller les lueurs de la ville, mon ami se retourna vers moi :

— Ecoute, allume une cigarette et causons à haute voix, comme des gens qui n'ont aucune raison pour se cacher. Ce bout de chemin jusqu'à la ville n'est pas absolument sûr. Les verts y rôdent souvent. Ils m'ont arrêté une fois à la passerelle ; évidemment ils attendaient de la contrebande pour cette nuit-là, oui ! mais ici on me connaît, aussi le soldat m'ayant reconnu me renvoya ; or j'avais sur moi près d'un poud de biboula.

Nous conformant aux recommandations du camarade, nous cheminions, bavardant à haute voix et même bruyamment. Nous parlions évidemment de choses indifférentes. Le chemin était mauvais, les plombs tiraient sur nos vêtements, les bretelles nous entraient dans la chair, les paquets mis dans

les poches du pardessus nous battaient les cuisses ; sur ce sentier inégal et malgré les avertissements du guide, je trébuchais à chaque instant sur un tronc d'arbre ou sur une pierre.

Ma respiration se fit plus légère, quand, rompu, j'entrai un peu plus tard derrière mon guide dans l'étroite rue de la ville. Nous étions presque au but.

— Il y a de la lumière chez M^{me} Z..., dit X..., en montrant au premier étage une fenêtre qui déversait dans la petite rue une douce lueur. Grâce à Dieu ! nous serions obligés de faire les cent pas et d'attendre. Une fois, chargé comme aujourd'hui, j'ai dû attendre une demi-heure. Ah ! je pensais éclater de colère.

— Pourquoi n'entres-tu pas chez lui, puisque tu le connais ?

— Et la biboula qui te sort de partout, et la domestique qui ne quitte pas l'appartement avant que son maître ne soit couché ? Allons, maintenant du silence, le plus de silence possible, me dit-il à l'oreille, en montant l'escalier. Ne fais pas de bruit avec tes chaussures.

Cette escalade par l'escalier, cette ascension sur la pointe des pieds avec la charge de nos poches et la frousse de notre âme sont parmi les épreuves les plus désagréables de ma vie. Par-dessus le marché, l'escalier de bois grinçait de temps en temps. On eût donné cher pour qu'il tonnât dehors ou qu'une tempête s'élevât pour couvrir ces grincements insupportables.

— Pour qui nous prendrait-on ? pensais-je, si on nous voyait nous glisser ainsi, comme des voleurs,

dans une maison étrangère. Et cependant cet homme fait le même chemin plusieurs fois par semaine !

Enfin nous parvînmes à la galerie qui conduisait aux appartements des fonctionnaires. Est-ce qu'il faudrait encore se glisser devant les portes tout le long de cette galerie ?

Non, heureusement ; mon camarade s'arrêta à la première porte et frappa doucement. La porte s'ouvrit aussitôt, nous étions évidemment attendus. Sur le seuil apparut une femme d'un certain âge, blonde, svelte, aux traits doux et tristes. Elle mit le doigt sur sa bouche et nous indiqua une chambre à gauche. Comme des ombres nous pénétrâmes dans la chambre ; mon camarade me saisit par le bras et me mena vers une espèce de lit. Nous nous y assîmes.

— Il ne dort pas encore, me souffla-t-il à l'oreille, la domestique doit être encore là.

Et de fait nous entendîmes des voix de femmes dans le vestibule, une porte donnant sur la galerie grinça, mon camarade bondit aussitôt comme un ballon et sur la pointe des pieds courut à la porte de la chambre pour écouter, au bout d'un moment il revint vers moi.

— Pas encore, chuchota-t-il, j'ai entendu M^{me} Z... dire à la domestique de mettre du charbon sous le samovar, elle veut offrir du thé à ses hôtes.

Enfin, après un quart d'heure d'attente dans la chambre sombre, nous aperçûmes M^{me} Z... qui venait vers nous, une lampe à la main.

— Je vais vous délivrer, dit-elle en souriant et en tendant la main à mon ami,

— Un camarade de Varsovie, dit X... en me présentant.

— Je vous invite à prendre un peu de thé, vous êtes sûrement fatigués.

Nous voulions refuser, mais nous finîmes par céder. Dans la pièce voisine, sur la table le samovar chantait, des verres, des assiettes et une collation étaient disposés autour.

Nous mangeâmes et nous bûmes en silence, la porte donnant sur la pièce voisine était ouverte, de là, de temps à autre, on entendait un ronflement, un grincement de dents et un murmure indistinct, mais ni M^{me} Z..., ni mon ami n'y prêtaient attention. Après la collation nous revînmes à la chambre dans laquelle nous étions entrés par le vestibule. C'était, comme me l'expliqua mon camarade, la chambre de la fille des époux Z...

— C'est là mon principal magasin, me dit X..., avec fierté. Regarde!

Il tira de sa poche un trousseau de petites clefs et ouvrit les tiroirs d'une commode. Ils étaient pleins de biboula.

— Bon et maintenant il s'agit d'emballer.

— Demain tu partiras avec M^{me} Z... Elle va à Varsovie. Je vous conduirai à la station de chemin de fer. Pour sauvegarder les bienséances et comme chevalier servant, nous prendrons avec nous ce débris d'homme : M. Z... Personne ne touchera à lui. Cette fois tu voyageras comme un grand personnage et non comme un pauvre révolutionnaire qui se cache aux regards de ces imbéciles de Moscou aux uniformes étoilés. Ainsi tu emporteras une bonne provision de biboula. Je vais ajouter dans le paquet outre le *Przedswit* et les caractères d'im-

primerie un petit poud de biboula d'agitation. Entendu ? Vous en manquez toujours

Il poussa au milieu de la chambre un panier et deux valises. Nous y mîmes les livres ; quant aux catactères d'imprimerie nous les plaçâmes à même le fond du panier. Les tiroirs de la commode se vidèrent lentement. Mon camarade se frottait les mains et murmurait, tout en prenant des notes de temps à autre.

— Cent *Père Simon*, oui, oui. Il ne m'en reste plus, tu vois bien qu'il faut en commander cinq cents et non trois cents comme vous le voulez. Deux cents exemplaires, de *Dans la question juive*. Bien que Marx en soit l'auteur, c'est quelque chose de bien ennuyeux, mais oui, deux cents suffiront. Quoi ?

Je hochai la tête en signe d'assentiment.

— Cent *Catholique*, murmura-t-il en prenant un paquet ficelé de la brochure *Un socialiste peut-il être un catholique ?* « J'ai entendu dire que dans la région de Radom il s'en écoule beaucoup. Peut-être faudrait-il que je t'en colle encore cinquante ? Elle est si courte !

— Avec cent c'est assez ! nous en avons encore en magasin. As-tu encore de *La Corvée* ? nous en manquons.

— Et quoi ! Je vous dis toujours que vous êtes trop chiches dans vos commandes. J'en ai encore chez moi quelques dizaines, dit-il d'un ton un peu triste, mais est-ce que ça suffira ?

— Nous en avons commandé à la frontière de Y... Ces quelques dizaines nous suffiront pour le moment, Donne-les.

-- Et quand cet envoi arrivera par Y... ! Oh !

je sais, les souris mangeront la biboula avant que vous ne l'enleviez de là. Ecoute ! j'ajoute à la commande une petite centaine ou deux de *La Corvée*. Qu'en dis-tu ?

Enfin nous achevâmes. Je jetai un regard dans la chambre, partout des livres grands ou petits, avec des couvertures de diverses couleurs. Au milieu de la pièce se trouvaient le panier à moitié rempli de livres, les valises ouvertes pleines de biboula et, sur tout cela, un homme était penché avec un sourire aux lèvres. La porte de la pièce voisine était à demi-ouverte et par là on entendait les pas légers et feutrés de M^{me} Z... qui marchait dans la chambre, ainsi que le ronflement sonore du maître du logis qui dormait enfin. Ajoutez à cela votre humble serviteur, un camarade sans nom de Varsovie, installé dans la chambre d'une jeune fille d'une quinzaine d'années qui lui était totalement inconnue.

Cet étrange tableau de la vie de personnes, liées entre elles par le destin et par leurs idées, restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Nous prîmes congé de M^{me} Z... après avoir mis un peu d'ordre dans les livres épars dans la chambre. Le lendemain matin nous devons revenir pour déjeuner et, aussitôt après, nous mettre en route.

De nouveau ce maudit escalier, que nous descendîmes avec autant de précautions que nous en avions mis pour le monter, quelques heures avant. Nous sortîmes dans la rue et nous prîmes la direction de la fabrique.

— Ecoute, lui dis-je, on va probablement te soupçonner de faire la cour à M^{me} Z... ? Comment, en effet, s'expliquer ces fréquentes relations entre

vous deux, à supposer même qu'on ne t'aie pas vu te glisser chez elle le soir ?

— Je ne sais, répondit l'autre gêné, c'est possible. Mais qu'y faire ? Je ne puis garder la biboula chez moi. Dans le cas où il m'arriverait malheur, il resterait du moins la biboula qui a déjà passé la frontière. Je n'y puis rien, répéta-t-il. Je me console en pensant que dans un an au plus tout cela sera fini, son mari aura sa retraite, et naturellement ils partiront d'ici. Que ferai-je alors de mon magasin ? je l'ignore. Sûrement, ce ne sera pas aussi commode.

— Commode ! Ah, que le diable t'emporte, mon vieux ! qu'est-ce que tu appelles commode ? serait-ce par hasard l'escalier grinçant de M^{me} Z...

— L'escalier vaut ce qu'il vaut, répliqua mon camarade avec résignation, mais la biboula est complètement en sûreté et il est relativement facile de l'enlever d'ici. Moi, je ne peux pas me permettre de fréquents voyages, cela attirerait l'attention et j'ai, du reste, mes occupations. Pour M^{me} Z... c'est plus facile, de plus elle n'a pas peur, c'est ma plus belle conquête. Je préfère monter, de nuit, jusqu'à un troisième étage, par cet escalier, chez quelqu'un qui n'a pas peur, plutôt que d'avoir à faire à un idiot dominé par la frousse. Cet idiot je l'ai eu ici même !

— Figure-toi, dit-il avec une indignation croissante, le tour que cet idiot m'a joué. Par principe, je n'ai pas de biboula chez moi. Le travail à la fabrique et mon service au P. P. S. m'obligent à sortir fréquemment de chez moi, je dois parfois laisser un intéressé quelconque dans ma chambre. Je ne garde même pas chez moi les livres légalisés

les plus orthodoxes, à plus forte raison de la biboula. Avant donc d'avoir organisé un magasin chez M^{me} Z..., j'étais forcé de répartir les paquets de biboula entre diverses connaissances. Or cet idiot, un parent à moi, je l'avais fait entrer dans la fabrique comme apprenti, oui, et aussi au P. P. S. ; il savait ce que je faisais et me témoignait de la sympathie. Je lui avais donné deux ou trois paquets de biboula à garder. Justement un jour que j'étais absent de chez moi, j'étais parti en voyage à Varsovie, on vit arriver dans la ville le procureur accompagné d'un gendarme. On sut plus tard qu'ils venaient faire une perquisition chez un paysan de la localité qui, en état d'ivresse, avait insulté le tsar. Toutes les puces de mon parent en avaient claqué de terreur. Il avait chez lui de la biboula, il était donc convaincu que c'était pour lui que venait le gendarme. Il fut saisi d'une frousse tellement idiote que, le soir venu, il emporta les paquets dans un bois et les enterra. Où ? la peur le lui fit oublier. Maintenant je crains toujours que quelqu'un, par hasard, ne découvre la biboula enterrée, que cette découverte n'arrive aux oreilles de l'autorité et n'attire l'attention sur notre coin.

— Et sais-tu, ajouta-t-il méchamment. Voilà bien la logique des poltrons ! Je lui demandai s'il n'aurait pas mieux valu brûler la biboula ; il me répondit qu'il était persuadé qu'ils étaient venus pour lui et qu'il avait craint d'être trahi par la fumée de la cheminée. Quel idiot ! Il craignait la fumée et ne craignait pas d'aller rôder le soir avec des paquets en un lieu où on pouvait le prendre pour un contrebandier.

— Je pensais quand tu as commencé, lui dis-je, que tu allais me parler de N. N.

— Il est bête, celui-là, mais pas poltron, interrompit vivement mon camarade. Non, pas poltron.

— Mais, dis-moi, comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'au cœur de cet ananas qui pue la parfumerie ? Ne serait-ce pas par les femmes, par hasard ?

— Par les femmes ? Certes non, dit X... en riant. Mais c'est un brave garçon. Vous autres là-bas dans la capitale vous êtes habitués aux gens sensés. Quand quelqu'un ne vous rabâche pas à la suite de Marx, le prophète, ses oraisons sur la lutte des classes et sur la conception matérialiste de l'histoire, celui-là, pour vous, n'est bon à rien. Ici je ne puis pas faire le difficile. N. N. n'a jamais entendu parler du matérialisme historique et il n'y comprend rien. Mais il sait qu'ici-bas il est mal de faire du tort à son prochain. Lui-même se sent lésé et comme Polonais et comme journalier de fabrique. Son père est mort pendant l'insurrection. Quant à ces femmes, penses-tu qu'il en lèse ou en séduise une seule ? Dieu l'en garde ! un joyeux drille ! je ne dis pas non. Il m'a quelques obligations. Le directeur m'apprécie et me considère quelque peu, tandis qu'il en veut à ce pauvre diable ; alors je le défends aussi bien que je peux.

Nous étions déjà arrivés à la fabrique. Mon camarade était fatigué, épuisé, mais on voyait qu'il avait envie de poursuivre le bavardage entre deux hommes que rapprochait une même idée et que liait l'un à l'autre leur collaboration à une œuvre commune. Il ne voulait pas me quitter.

— Peut-être es-tu fatigué ? demanda-t-il un peu inquiet, si tu veux aller te coucher, monte chez N. N. Ce sera sans doute plus sûr. N'est-ce pas ? Quant à moi je vais parcourir le Robotnik, je n'ai pas encore sommeil.

— Non, répliquai-je, je préfère passer la nuit chez toi, nous causerons encore.

— Si tu veux, si tu veux ! dit-il joyeux. Je t'avouerai que je préfère rester avec toi. Mais souviens-toi, dit-il en guise d'avertissement, que demain je te réveillerai de bon matin, avant l'arrivée du portier qui fait ma chambre. Je t'expédierai en haut chez N. N. pour le thé. Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble.

Notre conversation sur les questions de parti, en sourdine, dura presque jusqu'à l'aube. Mon compagnon s'intéressait à tous les détails de notre besogne, m'obligeait à lui faire maints récits, me posait des questions sur toutes les personnes prenant part au mouvement et à chaque instant répétait :

— Souviens-toi bien de ceci : si quelqu'un de chez vous était compromis et était forcé de passer la frontière, envoyez-le moi, je la lui ferai franchir sans mal. Le lendemain de son arrivée chez moi, il sera déjà à Cracovie. Peut-être aussi quelqu'un de vous est-il trop fatigué ; dans ce cas, je puis lui organiser des vacances. Je connais ici un brave hobe-reau ; depuis longtemps, je pense à installer chez lui un asile d'été pour les nôtres. Les gas seront ici au vert. Tu dis que M... (ici le nom d'un camarade) est éreinté et sur les boulets. Envoyez-le moi ; il se reposera ici.

Nous finîmes par nous endormir de fatigue. Mais

dès sept heures je fus réveillé par les appels de X...

— Lève-toi vite ! le portier va arriver dans un instant. N. N. t'attend sûrement déjà pour le thé. Tu feras tes ablutions chez lui. Allons vite, dormeur !

Quelques minutes après j'étais chez N. N. et je respirais la fade odeur des parfums de pacotille. N. N. était déjà sur pied et préparait flegmatiquement le thé.

— Vous avez bien peu dormi ! Vous ne devez pas avoir assez reposé, mon cher Monsieur, dit-il d'un ton traînant. Je le sais, je comprends cela. Vous faites de grandes choses tous les deux, de grandes choses, cher Monsieur, tant de livres, et quiconque en lit un en tire quelque chose, cher Monsieur. Je comprends cela !

Je commençais à trouver sympathique ce blondin délicat qui ne se rendait pas bien compte de la conception matérialiste de l'histoire, mais qui s'exposait lui et sa liberté pour une formule vague et obscure : « Je comprends cela ! » Je lui serrai cordialement la main, en le saluant, après mes ablutions et je ressentis pour lui l'attachement particulier de mon ami X... pour ses aides, ses « victimes » comme il les appelait.

— Alors tout va bien, dit N. N., je vous ai entendu rentrer avec votre ami hier soir, M. X... s'expose par trop, Monsieur ! Faites-le lui observer. Vous êtes son ami, et vous pouvez le faire. On cause beaucoup de lui dans la région.

— Que dit-on ? demandai-je inquiet.

— Il circule trop, Monsieur, trop. Tantôt il part, tantôt c'est quelqu'un qui vient le voir, vous, par exemple. Tenez, le directeur me demandait hier

soir : « Quel est ce monsieur qui est arrivé chez X... ».

— Et qu'avez-vous répondu ? J'étais pourtant censé aller chez vous.

— Parfaitement et c'est ce que j'ai dit au directeur, un cousin, cher Monsieur, vous dis-je, un cousin de Czenstochowa. Mais l'a-t-il cru ? Et pourquoi tout de suite soupçonner le sieur X... ? Les gens sont curieux chez nous, mon cher Monsieur, très curieux. Ils ont toujours envie de regarder dans le pot du voisin pour savoir ce qu'il mange. A plus forte raison, un individu nouveau, inconnu. Tout de suite : d'où est-il ? où va-t-il ? Pourquoi ? Et M. Z... comme atteint de fièvre chaude, d'aller et venir, toujours plus souvent, toujours plus vite. Parlez-lui, tâchez de le calmer. Cet homme se perdra.

Pas un seul instant N. N. ne fit allusion à lui-même pas plus qu'au danger que pouvaient lui faire courir ses relations avec X... et ses amis de passage. De toute évidence il n'avait pas peur. Je lui promis solennellement de parler à X...

— Dès que nous aurons pris le thé, nous partirons. M. X... m'a dit ce matin que je vous reconduirais jusqu'en ville, pour passer avec vous sous les fenêtres de M. le Directeur. Je vous ai déjà raconté que M. le Directeur s'était informé de vous ; chez le directeur on se lèvera de bonne heure aujourd'hui, car son frère part pour Cracovie. M. X... doit sûrement y être.

Le thé pris, nous sortîmes, et conformément aux recommandations de X..., nous passâmes sous les fenêtres du directeur. Nous nous arrê tâmes même tout près, pour que M. le Directeur pût bien nous

voir marchant et conversant ensemble comme deux bons et vieux amis.

A neuf heures j'arrivai devant la maison où habitait M^{me} Z... Le maudit escalier ne m'effrayait plus, je le gravis hardiment sans m'inquiéter si les planches grinçaient sous mes pas. Dans le vestibule je rencontrai M^{me} Z...

— Soyez le bienvenu, Monsieur, nous vous attendons pour déjeuner, M. X... est déjà là. Je vous prie !

J'entrai dans la chambre à côté, où la veille nous avions pris le thé. Autour de la table avaient pris place mon camarade X... et le chétif M. Z..., une vraie loque humaine, au regard sombre et presque absent.

— Mon mari, M. Z..., dit-elle en nous présentant et en me donnant un nom rapidement improvisé.

Nous nous tendîmes la main. M. Z... ne me posa pas la moindre question, ne me jeta pas le moindre regard. Ses yeux fixaient avidement la table, qui était chargée de victuailles diverses.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir ! dit M^{me} Z..., aussitôt après avoir déjeuné nous partirons pour aller prendre le train. Nous n'aurons certainement pas de wagon restaurant. Aussi veuillez vous restaurer en conséquence.

La conversation devint générale autour de la table, mais M. Z... n'y prit aucune part. De temps à autre, quand il entendait le nom d'une ville, grande ou petite, il s'arrêtait de manger, nous regardait d'un air niais, réfléchissait visiblement à quelque chose et subitement partait comme un coup de fusil :

— Libau — du gouvernement de Courlande. Je sais, il y a la mer.

— Lodz — du gouvernement de Piotrkow. Je sais, il y a des fabriques.

C'était semble-t-il le seul domaine où l'intelligence de M. Z... pût manifester quelque activité. Je compris qu'il était heureux de prendre part à la conversation, aussi je m'efforçai de citer le plus de noms de villes possible au cours de la conversation. M^{me} Z... le remarqua et m'en remercia d'un regard reconnaissant.

Le déjeuner prit fin. J'entendis le roulement d'une voiture devant la maison. Le cocher entra dans la chambre, il descendit, en gémissant, le lourd panier et les deux valises. Un instant après nous étions prêts. M. Z..., semblable à un mannequin, se laissa docilement revêtir de tous ses insignes administratifs et conduire en voiture, il ne demanda rien, ne sembla pas faire attention à son entourage. Nous prîmes place dans la voiture ; les chevaux nous emportèrent rapidement vers l'intérieur, en nous éloignant de la frontière.

Nous voyageâmes en effet comme de grands personnages, ainsi que l'avait prédit X... Les verts et les gardes qui nous rencontraient, apercevant dans la voiture M. Z... que l'on savait parent d'un ministre de Pétersbourg, ou quelque chose d'approchant, nous rendaient les honneurs, sans se douter le moins du monde que la voiture cachait une masse de publications révolutionnaires. Et le bénéficiaire de ces honneurs, qui à son insu cautionnait notre expédition, s'inclinait machinalement dans la voiture, en proférant parfois des lambeaux de phrase :

— Busk ? du gouvernement de Kielce, il y a des eaux minérales.

— Czenstochowa ? du gouvernement de Piotrkow.
Il y a des monastères.

*
* *

Tel est à peu de chose près l'aspect des bureaux de transport du parti. Selon toute évidence la direction de ces bureaux consiste avant tout dans la mise à profit perpétuelle des occasions qui se présentent, dans l'assemblage de ces occasions en un système cohérent, en un habile travail de combinaison des mille détails de la vie environnante.

C'est seulement dans ces conditions et pourvu que l'on dispose d'un individu particulièrement doué pour cette tâche, que le rendement de la frontière peut se développer et que la biboula, déjà transportée en deçà de la frontière, peut être soustraite aux mains des gendarmes et des verts. Une brochure oubliée sur une table, un départ inopportun, un défaut d'attention apportée aux moindres changements du système de garde de la frontière par les verts, une fausse estimation des qualités ou des défauts personnels des gens à qui l'on fait appel dans ces transports, tous ces menus détails peuvent influencer sur le succès de la tâche, tous sont susceptibles d'attirer l'attention sur l'homme ou sur les choses qui sont dans sa dépendance et chacun d'eux peut entraîner une catastrophe pour les camarades chargés de la frontière et l'arrestation de leur chef.

Qu'on ajoute à cela les conditions de la vie individuelle, d'habitude fort médiocres, ou le caractère de la plupart des frontières de l'Etat, qui constituent, aussi bien dans les villages que dans les petites villes,

un vrai désert culturel, où les cancans les plus absurdes ont libre carrière, où le niveau de l'instruction et de la vie en commun est extrêmement bas, et l'on comprendra combien est difficile la situation des camarades qui se consacrent à cette tâche. Une sensibilité constamment en éveil, une attention soutenue aux moindres détails, est une obligation pour eux. Savoir jouer la comédie, dissimuler sans cesse, devient pour eux une vertu. L'ennui, la privation de toute société et de toute distraction, tel est leur lot.

Rien d'étonnant qu'une pareille besogne soit une cause d'usure mortelle pour l'homme, épuise rapidement ses forces nerveuses. A mon avis, le transporteur idéal est le transporteur né. Il ne suffit pas en effet d'être parfaitement au courant des conditions en vigueur dans les confins en général, ou des conditions locales dans ses détails, il ne suffit pas d'être doué d'un système nerveux résistant et d'être apte à conserver son calme devant un danger parfois spécieux mais cependant absolument visible, il faut encore posséder des dons spéciaux, des réflexes particuliers pour pouvoir se fondre en quelque sorte dans son entourage, mais pour s'y fondre sciemment, la main constamment sur le pouls de la vie des confins, qui bat faiblement sans doute, mais qui a sa complexité particulière. Il est clair qu'il n'est pas facile de trouver de ces hommes, d'autant moins facile que les contrebandiers de naissance sont recrutés le plus souvent sur place, dans les confins, et que, comme je l'ai déjà montré, les confins, à l'exception de quelques points, constituent les régions les plus déshéritées et les

moins accessibles à la propagande et à l'organisation révolutionnaires.

De toutes les missions qui incombent au transporteur, la plus délicate est l'organisation systématique du transport, à l'intérieur du pays, de la biboula déjà parvenue en deçà de la frontière. S'il ne s'agissait que de faire passer la frontière à la biboula et de la cacher pendant un certain temps dans un lieu relativement sûr, l'afflux de la biboula en provenance de l'étranger et à destination de la Pologne, serait dix fois plus considérable qu'actuellement. Mais la biboula n'est pas introduite pour être enfouie dans un magasin de la frontière. Il faut l'en tirer et la faire parvenir aux mains de ses consommateurs.

Je n'entrerai pas ici dans les détails des obstacles que la biboula et les gens qui la transportent ont à vaincre sur cette voie, ce sera l'objet du chapitre suivant. Il faut cependant que je m'arrête un instant sur les relations des bureaux de transport avec le monde du parti ; car ce sont justement ces relations qui augmentent énormément les difficultés de leur tâche. Le transporteur ou son aide sont liés sur place. Obligés de sauver les apparences ils ne peuvent pas se mouvoir librement et leurs rares déplacements sont incapables d'assurer un grand rendement à la frontière du parti. Il est absolument nécessaire de faire venir des comparses pour enlever la biboula amassée. Naturellement, leur arrivée attire l'attention de l'entourage sur la contrebande, pratiquée à la manière des professionnels, par ces voyageurs de passage. Il va sans dire que, si les circonstances sont favorables, quand il est facile d'expliquer par des prétextes plausibles l'apparition et la disparition de

ces étrangers, la frontière peut être maintenue longtemps. Mais la plupart du temps, il n'en est pas ainsi, les frontières s'usent; elles s'usent aussi par l'épuisement des forces des camarades transporteurs et par la crainte d'en abuser.

De là, la nécessité d'une chasse perpétuelle à la frontière, d'une recherche constante de nouvelles fissures à la muraille de Chine qui entoure l'empire des tsars; de là, l'obligation d'exploiter les frontières mal organisées, fonctionnant mal ou d'une façon sporadique; de là, finalement, la faim de biboula que nous ressentons, sa pénurie en tel ou tel lieu, à tel ou tel moment. La frontière bien organisée, fonctionnant parfaitement, est un idéal vers lequel on tend continuellement et qui nous échappe sans cesse. Sa recherche, son organisation, constituent l'un des soucis les plus sérieux du parti.

LA TROISIÈME LIGNE FRONTIÈRE

La troisième ligne frontière est l'une des institutions les plus originales de Russie, les plus purement russes, l'une de celles qui plongent les Européens dans une stupeur humiliante pour cette nation, et cette stupeur s'applique autant à la mentalité et à l'absolutisme du gouvernement qu'à la passivité des habitants qui lui permettent de se livrer sur leur personne aux expériences les plus étranges. J'ai décrit, dans un chapitre précédent, l'organisation et le fonctionnement des gardes-frontières sur les deux premières lignes. La deuxième ligne, celle des cordons, sert de frontière, si je puis m'exprimer ainsi, à une bande de territoire neutre qui constitue les confins proprement dits. Cette deuxième ligne, qui filtre une fois de plus ce que la première ligne a déjà filtré, constitue une anomalie et prouve le peu de confiance du gouvernement dans la population des confins et dans l'efficacité de la première ligne. En tout cas elle est logique et peut se justifier. En effet les habitants des confins sont, à divers égards, privilégiés par rapport à la population du reste de l'État et leurs relations avec l'étranger en sont extrêmement facilitées. Ils ont droit à ce qu'on appelle des demi-passeports ou des laissez-passer.

Ils ont une validité de huit jours et même de plusieurs semaines et sont délivrés gratuitement, ils servent de pièce de légitimation pour de courtes distances certes, trois milles à peine à l'intérieur du pays étranger. Mais ni les Autrichiens, ni les Prussiens ne s'embarrassent d'un contrôle pour eux superflu, aussi peut-on considérer ces cartes comme de véritables passeports. En outre elles donnent la facilité à leurs titulaires de franchir la frontière dans les deux sens un nombre indéfini de fois pendant la durée de validité, sans être obligés de les faire renouveler à chaque passage de la frontière.

Au contraire les passeports ne jouissent d'aucune de ces facilités ; ils sont chers et ne peuvent servir que pour un voyage aller et retour. Avec de pareils privilèges, les habitants des confins sont liés à l'étranger et ont avec lui des relations beaucoup plus étroites et fréquentes que les habitants que la géographie en sépare. Aussi comprend-on que le gouvernement, qui garde si soigneusement sa frontière, ait pu soumettre à un régime spécial de surveillance la partie privilégiée de ses sujets et lui imposer une certaine restriction de sa liberté, en échange des privilèges qu'il leur accorde. Pour la troisième ligne, elle est impossible à justifier.

En quoi consiste-t-elle et comment remplit-elle son rôle de gardienne de l'Etat contre les invasions, indésirables pour tel ou tel motif, des produits étrangers ?

Nous retrouvons ici, comme sur la deuxième ligne, des militaires et des civils « verts ». Leurs fonctions consistent à guetter le mouvement des voyageurs et des marchandises par les chemins, routes et voies

ferrées dans la bande de territoire de leur ressort. Cette bande de territoire s'étend profondément à l'intérieur et chez nous embrasse presque toute la totalité du Royaume de Pologne et la plus grande partie de la Lithuanie. Toutes les stations de chemin de fer, grandes ou petites, sans exception, tous les relais de poste à chevaux sur les grandes routes de cette zone sont flanqués de troupiers et de civils « verts ».

Leurs obligations sont aussi nombreuses que compliquées. Tout individu traversant une station est soigneusement observé par eux. Ils doivent par intuition deviner si les bagages de tel voyageur ne renferment pas des objets interdits ou de la contrebande. Il va sans dire qu'aux stations voisines de la frontière cette surveillance est redoublée, même plus que redoublée, car en ces points, les postes forment habituellement un nouveau cordon qui fouille sans cérémonie les bagages des voyageurs, qu'ils viennent en droite ligne de la frontière ou bien de la station ou de la halte toute voisine.

Plus la station est éloignée de la frontière, plus la surveillance diminue, plus les exceptions faites parmi les voyageurs sont nombreuses. Cependant, même à cent kilomètres et plus de la frontière, on n'est jamais sûr qu'un « vert » ne vous considérera pas, vous et vos bagages, comme suspects et ne vous priera pas poliment ou ne vous ordonnera pas brutalement d'ouvrir vos bagages pour la visite.

Une deuxième obligation des « verts » est de se tenir dans les wagons pendant la marche des trains et de choisir des victimes pour l'inspection de leurs affaires. Il faut d'ailleurs être juste, ce procédé n'est

employé que dans les régions les plus voisines de la frontière et dans les trains qui en viennent sûrement.

Ces visites se font au petit bonheur, on ne vous demande rien, ni si vous venez de la frontière, ni si vous arrivez de régions situées à des centaines de milles de là. Tout cela a lieu à des dizaines de milles de la frontière où la grande majorité de la population n'a de relations ni de personnes, ni d'affaires, avec la frontière. Bien plus, ces inspections n'ont pas lieu en vertu d'une loi universelle connue, mais sur un ordre de cabinet ministériel, c'est même contraire à la loi qui stipule que les visites doivent être justifiées par un soupçon réel relatif à une personne nettement déterminée.

Et n'allez pas croire, très honorés lecteurs, qu'une affaire aussi délicate soit confiée à des spécialistes qualifiés. Non, dans la plupart des cas, le psychologue qui doit, parmi les centaines de gens descendant des wagons, flairer le voyageur qui arrive d'une localité frontière, est un brave paysan russe, un soldat venu du fin fond de la Russie, n'ayant jamais vu de sa vie un cigare, une pièce de drap ou de toile de Prusse, ne sachant ordinairement pas lire sa propre langue et incapable d'observer judicieusement une masse de gens qui lui sont totalement inconnus.

Les douaniers des grandes gares de Pologne et de Lithuanie, sont, cela va sans dire, mieux élevés et moins naïfs. Ils sont en général recrutés parmi les sous-officiers libérés et débrouillards. Il ne fait pas de doute qu'ils sont plus dangereux et plus qualifiés pour dépister la contrebande. Ils doivent eux aussi, au cours de leur sauvage service, se guider, non

d'après des soupçons plus ou moins fondés, mais par des particularités du visage, des mouvements, des colis des voyageurs, caractères toujours trompeurs.

Aussi peut-on dire en toute certitude que, sur cent prises faites par eux, il y en a une à peine de bonne et se rapportant vraiment à de la contrebande.

Parfois, par la suite, j'ai étudié le fonctionnement de la troisième ligne dans diverses villes et sur des frontières différentes. Elle n'existe pas autour de Pétersbourg. Elle existe, mais elle fonctionne sans activité, comme à contre-cœur, sur les frontières maritimes, habitées par les Allemands et les Lettons, elle est inconnue dans les confins de Podolie et de Wolhynie où le gouvernement et les Russes se sentent bien chez eux.

Mais en Pologne et en Lithuanie, elle fait rage. Ici dans cette maison de servitude par excellence, jamais le gouvernement ou un de ses agents ne s'inquiète des commodités ou des besoins des habitants. Triste témoignage de la veulerie de notre société.

Il va sans dire que la troisième ligne des confins agit dans le sens de la moindre résistance. Elle épargne les gens bien vêtus et s'en prend aux pauvres diables, aux paysans et aux misérables. Quant aux Juifs elle se rue sur eux, comme une bête affamée.

Je me suis attardé un peu à décrire la troisième ligne, car c'est un obstacle pour la circulation de la biboula dans le pays, non seulement pour celle qui vient de la frontière, mais aussi pour celle qui pérégrine de place en place. Or, la surveillance des « verts » embrasse tout le pays, c'est-à-dire presque tous les terrains d'action des révolution-

naires polonais. Aussi partout la biboula, qu'elle vienne de la frontière ou qu'elle y aille, est exposée à une surprise, à une saisie des verts. Il suffit de se rappeler que dans chaque gare ou station de Pologne ou de Lithuanie tous les paquets peuvent être inspectés par la douane, pour comprendre qu'un péril continu est suspendu sur la tête des camarades qui véhiculent la biboula, et qu'en tout lieu, on est exposé à être coffré.

La surveillance à la frontière même s'accroît d'année en année. De même on constate une diminution de plus en plus grande du nombre des personnes jouissant d'un demi-passeport ou d'un laissez-passer. Pour le moment, la troisième ligne est une institution relativement nouvelle, sans cesse réformée, les mailles de son réseau se rétrécissent de plus en plus. Les initiés m'ont affirmé que dans les dix dernières années, les conditions de transport ont empiré tellement que toute comparaison est impossible avec les années antérieures ; ce qui était facile hier est difficile aujourd'hui.

Le seul facteur, sérieux celui-là, qui facilite les transports est l'intensification du mouvement révolutionnaire, de l'esprit révolutionnaire et d'opposition dans les masses populaires. La population des confins n'a pas échappé à cette influence funeste de la puissance du gouvernement. Si donc les difficultés techniques de transport s'accroissent, par contre, il est plus facile de trouver des volontaires pour ce genre de travail.

Récemment les journaux ont annoncé qu'une commission s'était réunie à Pétersbourg pour chercher les moyens de diminuer l'afflux de la biboula

en Russie. Qu'a décidé cette commission dont faisaient partie, a-t-on dit, les gendarmes du Royaume ? Je l'ignore. Le seul renseignement que j'aie pu recueillir est l'attribution à la gendarmerie de sommes pour l'entretien d'espions parmi la population des frontières. Sans doute, les mouchards aux frontières peuvent considérablement gêner le travail, surtout quand ils sont adroitement et réellement choisis dans la population locale, mais le danger ne me paraît pas si menaçant que cela.

Le point d'appui principal des révolutionnaires aux frontières est, comme je l'ai montré, la suppression de la frontière, sa disparition pour la population des confins. Les éléments qui contribuent, dans une large mesure, à troubler l'eau dans les confins, sont précisément ceux qui sont chargés de surveiller la frontière, ceux qui, par rapport à tout leur entourage, sont les plus privilégiés. A ces privilégiés appartiennent aussi naturellement les nouveaux dignitaires de l'État à la frontière, les agents de gendarmerie en question. Jusqu'ici ces dignitaires sont le plus souvent complètement étrangers au pays, ce sont des nouveaux venus qui, au bout de quelque temps, se trouvent dépendre plus ou moins de leur entourage. Aussi ces agents de gendarmerie projetés, pris dans la population locale, ressentiront-ils, plus fortement que les autres, la gêne qui résulte de cette dépendance. Leur péché mignon, à savoir la contrebande, pour leur propre usage, des marchandises étrangères, contribuera à augmenter le chaos et dans bien des cas leur liera les mains. D'autant plus que l'espion, en dépit de sa grande importance pour le gouvernement, est l'objet du mépris universel et

qu'on ne peut le recruter que parmi les individus les plus louches au point de vue moral.

Le deuxième point d'appui pour la contrebande révolutionnaire en Pologne, est un sentiment d'aversion général et puissant, bien que souvent inconscient, pour le gouvernement.

Cette aversion, qui facilite tant l'agitation révolutionnaire en Pologne, est accrue dans les confins par la solidarité professionnelle des contrebandiers, et comme je l'ai montré, tout le monde est plus ou moins contrebandier dans les confins.

IMPRIMERIES CLANDESTINES

La plus petite partie de la biboula circulant en Pologne, partie qui toutefois augmente tous les ans, se compose de la biboula créée dans le pays même, imprimée sous les yeux de la police tsariste toujours inquiète, sans cesse aux trousses des rebelles. Cette biboula sous la forme de brochure, de manifeste éphémère, ou même de journal édité plus ou moins régulièrement par les partis, a une importance énorme pour toute organisation révolutionnaire désireuse d'exercer une large influence sur le public. La biboula étrangère, éditée hors du cercle d'acier des baïonnettes entourant l'empire des tsars, présente dans beaucoup de cas l'inconvénient de retarder, et de ne pas se plier entièrement, par suite des conditions capricieuses qui règnent aux frontières, aux volontés des organisations révolutionnaires. Cette irrégularité, ce manque d'élasticité, si on peut ainsi parler, de la biboula étrangère, en tant qu'outil révolutionnaire aux mains des organisations, ont obligé presque tous les groupes révolutionnaires de l'empire russe à s'ingénier pour créer une biboula indigène et pour la produire sur place.

Le moyen le plus élémentaire, moyen d'écolier

peut-on dire, est le polygraphe. Facile à installer, il occupe peu de place ; le détruire ou le soustraire aux vues se fait sans difficultés. Son emploi ne nécessite pas d'aptitude particulière ; cet appareil serait, en somme, un moyen magnifique et de tout repos, sans un petit « mais » : son rendement est minime, susceptible de donner satisfaction à 30 ou 40 personnes au plus et ses produits sont illisibles. Néanmoins les muselières féroces, mises par le gouvernement tsariste à tout ce qui se rattache à la géniale invention de Gutenberg, sont si gênantes qu'elles ont jusqu'ici permis à l'humble polygraphe de faire concurrence à la presse.

J'ai trouvé en Russie des éditions énormes polygraphiées en russe, par exemple *Les Tisserands* d'Hauptmann, ou *La Confession* de Tolstoï. Quelle somme insensée, formidable, de travail ont dû dépenser les éditeurs de ces ouvrages ! que d'yeux abîmés ou noyés de larmes chez les lecteurs de ces éditions ! J'ai été littéralement stupéfait de ce travail cyclopéen.

Mais des œuvres comme celles-là reproduites au polygraphe sont des exceptions, des sortes de merles blancs bibliographiques, tout au plus bonnes à témoigner un jour, dans les musées, de la sauvage cruauté du tsarisme. Jusqu'ici cependant les courts manifestes révolutionnaires et les imprimés éphémères tirés au polygraphe sont assez fréquents. Même en Pologne, assez capricieuse sous ce rapport, si on la compare à la Russie proprement dite, dans cette Pologne habituée à une presse ayant un cachet européen et civilisé plus marqué, il arrive maintes fois que le polygraphe est utilisé à des fins révolu-

tionnaires. La jeunesse des écoles a recours assez fréquemment à ce procédé ; c'est pourquoi je l'ai qualifié de procédé d'écolier.

D'ailleurs le polygraphe s'adapte difficilement au monde du travail, où la lecture constitue par elle-même un travail sérieux ; les petites lettres bleues du polygraphe, noyées d'encre, sont souvent inutilisables.

Dans ces derniers temps on a commencé à améliorer ce moyen de production de la biboula indigène. On a combiné la machine à écrire et le polygraphe, on a introduit des miméographes, des cyclostyles, etc. Mais ces améliorations tendant à augmenter le rendement de la production et la lisibilité de la biboula sont impuissantes à assimiler ces appareils à la presse. Ils exigent trop de temps, usent trop de papier, pour qu'il soit possible de satisfaire de larges exigences par des moyens aussi élémentaires. Ils peuvent être bons pour la « production à façon » de la révolution, comme nous disons plaisamment. Pour la grande industrie révolutionnaire, rien ne peut remplacer la presse.

C'est pourquoi, il n'est nullement étonnant que l'idéal de toute organisation révolutionnaire importante soit de posséder une imprimerie clandestine. Les deux plus puissantes organisations du passé : *La Volonté Nationale* (russe) et *Le Proletariat* (polonaise), étaient munies de cette arme moderne. La première, au cours de son existence, a édité dans les quelques imprimeries découvertes tour à tour par la police, quelques manifestes et dix numéros de son journal. La seconde, outre des manifestes et quelques brochures, a édité cinq numéros du *Proletariat*.

La dissolution de ces organisations en 1884 et 1885 fut suivie, dans l'empire russe, d'une accalmie révolutionnaire. Le travail de la révolution n'en poursuivit pas moins sa route, sans interruption, mais ce fut principalement un travail lent et primitif, une exploitation fragmentaire, le plus souvent sans coordination. L'énorme majorité des cerveaux révolutionnaires fut acquise à une sorte de mentalité que j'appellerai anti-romantique et qui peut se définir dans les termes suivants : l'époque où nous vivons n'est pas l'époque des vastes pensées et des grands devoirs.

L'imprimerie secrète, le journal de parti appartenaient à ces vastes pensées et à ces devoirs « romantiques », qui n'étaient accueillies par les révolutionnaires s'honorant d'être des « positivistes », qu'avec un certain scepticisme et un sourire d'incrédulité. Mais la mentalité positiviste prédominait à cette époque à l'égard des « vastes pensées » ; par contre c'était à l'égard des moyens d'exécution qu'une mentalité romantique, ou plutôt puérile, s'était généralisée.

Une anecdote amusante permet d'illustrer cette tendance ; elle s'applique aux révolutionnaires de Kiev de la fin du siècle dernier.

A Kiev était arrivé un transport de biboula, quelques pouds, lequel était provisoirement déposé dans un des faubourgs. Il s'agissait de transporter la biboula dans la ville même. On confia cette tâche à trois camarades de l'organisation d'alors. Voici comment ils raisonnèrent.

Porter la biboula de jour ? mauvaise affaire, on est trop vu ; mieux vaut la nuit. Prendre un fiacre ?

c'est dangereux, le cocher verrait ; il est préférable d'aller à pied. Suivre la route ? pas fameux, il vaut mieux passer derrière les maisons.

Et voilà nos « romantiques » qui partent dans la nuit pour aller chercher la biboula, l'emballent dans des sacs et avec des mines mystérieuses, bien appropriées aux circonstances, s'en vont, non par la route, mais à travers les palissades et les haies. Le résultat, cela va sans dire, fut lamentable. Les chiens se mettent à aboyer furieusement. Les habitants du faubourg sortent de chez eux et amènent les camarades au poste de police comme des voleurs. Là, on découvrit le pot aux roses et naturellement les infortunés romantiques furent furrés en prison.

Cette tradition des petits trucs révolutionnaires « romantiques », qu'on avait héritée surtout de la *Volonté Nationale*, pesa à cette époque sur le public d'un aussi grand poids que la tendance « positiviste » des esprits.

Pour briser cette tradition, pour triompher d'une pareille tendance, il fallait des hommes nouveaux, romantiques quant aux plans, positivistes quant aux moyens. Tels furent les fondateurs du P. P. S. dont l'activité forme époque, aussi bien pour la production de la biboula indigène, que pour la diffusion de la biboula étrangère.

En 1894 (le 12 juillet) l'imprimerie clandestine du P. P. S. fit paraître le premier numéro du *Robotnik* dont jusqu'à présent 52 numéros sont parus, c'est-à-dire cinq fois plus que la *Volonté Nationale*, organe de la plus puissante organisation révolutionnaire russe qui ait existé dans l'empire des tsars depuis l'insurrection jusqu'à ces derniers temps. Seule jus-

qu'ici, l'organisation juive « Bund » a marché sur les traces du P. P. S. et a réussi à organiser une production clandestine dans le pays. D'autres organisations, tant polonaises que russes, font de temps à autre des tentatives en ce sens, tentatives rares et sans lendemain. A ces tentatives se rattachent la *Torche* du parti national démocrate, quelques petites feuilles révolutionnaires russes, disparaissant d'habitude au troisième ou quatrième numéro. Les imprimés de provenance indigène sont jusqu'ici le monopole à peu près exclusif du P. P. S.

D'où cette conséquence que dans les cas qui intéressent l'ensemble de l'opinion publique comme l'arrivée du tsar, l'inauguration d'un monument, des grèves ou des mouvements populaires importants, seule la voix du P. P. S. se fait entendre. D'autres organisations, à l'exception, comme je l'ai dit, du « Bund » chez les Juifs, sont incapables de remplir cette tâche, de se prononcer sur tel ou tel événement au moment même où il occupe l'esprit public.

L'existence d'une imprimerie dans le pays, la parution régulière de diverses publications (*Robotnik* et manifestes), produisit à l'époque une profonde et puissante impression sur tous ceux qui se sentaient disposés à entrer en lutte contre l'oppression gouvernementale.

Les sceptiques et les positivistes étaient en quelque sorte stupéfaits et attendaient d'un jour à l'autre la saisie de l'imprimerie par les gendarmes. Les fondateurs de l'imprimerie et du *Robotnik* étaient eux-mêmes d'avis, comme me le disait l'un d'eux, qu'il était impossible d'atteindre sans encombre le douzième numéro du journal. Je ne crois pas néanmoins

me tromper en disant que le sentiment dominant était l'enthousiasme et l'admiration pour cette entreprise hardie.

On m'a raconté que l'organisation des typographes à Varsovie avait fait la proposition, au cas où l'on manquerait de techniciens, de choisir des typos dans leur sein. De plus, ajoutait-on, chacun d'eux consentait à se laisser bander les yeux, transporter en voiture à l'imprimerie et débander les yeux seulement à l'arrivée à destination ; il s'engageait en outre à ne pas en sortir même pour une minute, et à ne pas regarder par la fenêtre, afin que le secret de la conspiration fût entièrement gardé. A Dombrowa, à Huta-Bankowa, les travailleurs proposèrent de placer dans l'imprimerie les fonds économisés par eux en vue de la prochaine grève. J'ai entendu de mes propres oreilles des camarades femmes proposer leurs services à l'imprimerie pour les besognes les plus ordinaires. Les meneurs de la *Démocratie Nationale* eux-mêmes, actuellement si hostiles au socialisme, étaient un peu surexcités par le succès extraordinaire du *Robotnik*. L'un d'eux, au cours d'une conversation avec moi, en 1896, me dit : « Votre imprimerie et le *Robotnik* sont un fait extraordinaire, une magnifique manifestation dont on peut féliciter votre parti ». Naturellement il envisageait l'importance de ce fait d'un point de vue spécial : « Comme cela doit faire enrager les gendarmes ! »

Et, de fait, les gendarmes ragèrent de fureur ; ils organisaient des chasses en règle contre l'insaisissable *Robotnik*. Se basant sur les curieux souvenirs du célèbre espion Wisniewski, édités par le P. P. S., les gendarmes de Varsovie essayèrent de se leurrer

et de leurrer l'autorité supérieure en soutenant que le *Robotnik* était publié à l'étranger et que les imprimés, soi-disant de provenance indigène, étaient transportés en contrebande des régions situées au delà du cordon. Le perspicace colonel Utgoff trouva même que le papier qui servait à l'impression du *Robotnik*, était semblable, à s'y méprendre, à celui de Londres, employé pour les publications étrangères du P. P. S. Il fallut toutefois renoncer à cette illusion ; on put lire en effet, coup sur coup, dans le *Robotnik*, des nouvelles de la veille qu'il était matériellement impossible en si peu de temps d'envoyer au delà de la frontière et de faire revenir sous la forme d'imprimé.

C'est alors que l'imprimerie du *Robotnik* devint l'objectif principal des poursuites de la gendarmerie. L'avenir apprendra sûrement les plans habiles forgés dans les bureaux de la gendarmerie pour découvrir cette imprimerie. Pour le moment, toutefois, à en juger par les résultats de ces poursuites, on doit reconnaître qu'elles rappellent beaucoup le taureau furieux qui fonce sur un foulard rouge et qui ne rencontre que le vide devant ses cornes. Ce foulard, pour les gendarmes, c'étaient les manifestes. Paraisaient-ils à Radom, vite en marche sur Radom à la recherche de l'imprimerie ! Était-ce à Bialystok, en route sur Bialystok, car c'est là que se cache l'imprimerie ! Était-ce à Dombrowa et voici que dans les têtes stupides des gendarmes germait la pensée que l'imprimerie devait se trouver cachée dans quelque carrière abandonnée. Avant d'avoir mis la main sur l'imprimerie de Lodz, la gendarmerie de Varsovie était déjà sur une « piste certaine ». L'imprimerie

devait être cachée chez quelque individu riche et puissant et les gendarmes de rechercher ses traces grâce à qui ?... A des demi-mondaines aux prix forts.

Si, par devoir professionnel les gendarmes se foulaient les méninges à résoudre cette énigme, beaucoup de gens de leur côté se cassaient la tête sur le même problème par pure curiosité, bien compréhensible du reste. Cette imprimerie insaisissable donnait lieu à toutes sortes de légendes et d'hypothèses. Les uns la situaient dans les caves, d'autres dans les greniers, beaucoup entendaient dans leurs maisons des bruits qui trahissaient l'existence d'une imprimerie, etc., tous entouraient cette imprimerie clandestine d'une auréole romantique.

Enfin en février 1900, le secret absolu, qui entourait l'imprimerie comme un nuage épais, est déchiré. La gendarmerie de Lodz, par pur hasard, découvre la fameuse imprimerie au premier étage de la maison portant le numéro 19 de la rue de l'Est.

Le triomphe de la gendarmerie fut énorme. Elle crut avoir enfin maîtrisé le mouvement qui lui avait causé tant de tracas ou, du moins, l'avoir réduit au silence. Un gendarme, qui interrogea l'auteur de ses lignes justement dans l'affaire de l'imprimerie, expliqua longuement qu'un coup sûr avait été porté au parti par la saisie de l'imprimerie.

-- Il n'est pas facile, me dit le capitaine, de faire une fois de plus un pareil effort, pas facile de mettre de nouveau sur pied une organisation semblable.

— Mais, mon capitaine, m'écriai-je en souriant, je suis convaincu qu'à l'instant même le prochain numéro du *Robotnik* est déjà en cours d'impression.

Veillez me croire, ce n'est pas pour le P. P. S. une entreprise si difficile que cela !

Je ne savais pas à ce moment, enfermé comme je l'étais entre les murs de la citadelle de Varsovie, que mes paroles correspondaient à la réalité.

Quelques jours en effet après cette conversation paraissait le trente-sixième numéro du *Robotnik*, issu d'une nouvelle imprimerie fondée par le parti.

L'imprimerie découverte à Lodz ne se trouvait ni dans une cave ni dans un grenier et n'avait pas la moindre auréole de mystère. La rédaction et l'imprimerie étaient situées dans un appartement ordinaire, comme il y en a des milliers dans une ville un peu importante. Ainsi que je l'ai déjà dit, elles occupaient le premier étage. C'était là, je l'ai su, une innovation. Jusque-là on s'était bien gardé, en effet, d'installer une imprimerie à un étage. On craignait que le bruit de la presse ne fût entendu par les locataires du rez-de-chaussée.

Quant à moi, lorsqu'on me confia la rédaction du *Robotnik* et l'installation de l'imprimerie de Lodz, je ne trouvai pas d'appartement au rez-de-chaussée.

Je risquai donc un appartement à l'étage, d'autant plus que le rez-de-chaussée de la maison en question était occupé par un magasin de cotonnades et de bas. Notre appartement se composait de quatre pièces et d'une cuisine. Par devant un escalier conduisait à un corridor, à droite une porte menait à une petite chambre dans laquelle nous prenions nos repas ; à gauche du corridor étaient deux portes ; l'une, la plus rapprochée de l'entrée, conduisait à la chambre à coucher, l'autre à un petit salon. En face se trouvait la porte de la cuisine d'où on accédait à

un escalier de service. Derrière le petit salon était une grande pièce dans laquelle nous décidâmes d'installer l'imprimerie et qui passait pour mon cabinet de travail aux yeux des gens non initiés.

Quel était ce travail ? je ne le disais à personne, laissant à mon entourage le soin de forger telle ou telle hypothèse sur la nature de mes occupations.

Je comptais qu'à Lodz, ville industrielle et commerciale, il devait y avoir une foule de gens vivant de cette industrie et de ce commerce et n'ayant pas des heures fixes de travail à l'extérieur ni d'occupation bien définie aux yeux de leur entourage.

Je désirais toutefois simuler une occupation technique, qui, à mon avis, correspondait mieux au caractère de la ville. En ce temps-là, je l'ai su depuis, la concierge et les domestiques me prenaient pour un homme de loi qui poursuivait quelque affaire. Il semble que cette manière de voir provenait de ce qu'on me voyait souvent en train d'écrire.

Le lieutenant-colonel Gnoinski, qui procéda à notre arrestation, croyait également que j'étais avocat ; car au cours de la perquisition, l'une des premières questions qu'il me posa fut : « Vous êtes homme de loi. » Quant au concierge, ses idées sur la profession d'avocat étaient assez comiques. Ma femme avait questionné la concierge sur les locataires de la maison que nous habitions, celle-ci lui avait certifié qu'au-dessus de nous demeurait un avocat.

— Un avocat ? demanda ma femme.

— Oui, Madame, répondit la concierge, mais lui, reste toute la journée dedans et sort la nuit.

Ainsi donc, la différence entre mon voisin d'au-dessus et moi consistait uniquement en ce que je ne

sortais pas la nuit. Cette différence n'empêchait pas la concierge de me prendre, moi aussi, pour un avocat.

Mais revenons à l'installation de l'imprimerie. L'ameublement de la pièce qui servait à la fois de bureau et d'imprimerie se composait d'un petit bureau pour la rédaction, dans les tiroirs duquel on mettait les copies et diverses publications nécessaires à la rédaction, d'un sofa qui servait à cacher le papier, d'une corbeille dans laquelle allaient les déchets de la production, déchets que l'on brûlait ensuite peu à peu dans les poêles de l'appartement, d'une petite armoire pour la composition, dans laquelle on mettait en haut la presse et dans les tiroirs du bas, la casse aux caractères, enfin de quelques chaises. Deux lampes, l'une haute japonaise, l'autre sur le bureau, elles servaient à éclairer notre travail la nuit.

Le travail commençait à neuf heures du matin dès l'arrivée du camarade Roznowski. Cet ancien étudiant de l'Université de Moscou, alors notre technicien typographe, était, pour la bonne et la concierge, mon adjoint. Dans le petit salon devant la fenêtre était un petit guéridon japonais avec une idole bouriate (1) que j'avais rapportée de Sibérie. La base de la statuette était creuse et c'est là que le soir, à la fin du travail, nous déposions la clef de l'imprimerie. Roznowski l'y prenait le matin et remettait la chambre en ordre extérieurement, pour que la bonne pût la faire.

A cette époque-là, quand nous avons pris le thé

(1) D'une tribu d'Asie (N. d. T.).

avec Roznowski, ma femme, sous prétexte que je ne permettais à personne, sauf à elle, de toucher aux papiers du bureau, aidait la bonne à faire le cabinet. Celle-ci n'y voyait que des meubles et la présence de ma femme lui enlevait naturellement l'envie d'examiner leur contenu. Du reste les livres et les papiers épars sur le bureau témoignaient d'un travail intelligent, incompréhensible pour elle.

Une domestique dans un appartement affecté à une imprimerie, c'était également une innovation, sans exemple, jusqu'alors, dans les imprimeries clandestines. La tradition russe, en cette matière, voulait qu'on prît comme domestique une camarade que l'on initiait à tous les détails de l'affaire. La tradition polonaise considérait les femmes de ménage comme la solution rêvée. Quant à moi, je résolus de prendre une bonne à demeure. C'était sans doute très ennuyeux, une grande surveillance était nécessaire, mais cela avait aussi ses bons côtés.

Tout d'abord, il eût été étrange, que dans un appartement cosu, bourgeois, il n'y eût pas de bonne en permanence, surtout quand le travail est aussi mal rétribué qu'à Lodz. Ensuite une camarade comme domestique, cela ne me souriait pas du tout. Les domestiques, dans les maisons urbaines, forment des clans ou des associations, elles se connaissent toutes et bavardent constamment avec les concierges. Je redoutais quelque maladresse de la part d'une camarade chargée de simuler une domestique, maladresse qui aurait pu attirer l'attention sur notre appartement et en faire le sujet de cancans et de ragots. Par contre j'étais absolument convaincu, que la première servante venue, prise au bureau de pla-

cement, pouvait être constamment tenue à une distance convenable de telle ou telle partie de l'appartement.

C'est bien ce qui eut lieu chez nous à Lodz. La bonne fut immédiatement prévenue que sa place était à la cuisine, que « Monsieur » n'aimait pas voir les domestiques pénétrer sans nécessité dans les chambres des « maîtres ». Elles jouissaient d'ailleurs de beaucoup de liberté et nous leur donnions volontiers la permission de la soirée.

Pendant six mois, nous eûmes deux domestiques. L'une, dégourdie, un peu gâtée par la ville, Joséphine ; celle-là, il fallait continuellement l'avoir à l'œil, mais elle avait un bon côté, elle usait et abusait même des permissions. Malgré sa roublardise, elle ne soupçonnait rien, pas même les relations cordiales qui nous unissaient au camarade Roznowski. Comme dans le service je lui parlais toujours sur un ton d'autorité, Joséphine le considérait comme son égal.

Un jour que nous étions partis, ma femme et moi, pour Varsovie, nous avons confié à Roznowski la garde de l'appartement. Nous avons laissé à Joséphine de l'argent pour sa nourriture et celle de Roznowski (de M. Charles comme on l'appelait), pendant notre absence.

Nous jugions que Joséphine profiterait de cette occasion pour s'échapper en ville et qu'ainsi Roznowski aurait la possibilité de travailler. Or, il arriva que la fûtée Joséphine jeta son dévolu sur M. Charles et engagea un flirt avec lui.

Quand elle lui servait le repas, elle entrait dans la chambre et s'asseyait à côté de lui, absolument

comme la maîtresse de maison. Elle plaisantait M. Charles, qui n'était pas assez hardi avec elle.

— Sûrement, quand ils sont là, lui dit-elle, vous ne faites pas honneur aux repas par timidité. Mais maintenant, ne vous gênez pas. Ils ne sont pas à plaindre, ils ont de quoi, ajouta-t-elle, comme pour renseigner M. Charles qui s'irritait de voir la tournure que prenaient les choses.

Notre deuxième domestique, Wladzia, qui remplaçait au besoin Joséphine, était moins dessalée. C'était une jeune fille silencieuse, calme, un peu bécasse et timide. Ayant trouvé chez nous un accueil affable et aimable, elle s'attacha fort à ma femme. Mais elle avait ses défauts : elle savait lire et nous avions beau lui proposer des permissions, elle se refusait à en profiter. Devant Wladzia, nous ne manquions jamais de cacher tous les livres illégaux. Elle était là quand on nous arrêta. La pauvre fille fondit en larmes. Il ne pouvait entrer dans sa tête qu'on pût emmener aussi la maîtresse de maison.

— Monsieur, passe encore, répétait-elle en pleurant, mais Madame, pourquoi l'emmener ?

Je dois avouer en passant qu'une domestique non initiée à l'affaire est une lourde charge dans une imprimerie. Cette circonstance exigeait une attention incessante, une surveillance permanente de tous ses mouvements. Tout le poids retombait sur la maîtresse de maison, sur ma femme, qui, à partir du moment où la bonne entrait dans la « pièce », ne la lâchait pas d'une semelle. Pendant les rares instants où ma femme s'absentait, je la remplaçais dans cette tâche et je déménageais mes paperasses ou bien je prenais un livre et j'allais m'asseoir dans la pièce à la table.

Aussitôt après le petit déjeuner du matin, nous passions, Charles et moi, dans le cabinet et nous nous mettions au travail. Il consistait à écrire, à composer et à tirer à la machine. La première occupation m'incombait, la seconde revenait à Roznowski, la troisième était commune.

Nous nous arrangions de telle sorte qu'à partir du moment où le travail du numéro de *Robotnik* était commencé, on allait jusqu'au bout sans interruption. Un numéro de douze pages nous prenait d'ordinaire de 15 à 16 jours de travail, travail pénible qui durait de 9 à 11 heures par jour.

Notre matériel technique se composait d'une certaine quantité de caractères. Des petits, nous en avions pour un peu plus de deux pages et des grands pour six. Avec cela une certaine quantité de lettres capitales et des caractères gras petits ou grands. Tout cela était placé dans les caisses avec les paquets de pages qui restaient d'un ancien travail.

L'armoire contenait en outre une presse d'un système anglais, le « Model Press », machine pas bien grande, pesant dans les 7 pouds, avec une petite forme, à peine grande comme une feuille du *Robotnik*. Et c'est justement une machine de ce genre qui, à l'étranger, dans les pays où la parole imprimée jouit des droits de la civilisation, est uniquement utilisée pour le tirage de courts avis ou de cartes de visites, c'est cette machine qui constituait un extraordinaire progrès par rapport à la technique de l'imprimerie dans les organisations révolutionnaires sous le tsarisme, telle qu'elle existait avant la réforme introduite par le P. P. S.

Sur cette machine, comme je l'ai dit, on ne pouvait

tirer à la fois qu'une page de notre journal, et ce n'est qu'après le tirage de cette page qu'on pouvait passer à la suivante. En une heure nous tirions de 300 à 400 exemplaires. La rapidité était conditionnée par le bruit plus ou moins sourd, que l'on pouvait faire à un moment donné. Pour diminuer le bruit de la machine, elle était, partout où des pièces frottaient l'une contre l'autre, garnie de caoutchouc, de courroies ou de morceaux de drap. Et il fallait, plus d'une fois, interrompre le travail pour faire telle ou telle réparation, serrer une vis, huiler l'axe, mettre une bande d'un métal quelconque pour remplacer celle qui s'était brisée pendant le travail.

Tous les cinquante exemplaires, il fallait renouveler la couleur dans l'assiette et bien veiller à ce qu'il n'y en ait pas trop, car dans ce cas les feuilles de papier, mises l'une sur l'autre après le tirage, se salissaient et le texte devenait illisible. Quand, au contraire, il n'y avait pas assez de couleur, la faible pression que permettait de développer ce modèle de presse donnait un imprimé pâle, et qui, en particulier dans les pages écrites en petits caractères, rendait le texte à la fois difficile à lire et peu net, surtout pour des gens peu habitués à la lecture. Et ces gens-là constituaient la majorité des lecteurs de notre journal.

Compte tenu de toutes les interruptions de la production, il sortait, toutes les heures de travail, une moyenne de 250 à 280 exemplaires et comme nous tirions alors à 1.900 exemplaires, le tirage, par lui-même, représentait huit heures environ de travail. Si l'on ajoute le temps de la préparation, la mise en page, les corrections, enfin l'élimination des bavures,

on arrive à un total minimum de 9 heures de danse autour de la machine pour tirer une page du *Robotnik*. C'était notre production journalière.

En ce qui concerne le bruit fait par le travail, en faisant bien attention au tirage, en tenant bien en main, pour ainsi dire, toute la machine et en surveillant ses moindres caprices, ce qui faisait le plus de bruit était de prendre, sur la pile de papier, une feuille pour la placer sur la machine. Le bruit du papier, voilà le plus bruyant élément. Rien d'étonnant que pendant le travail lui-même, la bonne, que ma femme ne quittait pas, pût faire la chambre voisine, sans entendre un bruit suspect dans la pièce servant de bureau et d'imprimerie.

Il faut reconnaître cependant que le tirage était une des opérations les plus assommantes, les plus ennuyeuses que je connaisse.

On prend une feuille de papier, on l'ajuste de manière qu'elle tombe exactement dans le logement correspondant aux caractères d'imprimerie, on prend la poignée de la machine, et klap ! la gueule est refermée, le papier effleure les caractères, les rouleaux passent sur l'assiette, on soulève la poignée, la gueule s'ouvre, on prend une feuille de papier imprimée et on la met à gauche et ainsi de suite. Encore, s'il n'y avait pas d'anicroches, si on pouvait faire abstraction du bruit fait par la machine ou de ce qui se passe dans les pièces voisines, si l'on pouvait se fondre en quelque sorte dans la machine, s'adapter entièrement à ses mouvements et tirer tranquillement sans penser à autre chose ! Ah ! bien oui ! Qu'on s'oublie seulement un moment, et on

entend aussitôt l'exclamation du camarade de travail, qui fouille dans la casse.

— Peste de machine ! elle en fait un bruit ! Si on la huilait ?

Ou bien on entend un air fredonné par ma femme pour prévenir que la bonne est dans les chambres, qu'il faut tirer plus doucement, se comporter avec plus d'égards pour la capricieuse machine.

Quand Charles travaillait à la machine, il aimait à bavarder, à plaisanter. Quant à moi, j'étais toujours grincheux et taciturne, dès que je touchais la froide poignée de fer de la machine.

Je jetais des regards impatients sur la pile de papier qui diminuait lentement à ma droite et qui représentait la ration que ce jour-là devait avaler la machine ; je pestais à la moindre anicroche, qui m'obligeait à traiter avec plus d'attention la cliquettante machine.

Elle avait une hauteur de 70 centimètres environ et une largeur de 35 tout au plus. Elle entrait donc avec facilité dans une petite armoire basse dont les parois s'enlevaient pour le travail et étaient replacées à la fin. Un homme seul ne pouvait la soulever et il fallait se mettre à deux pour la transporter d'un endroit à l'autre. Quand il n'y avait qu'un homme, il devait la soulever alternativement par une extrémité ou par l'autre pour la déplacer. Pendant le déménagement ou pour le transport d'un appartement à l'autre, on l'emportait en pièces de diverses grandeurs, la plus grande était le socle, qui pesait à lui seul autant que le reste de la machine ; on l'emballait dans des corbeilles, on garnissait de foin ou d'objets de literie l'espace vide au-dessus et en route !

La machine qui de sa gueule avait craché, avant notre arrestation, des centaines de milliers de publications, qui pendant longtemps avait constitué l'objectif des recherches de l'énorme séquelle des espions et des gendarmes, dont la longue existence avait été un défi jeté à la puissance du gouvernement tsariste, cette machine était entièrement découverte, sur son socle, comme d'habitude, la première page du 36^e numéro dans sa forme, quand par une nuit de février, les gendarmes firent irruption chez nous ; — on la regarda avec admiration et respect. Les mouchards en touchèrent la fonte avec curiosité, s'étonnant qu'une bagatelle pareille pût avoir tant d'importance. On tira la feuille engagée sur la forme, Le lieutenant-colonel Gnoinski la lut à demi-voix, tout en dictant le procès-verbal de la perquisition.

— Trente-sixième numéro du *Robotnik*, date, 25 février. Article de tête : « Le Triomphe de la liberté de parole ».

« Orloff, chef des gendarmes du « gendarme de l'Europe ». Nicolas I^{er}, reconduisant un jour un de ses amis qui partait pour l'étranger, le pria de lui rendre un petit service. Quand vous serez à Nuremberg, lui dit-il, rendez-vous au monument de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, et crachez-lui de ma part dans les yeux. C'est de lui que vient tout le mal en ce bas monde ! »

Ah ! le voilà bien votre Gutenberg ! dit le lieutenant-colonel avec un sourire sarcastique, en s'adressant à moi et en montrant les policiers qui nous entouraient moi et ma femme.

L'article de tête traitait de la suppression, en Autriche, du visa des quotidiens et des projets

qu'avaient formés nos camarades d'éditer en Galicie un journal quotidien l' « En Avant ». Là-bas, c'était le triomphe de la liberté de parole, ici la défaite, la mise au pilori de la grande invention de Gutenberg.

J'avoue que malgré les heures peu gaies passées près de la machine, malgré les accès de rage qu'elle provoquait parfois chez moi pendant le travail, quand je pestais contre cette peste et son « vieux claquotement » de brute stupide, j'eus le cœur serré quand je vis cette « peste » dans les pattes sordides des mouchards à l'instant où ils la tirèrent de son armoire pour la mettre dans une corbeille. Quand Gnoinski y eut apposé les scellés, je restai là désespéré, comme si le couvercle du tombeau était retombé sur un proche tendrement aimé. Tant d'espoir, tant d'amour, tant de sacrifices se rattachaient à ce morceau de fonte, condamné désormais au silence et à l'inaction !

Les lecteurs me pardonneront ce hors-d'œuvre lyrique. Je suis convaincu de n'avoir pas exprimé uniquement mon propre sentiment, le sentiment d'un homme qui avait lié son sort à cette machine. Ce sentiment était également éprouvé par maints lecteurs assidus du *Robotnik* quand ils apprirent la saisie de l'imprimerie par les gendarmes. Je me suis laissé dire que plusieurs ouvriers avaient pleuré à chaudes larmes sur la ruine du parti et que la nouvelle de la catastrophe de Lodz avait produit partout un grand ébranlement moral.

La composition et le tirage des imprimés n'étaient pas les seules opérations qui nous incombaient, nous avions encore une besogne technique, le ro-

gnage du papier. Le format d'une feuille de papier ordinaire est trop grand pour celui du *Robotnik*. Il faut la rogner. Le tirage des manifestes exige aussi un ajustement du papier aux dimensions du manifeste. C'est un travail ingrat, quand on l'exécute avec un couteau ordinaire. Charlot s'y était enflé la main et blessé les doigts. Par-dessus le marché, il restait comme déchets, une énorme quantité de papiers. On les gardait provisoirement, dans une corbeille et, par la suite, on profitait de toutes les occasions pour s'en débarrasser, en les brûlant dans le poêle. C'est précisément dans ce but que nous les faisons brûler dans le poêle le soir, parce qu'il était plus facile de dérober l'opération à la bonne. A ce moment, on tirait de la corbeille une brassée de rognures et on les fourrait dans le poêle.

Naturellement, les épreuves corrigées, les copies utilisées et tous les bouts de papier inutiles étaient détruits aussitôt. Chaque soir, avant la sortie, ou chaque matin, avant la reprise du travail, nous regardions dans tous les coins de l'imprimerie, s'il ne restait pas ou des papiers ou des caractères oubliés, s'il n'y avait pas, par ci, par là, des taches d'encre ou d'huile.

Passons maintenant au travail du rédacteur. Observation préliminaire : je doute qu'il y ait un seul rédacteur au monde qui ait été sous une dépendance aussi étroite de la composition et de la technique que le rédacteur du *Robotnik*. Le travail du numéro commençait par le milieu, ordinairement à la rubrique : correspondance. Impossible de procéder autrement, car comme le travail doit durer quinze jours, il peut arriver des événements qui exigent que

le journal se prononce à leur sujet, soit dans des articles, soit dans la chronique, terminant le numéro. On tire une page par jour et il va de soi qu'on ne peut rien retrancher de ce qui est déjà imprimé ; quand même il arriverait des renseignements nouveaux d'une plus grande importance. Ensuite, faute de caractères et de main-d'œuvre technique, il faut toujours compter avec le temps de la composition et n'écrire que ce qu'il est possible de composer au moment présent.

Enfin c'est le travail maudit de l'ajustement de sa pensée à la dimension des colonnes, des espaces réservés, sur le papier, à l'impression. Par exemple, voyant que le travail parti du milieu du journal se rapprochait du commencement, j'ai écrit l'article de tête. Je l'ai rédigé en y mettant tout le fond de mon âme, en pensant, à chaque mot, au manque de place, en adaptant chaque expression à l'âme, à la pensée du futur lecteur. Les articles suivants sont déjà imprimés, le compositeur met en page et calcule. Il a déjà mis en page les trois quarts de l'article de tête et voici qu'après avoir recompté, il s'aperçoit que l'article est trop long de huit à dix lignes. Alors, que faire ? Le mettre sur le lit de Procuste, rechercher les mots superflus qu'on peut supprimer sans altérer le sens, sans nuire au fond, ou bien par exemple, et c'est un fait qui se produit assez souvent avec les pages en petits caractères, une de ces pages est en train d'être tirée, Charlot en compose une autre. Sur le soir il m'annonce qu'il n'a plus de lettre « r ».

— Vous savez, s'écrie-t-il en s'adressant à moi, vous pourriez bien me supprimer quelques-unes de

ces « r » dans la copie ; ce sera moins ennuyeux que d'être obligé de corriger les épreuves demain.

Les matériaux destinés au rédacteur ne manquent pas, mais c'est surtout pour la rubrique : correspondance. Il y en a en masse. On pourrait en remplir quatre numéros, et il en resterait encore pour un cinquième. Ecrits presque toujours d'une main inhabile, parfois sans ordre et sans plan, le plus souvent diffus, ils contiennent des plaintes et les mille misères des gens qui cherchent un remède à leurs maux dans leur modeste journal. C'est gris, monotone, comme la misère humaine : çà et là perce un rayon de bonne humeur sincère, çà et là l'œil s'arrête à une expression juste, populaire que le rédacteur s'empresse de souligner au crayon rouge pour la monter en épingle dans le journal. Et puis, une annotation rapide, crayonnée en marge d'une main exercée.

— Prière d'insérer, nécessaire dans le travail !

C'est l'un des dirigeants du travail qui annote ainsi la correspondance en question. Evidemment, il s'agit d'un nouveau client, ou bien on est à la veille d'une grève ou de tout autre événement. Alors on met de côté la correspondance en question. De temps en temps, ce sont de naïves fins de lettres : « Pardon pour le style, mais prière d'insérer, il y a beaucoup de gens ignorants, chez nous, peut-être cela les éclairera ». C'est un agitateur d'atelier ou d'usine, peinant quelque part, au milieu de gens passifs et en médiocre communion de sentiment avec lui, qui implore le secours du verbe imprimé.

En parcourant ces documents, on croit entendre un concert de gémissements et de plaintes. Impossible d'insérer tout cela. On sait bien que si la corres-

pondance est avidement lue par les ouvriers de la fabrique intéressée, elle n'éveille à peu près aucun intérêt chez les autres lecteurs. Aussi dans la masse de la correspondance, on choisit l'essentiel et le reste est jeté au panier. Il s'agit maintenant d'arranger cette correspondance, d'y faire des coupures, tout en respectant en quelque manière le cachet spirituel que lui a donné son auteur, on recherche donc les expressions, les locutions, les mots caractéristiques pour les faire passer à l'impression.

Enfin la rubrique « Correspondance » est terminée. Nouveaux soucis avec la chronique et les articles. Le journal a le caractère d'un quotidien et en même temps il paraît rarement, une fois par mois ou même moins souvent encore. Je demande donc à mes collaborateurs de mettre dans leurs articles et chroniques les événements du mois ou de la quinzaine et dans cette masse de faits de s'en tenir à quelques-uns, de rejeter les autres, je leur demande encore de me trouver des thèmes d'articles vivants, d'actualité, de manière à faire du journal, ou plutôt du numéro, un organe vivant, répondant bien aux tendances et aux besoins du moment. Je ne sais pas comment font les autres rédacteurs, quant à moi je me suis souvent cassé la tête à toute cette cuisine et souvent je suis passé d'un souci à un autre : un jour je n'avais rien à écrire, la fois suivante j'avais affaire à un « embarras de richesse » en fait de thèmes et de problèmes à traiter. Ajoutez à tout cela que le travail du rédacteur se fait par bribes et morceaux et s'ajoute à un travail quotidien de quatre à cinq heures de machine, travail qui pour les raisons techniques et pour des motifs de conspiration est la partie princi-

pale, dominante, dans la distribution de la besogne.

Enfin le travail du numéro approche de sa fin. Cette fin si ardemment désirée est marquée par l'arrivée de ce qu'on appelle les « dernières nouvelles », pour lesquelles on laisse deux pages du journal ou même si, entre temps, les nouvelles du monde du parti ont afflué, la dernière page seulement.

Ces dernières nouvelles, c'est un camarade qui les apporte à l'imprimerie, à moins que ce ne soit un de ceux qui travaillent à l'imprimerie, qui doit aller les chercher. Puis vient l'instant solennel où la dernière page passe sous la presse.

Un travail intensif de plusieurs semaines a pris fin. Dans quelques heures un nouveau projectile révolutionnaire prendra son vol dans le monde, pour émouvoir plus vivement le cœur de milliers de fidèles camarades, réveiller les endormis, relever les fatigués, porter encore une fois témoignage de l'énergie indomptable d'un mouvement qui défie, aux yeux de tous, la puissance infernale du tsar et de ses serviteurs.

Les travailleurs sont de bonne humeur, bien qu'un peu excités et nerveux. Oubliés la fatigue et les ennuis. Un rire éclate dans la pièce : les bouches laissent tomber des plaisanteries et des bons mots. Que de fois l'envie m'a pris de photographier mes collaborateurs à l'instant radieux de l'achèvement du travail.

Sur le petit bureau complètement débarrassé, reposent deux piles de papier imprimé. Ce sont les feuilles contenant quatre par quatre les pages du *Robotnik*. Une troisième pile repose sur le guéridon près de la machine ; une page blanche resplendit

au-dessus, c'est la dernière de ce numéro, qui doit passer sous le rouleau. L'un de nous se tient prêt à tirer. Voici qu'on entend le bruit sec du papier, le léger grincement de la machine, la feuille a sauté hors de la gueule. L'un de nous, avec les deux autres feuilles déjà composées, attend. Voici la dernière feuille coupée aux dimensions voulues et le premier exemplaire du nouveau numéro est prêt, tel qu'il partira dans le monde.

Le travail s'interrompt un moment. Nous regardons le numéro comme si nous n'avions pas vu dix fois déjà chacune des petites lettres dont il se compose. Mais ensemble, cela fait une autre figure. Nous allumons une cigarette; nous parcourons les pages, nous discutons l'effet que pourra produire tel ou tel article, ainsi que les défauts techniques.

Tout à coup, j'aperçois une faute du correcteur. Je m'écrie : « Ah ! malheur ! Comment se fait-il, Charlot, que vous retourniez si souvent les « c » les jambes en l'air ? Vous avez mal étudié la composition, mon brave ! Si vos études sur la nature ne sont pas meilleures, votre science ne vaut pas le diable. »

— Allons ! Allons ! réplique en riant Charlot de sa voix de basse, c'est l'affaire du correcteur. Sûrement, vous avez regardé cet « e » en pensant à autre chose. Et voilà ce qui vous arrive ! Ah ! quels gâcheurs vous faites !

Mais tout d'un coup il s'interrompt :

— Oh ! regardez la septième page, comme les caractères sont brouillés ! sûrement selon votre habitude vous avez mis trop d'encre au rouleau.

Nous regardons cette infortunée page. Effective-

ment il y avait trop d'encre. Nous nous consolons en nous disant que ces défauts sont la preuve irréfutable qu'il s'agit d'une production indigène qui, sous le rapport de l'exécution, ne vaut jamais la production étrangère.

— Nous livrerons à Varsovie cinquante exemplaires de la page brouillée, propose Charles. Les gens y sont plus familiarisés, qu'en province, avec la lecture.

Et j'ajoute :

— Ou bien, nous les enverrons à l'étranger. Que les étudiants de là-bas s'y crèvent les yeux.

— Mais nous bavardons, nous bavardons ici, et le train ne nous attendra pas. La date est déjà imprimée. Impossible de reculer.

Au bout d'un moment on entend de nouveau le bruit cadencé du papier et le léger grincement de la fonte. La pile de papier, placée à gauche de la machine, papier tout couvert de caractères noirs, encore brillants d'encre, augmente sans cesse.

— Il faut se mettre à plier, dit Charlot, moi je reste à tirer, je vous tiendrai de l'ouvrage.

Je prends sur le bureau de petites notes, je les compare à d'autres. Ces notes indiquent le nombre d'exemplaires nécessaires à chaque partie prenante locale. La part du lion, soit le tiers, est destiné à Varsovie, le cœur et la tête du pays. Puis vient Lodz, le bassin de Haute-Silésie, Vilno et autres lieux entraînés dans le mouvement, où des dizaines et des centaines de gens attendent, avec impatience, le dernier champion de la lutte acharnée livrée pour la liberté et le bonheur. Je place devant moi la petite note définitivement corrigée, je prends une pile de la dernière feuille et je me mets à plier.

Une, deux, trois, je prends trois feuilles dans la main, je les agite, je les mets bien l'une sur l'autre, et enfin je les plie par le milieu, j'aplatis avec la paume de la main ; le numéro, jusque-là démembré, réuni en un tout, tombe à terre, puis un deuxième, un troisième. La pile placée sur le sol croît de minute en minute. Nous ne travaillons cependant pas en silence. La joie de finir le travail ne nous le permet pas. A tout instant, ma femme jette un regard dans la chambre et, par des mots entrecoupés, prend part à notre fête. Pour elle aussi l'épuisant travail de surveillance de la bonne finit aujourd'hui. Nos visages rayonnent de joie.

Notre joie est un peu chiffonnée par la nécessité d'aller vite. Il faut arriver au train à l'heure dite, car tout est convenu avec Varsovie. A une date fixée à l'avance, le *Robotnik* doit être livré en un point convenu, d'où au même instant il sera réparti et emporté vers des individus qui se sont préparés à cette heure. Le même jour, ils les distribueront aux premiers clients du journal. Impossible donc d'être en retard, sans déranger le bon fonctionnement de tout le mécanisme du colportage.

A chaque moment l'un de nous regarde sa montre et murmure : « Est-ce que nous arriverons à temps ? »

— Pour Varsovie, les exemplaires sont prêts, dis-je en regardant une énorme pile de papier située près de ma chaise. Est-ce que la valise ne sera pas trop lourde avec cette masse de biboula ? Il faut essayer.

La valise est tirée au milieu de la chambre, ouverte ; j'y mets les exemplaires par tas de cinquante, en séparant chaque tas du suivant par une étroite

bande de papier. Là-bas pour répartir la biboula, il faudra qu'ils se pressent. Il faut leur faciliter la besogne. Nous soulevons enfin la valise et nous évaluons son poids. Nous nous disputons pour savoir si on ne peut pas y mettre encore quelque chose.

Pendant le repas nous arrêtons les dispositions de départ. Il faut que la bonne soit éloignée de l'appartement pour ce moment, ou bien ma femme ira à la cuisine et l'occupera pendant qu'on emportera le colis. Nous parlons des affaires que le partant doit régler. La fièvre du voyage s'empare petit à petit de lui, il éprouve bien une certaine inquiétude sur l'issue de son voyage, mais aussi le plaisir de sortir à l'air libre, de se débarrasser, pour un certain temps, du souci et des devoirs inséparables de l'imprimerie.

Enfin tout est emballé, arrangé. Nous nous habillons rapidement, nous prenons les colis à la main et le dernier numéro du *Robotnik* quitte l'imprimerie, se mettant en route pour un voyage incertain vers les fidèles clients du journal. Echange d'adieux, on entend le roulement d'un fiacre. L'un de nous rentre à la maison, le cœur un peu inquiet, l'autre, un peu ému, rêve dans le fiacre à sa sortie de la gare de Vienne, à Varsovie, gare encombrée de mouchards et de surveillants « verts ».

* * *

Voilà quel était l'aspect de notre imprimerie de Lodz, et c'est aussi, à peu de chose près, celui que devaient et doivent avoir les imprimeries antérieures et postérieures à elle. La différence essentielle ne

consiste pas dans l'aspect extérieur de l'imprimerie, mais dans son personnel. Dans celle de Lodz, étaient employés Joseph et Charles (dont le nom de baptême était du reste Casimir) ; des camarades X ou Y étaient employés dans quelqu'autre ; par leurs qualités ou leurs défauts un peu différents tenant soit à leur tournure d'esprit, soit au local, soit à la ville, ils donnaient à leur façon de travailler et de distribuer la besogne un caractère particulier.

On m'a cité le cas d'un rédacteur du *Robotnik* qui ne se sentait tranquille que quand la fenêtre du rez-de-chaussée était fermée.

Lorsque, pour aérer le local, on ouvrait la fenêtre, il se démenait comme un beau diable dans la chambre et épingleait ensemble les rideaux pour boucher hermétiquement l'embrasure de la fenêtre ; il répétait souvent « si un jour nous sommes perdus, ce sera la faute du grand air. J'en suis sûr ».

Il pensait aussi que si l'on voyait brûler une allumette dans la chambre à l'heure du travail, les passants pouvaient plonger leurs regards dans la chambre et apercevoir la petite presse tirée de son armoire pour le travail. Aussi quand il voulait allumer une allumette, il passait dans une autre chambre ou bien il se cachait derrière l'armoire.

Quand, malgré la consigne, on avait le malheur d'allumer une allumette, sans prendre de précautions, le délinquant était apostrophé sévèrement : « Assez avec tes illuminations », lui disait-il. Un autre camarade, employé dans l'imprimerie, ne pouvait pas voir un livre imprimé sur le rebord de la fenêtre. On se moquait de lui en l'accusant de vouloir faire passer ses camarades pour des illettrés ; mais sans

se décourager, il enlevait soigneusement tout imprimé de dessus la fenêtre en disant pour se justifier : « C'est indispensable ! De la sorte, je m'habitue et j'habitue les autres (par les autres, il entendait les camarades moins précautionneux que lui) à avoir de l'ordre. Aujourd'hui on laisse sur la fenêtre un livre non interdit, et demain on y laissera un numéro du *Robotnik* ou une proclamation. »

Un autre avait imaginé tout un système compliqué de vêtements et de serviettes suspendus à travers la chambre dans le but de protéger la machine et le compositeur contre les regards indiscrets de la rue. L'œil du passant qui plongeait par hasard dans la chambre servant d'atelier rencontrait toujours un obstacle naturel et d'aspect inoffensif.

Quant à moi, personnellement, je doute fort, je l'avoue, de l'efficacité de pareilles mesures. J'y vois simplement la marque bien compréhensible de l'inquiétude de camarades qui cherchent de façon ou d'une autre à se tranquilliser. Quand le camarade dont j'ai parlé plus haut faisait la guerre « aux allumettes » ou autres balivernes du même genre, il apaisait ses nerfs, il faisait semblant d'écarter le danger sans cesse suspendu sur la tête de ses camarades d'atelier.

Cette conscience du danger, jointe à l'impuissance où l'on se trouve de le conjurer et au sentiment de la responsabilité qui pèse sur les camarades occupés dans l'imprimerie, constitue un des côtés les plus durs et les plus énervants de la vie de l'imprimeur. A propos des bureaux de transport, j'ai fait observer que la gérance de ces bureaux constitue une des plus lourdes et déprimantes occupations du parti

Il convient de généraliser cet axiome et de l'appliquer à toutes les affaires du parti, bureaux de transport, imprimés, dépôts.

Tandis que les camarades occupés à la propagande et à l'organisation créent en grande partie les conditions au milieu desquelles ils travaillent et se mêlent à la vie, éprouvent les impressions agréables d'une vie active, les camarades occupés aux « affaires » de parti dépendent du travail des autres, sont rivés à leur place, à leur local, condamnés à la solitude, à l'absence d'impressions, à une vie monotone, à l'attente impuissante de la foudre qui peut leur tomber dessus sous la forme d'un gendarme.

J'ai tâté de cette vie et je dois avouer qu'il ne me sourirait plus du tout d'être attelé à telle ou telle besogne technique du P. P. S.

La description ci-dessus de l'imprimerie de Lodz montre combien « peu romantique » est l'installation d'une imprimerie, combien au contraire elle est simple et banale. Tout logement tant soit peu protégé contre la curiosité des voisins, peut servir d'atelier d'imprimerie.

Il suffit de peu de chose pour sauver les apparences au sujet du local choisi comme imprimerie, et pour dissimuler aux gens, occupés généralement à leurs propres affaires, le but réel du logement d'un camarade donné. Le moins de mystère possible, le plus d'apparences de la vie ordinaire, voilà le b a ba, du conspirateur pour protéger une imprimerie.

Dans un logement ainsi garanti, on pourrait, avec une bonne machine, imprimer une foule de choses, des montagnes de biboula. La limitation de la production est due à des causes non pas internes, mais

externes, à cette nécessité de limiter les relations avec le monde extérieur. Ce sont justement ces relations, auxquelles ne pensent pas du tout ceux qui essaient de se représenter une imprimerie clandestine, qui constituent le plus gros obstacle à la production et en même temps le plus grand danger pour le rayon « de l'édition » du parti.

Certaines relations font partie intégrante de la production, par exemple, les fournisseurs du papier et de l'encre d'imprimerie. D'autres sont le complément obligé de l'imprimerie et constituent sa raison d'être, je veux parler des relations avec le monde du parti, réception des matériaux nécessaires à la rédaction, renseignements, indications, enlèvement de la biboula publiée, etc.

On importe l'encre de l'étranger, ou on se la procure ici ou là, grâce aux relations du parti. Dans ce dernier cas, l'imprimerie dépend, pour la fourniture de l'encre, de camarades occupés ailleurs, et la reçoit conjointement avec d'autres fournitures faites à l'imprimerie. Mais c'est le papier qui donne le plus de souci aux camarades imprimeurs. Et ce n'est pas peu dire !

Et cependant, quoi de plus simple, semble-t-il ?

Il suffit d'aller dans un magasin, de faire sa commande, de la charger sur une voiture et de l'apporter à l'imprimerie. Ah bien oui ! d'abord, on use pas mal de papier à l'imprimerie. Toute commande importante fait tiquer le marchand, bien qu'il y voie son intérêt de se faire un nouveau client. Donc les gros achats excitent la curiosité du marchand. Lors de notre premier achat de papier à Lodz, nous venions, Charlot et moi, de choisir le papier le plus convenable

comme format, épaisseur et prix, quand le marchand nous posa cette question fort désagréable : « Vous tenez donc une imprimerie ? » et il accompagnait sa demande d'un sourire doux et aimable.

J'aurais assommé le bonhomme ! Cependant cette question idiote appelait une réponse.

— Une imprimerie ? répartis-je. D'où tirez-vous cela ? Nous ne sommes pas assez riches ! Nous tenons un magasin à Tomaszow, Monsieur.

Je doute que ma réponse ait satisfait mon interlocuteur qui connaissait probablement mieux que moi les boutiques de papier des environs.

Et c'est du reste ainsi que j'éluais une autre question également embarrassante adressée parfois par les boutiquiers aux acheteurs de papier en gros.

« Où faut-il vous l'envoyer ? » demandent-ils poliment et en considérant avec satisfaction et respect leur solide client.

— Ah ! que le diable les emporte avec leurs politesses ! Allons, à toi de te retourner et d'imaginer quelque répartie idiote !

L'achat du papier est une des choses les plus ennuyeuses de l'imprimerie. C'est un véritable plaisir, une vraie joie que l'homme chargé de ce soin se trouve en présence d'un marchand indifférent, non obséquieux et même un peu rustre.

— Et allez donc, à toi de ramener le papier nécessaire, petit à petit, par petites fractions, de calculer si on n'est pas allé trop souvent dans tel ou tel magasin, de recueillir des adresses de négociants en papier dans la ville, d'en tirer même d'ailleurs. Mais fais bien attention à une chose, c'est que le fréquent voiturage de colis dans un logement peut

attirer l'attention des voisins, faire réfléchir le concierge, l'agent de police en faction tout près, la bonne de l'appartement à côté, un locataire curieux.

Les relations des camarades imprimeurs avec le monde du parti sont beaucoup plus agréables. Sous-traités au tourbillon de la vie du parti, rivés à un travail ingrat et monotone, ils soupirent sans cesse après des nouvelles concernant les gens qui leur sont chers et qui combattent avec eux sous le même drapeau. Tout contact avec le monde du parti à l'occasion d'un voyage d'un camarade à l'imprimerie ou inversement d'un imprimeur esclave dans le monde du parti, est pour lui une fête. Les informations recueillies lui paraissent toujours trop laconiques, les conversations trop écourtées, les renseignements insuffisants, après une si longue attente.

Mais c'est principalement le rédacteur qui s'irrite, lors de ces prises de contact avec le parti. Mille doutes l'assiégeaient pendant qu'il composait son article et maintenant il faut arriver à une solution.

— Vous avez publié une proclamation aux ouvriers de telle ou telle fabrique dit-il, parfait, mais maintenant il faut que je fasse un compte rendu à ce sujet ; que le diable m'emporte si je sais l'effet que cette proclamation a produit sur les ouvriers !

Ou bien, après avoir parcouru les publications qu'on lui présente, il s'écrie irrité :

— Toujours pas de publications allemandes. Vous voulez donc que je devienne idiot dans mon trou ! N'exigez pas de moi des articles sensés si vous ne me donnez pas les moyens d'exercer mon intelligence.

Il s'informe si tel article d'un numéro a produit de l'effet, si l'on en a parlé, etc.

Hélas ! les doléances du rédacteur sont trop souvent justifiées. La vie maudite que l'on mène sous le joug moscovite ne permet pas de l'informer régulièrement et l'impossibilité d'établir des relations fréquentes avec l'imprimerie empêche de l'associer étroitement à la vie du parti.

Ces relations, avec le parti, quoique forcément rares, constituent néanmoins un danger très sérieux pour l'imprimerie. Un membre du parti peut y entrer sans être un « pur », selon l'expression technique qui sert à désigner les gens non suivis d'un espion. De même les camarades imprimeurs au cours de leurs voyages peuvent « se souiller » en se frottant à des compagnons « impurs ».

Il va de soi que le danger des relations de l'imprimerie avec le parti est de nature à enrayer sérieusement le rendement de l'imprimerie. A quoi bon produire si la marchandise ne peut être enlevée de la fabrique ?

Et c'est vers quoi tendent les efforts de toute l'organisation, qui a le désir d'augmenter la production de sa fabrique de biboula indigène.

Outre les grandes imprimeries, il en existe de plus petites destinées à expédier les affaires qui réclament de la célérité. C'est à cette catégorie qu'appartenait la petite imprimerie de Brzesc découverte cette année. Sous le rapport technique, elles sont comparables à celles de la période d'avant le P. P. S. et cependant, grâce à l'énergie déployée par leurs techniciens, elles arrivent à un degré d'activité extraordinaire.

L'une d'elles, m'a-t-on affirmé, a publié en deux mois 29.000 exemplaires de proclamations diverses.

Quelles difficultés n'ont pas à vaincre parfois les camarades qui travaillent dans ces imprimeries ! on en jugera par le fait suivant :

Quand le parti eut décidé de publier des proclamations en langue juive, on fit venir une petite quantité des caractères nécessaires. Mais pendant quelque temps on n'eut pas de compositeur connaissant le jargon juif et justement on eut à publier une proclamation en jargon. On réfléchit longtemps à la manière de tourner la difficulté. Enfin voici ce qu'imagina un camarade.

On acheta un alphabet jargon, et sous chaque lettre on plaça la lettre correspondante. L'auteur de la proclamation, après l'avoir rédigée en jargon, la transcrivit en caractères latins, en se servant de l'alphabet en question. Le pauvre compositeur qui, jusque-là n'avait jamais vu de caractères jargons et qui n'était pas habitué à composer à l'envers, plaçait lettre après lettre dans le composteur sans rien comprendre à ce qu'il faisait. Tout à coup il fut très étonné de voir qu'il lui manquait la lettre « e ». Il crut avoir travaillé pour rien. Par bonheur on avait affaire à une langue aussi étrange que le jargon. Dans cet embarras, on s'adressa à l'auteur de la proclamation qui relut une fois de plus le texte, biffa à plusieurs endroits l'infortunée lettre « e » en la remplaçant par quelqu'autre, et combina sa proclamation de telle sorte qu'il y eut assez d'« e ».

Pour les proclamations polonaises, il va de soi que les choses ne s'arrangent pas aussi facilement. Il faut avoir recours à divers artifices de composition, bousiller un texte, employer des lettres d'un autre type. J'ai même vu une proclamation dont la

moitié était composée avec des caractères d'un certain type et l'autre moitié avec des caractères d'un autre type. Sans aucun doute, beaucoup de lecteurs haussent les épaules à la vue de ce bousillage. Quant à moi, involontairement, quand je suis en présence d'une lettre amputée, d'un gâchis quelconque, je me représente la tête de ce pauvre camarade embarrassé, malheureux, qui travaille dans une petite chambre, avec une épée de Damoclès suspendue sur sa tête, lorsqu'étendant la main pour prendre un caractère dans quelque coin d'une boîte confectionnée à la hâte, il sent le vide sous ses doigts. Alors il faut interrompre le travail, réfléchir à la manière de se tirer d'affaire, de parer à cet incident. Et cependant, il faut se hâter, car la proclamation ne peut pas attendre ; la date de son enlèvement est déjà fixée ; les camarades chargés de la colporter sont prêts à venir la chercher à l'heure convenue.

En finissant ce chapitre, c'est avec un véritable plaisir que je signale le progrès fait par la technique d'imprimerie depuis l'époque de Lodz. Quand je regarde ces numéros actuels du *Robotnik*, je constate que leur caractère de production « indigène » est moins accentué qu'avant. Il y a moins de pages sales, ou pâles comme un visage de phtisique, moins de mots gâchés. Cela provient, m'a-t-on affirmé, de l'adoption d'une nouvelle machine d'un modèle différent, permettant une pression plus grande. En outre, à partir de son cinquantième numéro, qui coïncide avec son jubilé, le *Robotnik* a agrandi sensiblement son format ; à chaque numéro ont été ajoutées quatre pages environ de l'ancien format, ce qui l'augmente d'un tiers.

Cette époque a vu également se produire une modification importante dans les imprimeries clandestines. Tant que l'imprimerie n'était pas passée par l'épreuve du feu de la fermeture, elle avait constitué un point central de la vie du parti et l'on se demandait si, en cas de malheur, il serait possible de combler le vide ; de plus l'imprimerie clandestine était l'objectif particulier de la gendarmerie et de ses agents. Jusqu'à la catastrophe de Lodz, l'imprimerie entourée des voiles épais du mystère était pour les révolutionnaires quelque chose de merveilleux, de romantique, ceint d'une auréole, semblable à une forteresse de légende qui échappe à la vue de l'assaillant.

Mais voilà que la catastrophe de février arrive ! L'imprimerie est fermée ; une simple escarmouche a permis de s'emparer de la forteresse mystérieuse. Or, deux mois ne s'étaient pas encore écoulés que le parti, avec une énergie digne d'admiration, mettait en circulation un nouveau numéro et au bout d'un certain temps, indispensable pour s'adapter aux nouvelles circonstances, le *Robotnik* faisait tranquillement sa réapparition comme journal périodique, ainsi qu'avant. Ce qui, il y a huit ans, passait pour une entreprise extraordinaire, romantique, devant laquelle tremblaient les esprits « positifs », avait cessé d'être aussi difficile et terrible. Le parti, en matière d'imprimerie, avait subi victorieusement le baptême du feu.

Ce fait contribua à banaliser un phénomène considéré jadis comme exceptionnel et étonnant. On en prit l'habitude et on considéra comme une chose absolument normale, la réapparition, de temps en temps, du *Robotnik* avec son encre encore humide

et des proclamations portant les signatures du comité ouvrier central ou local. En outre, de plus en plus fréquemment se font entendre des réclamations et des plaintes au sujet de la rareté des éditions du *Robotnik* et les exigences ne cessent de croître, en ce qui concerne la publication des proclamations.

Ce qui, il n'y a pas longtemps, était un acte héroïque de « romantique », était devenu une obligation courante, banale, admise par les cerveaux les plus « positifs ».

Les gendarmes eux-mêmes s'étaient habitués aux produits de la fabrique indigène de biboula. La victoire remportée en février 1900 avait dû singulièrement diminuer à leurs yeux, étant donné les résultats diablement maigres.

A en juger par les conservations que j'eus avec les capitaines et les lieutenants de gendarmerie dans la citadelle de Varsovie et à la prison de Lodz, les gendarmes s'étaient exagéré considérablement l'importance du coup porté au parti. La cessation de la tactique des expéditions baroques dirigées contre l'imprimerie, autrefois à l'ordre du jour, laisse supposer que les gendarmes, à l'égard de l'imprimerie, étaient passés eux aussi du « romantisme » des combinaisons géniales à l'œuvre grise et positive des pick-pockets.

Après l'affaire de Lodz, les ennemis et les partisans de la liberté de penser et d'écrire durent se convaincre que la production indigène de biboula n'était pas le produit d'une fantaisie révolutionnaire de quelques individus isolés, mais un besoin profond de toute une masse de gens qui voulait être satisfaite. Aussi l'imprimerie passa-t-elle de la sphère des projets

fantastiques des cerveaux brûlés révolutionnaires dans le domaine de la froide réalité, et devint-elle l'un des rouages de la grande machine révolutionnaire, un rouage qui n'avait de raison d'être que si, dans ses dents, il pouvait engrener d'autres rouages de la machinerie générale du parti.

LA CIRCULATION DE LA BIBOULA.

LES DÉPOTS

La biboula, aussi bien celle qui passe les frontières, que celle qui est éditée dans les imprimeries de l'intérieur, doit être diffusée, sans quoi elle ne serait qu'un fardeau, un poids inutile. J'ai comparé précédemment l'imprimerie à une roue, pièce maîtresse de toute la machinerie d'une organisation. Il en est de même de la biboula venue de l'étranger. Pour que ces deux roues fonctionnent bien, pour que dans les deux cas, on ne fasse pas de l'art pour l'art, il faut qu'elles soient ajustées aux autres pièces de la machinerie et que tout fonctionne en plein accord et en complète harmonie. Pour la biboula, ces autres pièces sont le service du voiturage et celui du colportage.

Le colportage est le dernier acte accompli par le parti sur les exemplaires de la biboula. Il fait partie intégrante de la propagande et de l'activité des organisateurs. Par contre, le service du voiturage constitue forcément, avec le ravitaillement de tel ou tel centre en biboula, un chapitre de la technique du parti, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Imaginez que ces tas de papier imprimé, dont le

poids s'élève annuellement à cent pouds, il faut les répartir en diversés catégories et, dans chaque catégorie, en divers lots qui doivent être livrés en maintes localités différant entre elles sous le rapport des communications, des conditions de vie et de la surveillance policière, et l'on n'aura aucune peine à comprendre que sans un système quelconque, sans un plan de travail, il est impossible de venir à bout d'une pareille besogne. Il faut ajouter que l'organisation doit tendre à ce que l'arme de propagande, constituée par la biboula de tout genre, soit régulièrement distribuée à toute la clientèle du parti et que cette distribution ne subisse aucun à coup, mais fonctionne au contraire avec la régularité d'une machine.

En Europe, cette question se règle dans chaque pays d'une manière extrêmement simple. Les journaux ont l'adresse de leurs abonnés ou de leurs colporteurs ; il existe des librairies appartenant à telle ou telle organisation et procédant à l'achat et à la diffusion des publications. Le poste et les entreprises de transport, comme les chemins de fer, offrent leurs services aux journaux et aux librairies.

Dans les provinces polonaises annexées par la Russie, au contraire, le public doit se passer de ces commodités auxquelles les autres Européens sont habitués. Les adresses des amis, la poste, les expéditions par voie ferrée sont du luxe, du superflu pour lui ; bien plus, tout cela constitue un danger, permettant à de barbares persécuteurs d'attirer la foudre, tant sur la tête des expéditeurs que sur celle des destinataires de ces expéditions, ainsi faites par voie légale.

Cette absence des bienfaits de la civilisation, avec laquelle les organisations ont à compter, a forcément pour résultat, et la chose est toute naturelle, de diminuer dans des proportions énormes, la quantité de biboula circulant dans le pays, en particulier de la biboula périodique dont la diffusion exige le secours d'une organisation quelconque. On a beau introduire à travers les frontières une masse de livres, les imprimeries clandestines ont beau tirer des montagnes de biboula, si le mécanisme, dont la fonction consiste à diffuser la biboula, présente quelques défauts, ou n'est pas en rapport avec la quantité de biboula éditée, cette dernière ne sera pas absorbée, consommée, puisque, dans la plupart des cas, elle n'arrivera pas aux mains des destinataires.

Avant tout, la biboula, en tant qu'objet matériel, ayant un poids et un volume, doit être transportée par voiture ou par porteur des points centraux de production, frontières et imprimeries, à un point également matériel, une demeure humaine, reliée d'une façon quelconque aux consommateurs de la biboula. Ces demeures, en langage technique, se nomment des « pensions » et il est aisé de comprendre que partout où la biboula prend naissance, doit exister ce premier point : la « pension », où la biboula apparaît accompagnée d'un homme. Ces pensions, suivant les sentiments de celui qui se fait le tuteur de la biboula, peuvent être divisées en bonnes et mauvaises.

Les bonnes sont celles où l'on accueille homme et biboula à bras ouverts, où on les considère comme des hôtes désirés, ne suscitant pas de crainte. Ce sont principalement les pensions appartenant aux

gens du parti. Le voyageur est heureux de constater que le patron partage avec lui, en parfaite connaissance de cause, toute la responsabilité de l'entreprise et traite les questions de la biboula comme ses propres affaires, qui ne lui sont imposées par aucune personne étrangère.

Les mauvaises pensions sont celles qui présentent les caractéristiques opposées ; on y reçoit la biboula avec crainte, on caponne, et le convoyeur de biboula sent qu'il porte seul la responsabilité du succès de l'affaire.

On comprend facilement que le nombre des bonnes pensions est sensiblement moindre que celui des mauvaises. Le danger croît, hélas, en proportion du plaisir procuré par la pension. Plus le patron est lié au parti, plus les fils qui le rattachent au mouvement révolutionnaire sont nombreux et plus il est probable que, tout près de la pension aménagée pour recevoir la biboula, se tient un « ange gardien » indésirable, un mouchard. Aussi la recherche de bonnes pensions amène-t-elle le plus souvent l'organisation aux limites extrêmes de la sphère d'action du parti ; c'est là qu'elle s'efforce de découvrir des points qui soient aussi peu que possible en relations avec la vie active de l'organisation.

Le nombre des bonnes pensions diminue encore plus, du fait qu'elles sont parfois fréquentées par des personnes qui n'ont rien de commun avec le mouvement révolutionnaire. Voici, par exemple, un fils ou une fille habitant avec leur famille et qui prêtent leur logement pour en faire une pension. Celle-ci peut être bonne, en raison du sincère attachement d'une partie du personnel pour l'affaire, et mauvaise par

suite de la suspicion et même de la franche hostilité de l'autre partie. Je me suis laissé dire qu'il y a des pensions où la femme recevait et conservait la biboula à l'insu de son mari.

Dans ces cas-là, il faut se conformer rigoureusement aux indications données par le récepteur de la biboula. Il faut s'en tenir aux heures fixées d'avance, il faut parfois mentir et jouer le rôle qui vous est imposé, soutenir fréquemment une conversation sur les sujets les plus divers, qui vous sont parfois totalement inconnus. Que cela manque de charme, que ce soit souvent fatigant pour cet acteur malgré lui, cela est compréhensible.

Parfois ce malheureux « acteur » d'un jour, feint d'être le camarade du fils qui sort d'une école technique et alors qu'il est lui-même médecin, par exemple, il doit soutenir une conversation sur les écoles techniques et même au besoin, sur des questions techniques, un autre jour se préparer à parler sur l'économie agricole dont, en tant que citadin, il n'a pas la moindre idée. Et passe encore quand on le prévient et qu'on lui dit clairement ce que pense de lui tel ou tel membre de la famille non initié. Le plus souvent il faut improviser une réponse à une demande fortuite ou faire l'idiot, incapable de compter jusqu'à trois. Toutefois, le sentiment le plus désagréable que l'on puisse éprouver est de constater que son hôte a peur.

Un camarade qui était chargé de livrer de la biboula dans une ville du Royaume a fait le récit de son expédition en ces termes :

Dans la ville de N., nos relations étaient à cette époque-là terriblement mouchardées et à plusieurs

reprises les anciennes pensions avaient été changées pour de nouvelles plus sûres. Mais elles devenaient de plus en plus incommodes et l'on y voyait de plus en plus des visages rébarbatifs et des regards malveillants.

Un nouveau numéro du *Robotnik* était pourtant arrivé et il fallait le livrer à N... Le camarade qui gérait les affaires dans cette ville me dit au cours d'une entrevue à Varsovie en prenant congé de moi : « Faites bien attention ! Ne venez pas nous voir en ce moment avec des paquets. Portez tout sur vous ! Nous sommes tellement traqués de tous côtés. Les anciennes adresses ne sont plus bonnes à rien. Je vais vous en donner de nouvelles ; mais je vous préviens, ce sont des gens très, très poltrons. Ils sont comme les ânes qu'on ne fait marcher qu'en les assommant, qu'en les tirant de force. Prévenez-moi du jour de votre arrivée. Si je n'étais pas au rendez-vous, cela signifierait que ça va mal. En tout cas, je me ferai remplacer au besoin par un des nôtres. Ne comptez pas passer la nuit chez nous. L'air actuellement n'y est pas très sain. »

Je fronçai les sourcils en apprenant que j'aurais affaire à des poltrons. Mon camarade le remarqua : « eh ! bien, ajoute-t-il... cette affaire-là ne vous convient donc pas ? Je m'en doute mais qu'y faire ? »

Je reçus donc le *Robotnik* et je m'en rembourrai en me chargeant comme un bourriquot, et raide comme si j'avais avalé une canne, me voilà en route pour N...

J'arrive, je jette un coup d'œil sur la gare. Effectivement l'aspect est plutôt vilain, beaucoup de figures sombres, suspectes, ainsi que dans la cour.

Les arrivants sont regardés avec une parfaite effronterie. Personne ne m'arrête, personne ne me suit. Je file à l'adresse indiquée. Je sonne. Un homme jeune, aux traits sémitiques, bien habillé, m'ouvre la porte et me regarde avec des yeux interrogateurs.

« Pardon, Monsieur, dis-je, M.Z... m'a dit de venir chez vous et de l'y attendre. »

— Entrez, je vous prie, Monsieur, me répond mon correspondant.

Il jette sur moi des regards soupçonneux et, après avoir enlevé mon pardessus, et être entré dans la chambre, je l'entends me demander timidement :

— Vous venez de la part de M. Z... ? M. Z... m'a prévenu mais avez-vous seulement à l'attendre ? Ne venez-vous pas aussi pour autre chose ?

J'hésitai à lui parler de la biboula que je portais. A la fin, je résolus de me taire et de remettre l'affaire à l'arrivée de Z... qui s'entendrait plus facilement avec son correspondant qui était en même temps son ami.

— Y a-t-il longtemps que vous avez vu M. Z..., demandai-je ?

Mon hôte hésita aussi un moment et finit par répondre à mi-voix que Z... était venu le voir le matin même à l'improviste et l'avait prévenu de ma visite.

— Mais, ajouta-t-il, vous avez quelque chose à emporter de chez moi ?

Je ne compris pas cette question, mais ce qui ne faisait pas de doute pour moi, c'est que je ferais mieux de ne pas parler de la biboula.

— Non, Monsieur, répondis-je, je n'emporterai rien.

Le visage de mon hôte s'allongea légèrement, mais il n'insista pas. L'air irrité, il passa dans une autre chambre où j'entendis des pas légers de femme et le tintement d'un verre posé sur une table. C'était le soir ; après un voyage effectué dans une fausse position j'avais soif et je me réjouissais à la pensée qu'on allait m'offrir un verre de thé.

Mais mon hôte referma la porte derrière lui, et aux tintements qui venaient de la pièce voisine, je ne tardai pas à conclure que je devrais m'en passer. Mes hôtes avaient décidé, apparemment, de ne pas m'inviter à prendre le thé.

Indigné d'un pareil manque d'hospitalité, j'attendis patiemment ; mais l'heure convenue avec Z... était passé et ni lui, ni un autre camarade n'arrivait. Comme Z... m'avait recommandé de ne pas passer la nuit à N..., il fallait prendre une décision, car l'heure du départ du dernier train approchait ; c'était le seul qui me permît de quitter l'inhospitalière ville de N... Je finis par prendre une décision et je frappai légèrement à la porte de la chambre voisine ; mon hôte parut avec un visage renfrogné.

— Excusez-moi, dis-je, mais je dois prendre le train et M. Z... n'est pas encore là. Veuillez lui dire que j'étais venu au rendez-vous ; je vais en outre vous laisser de la biboula, que vous lui remettrez.

Je n'avais pas fini de parler que mon hôte se prit la tête à deux mains.

— Quoi ! de la biboula ! gémit-il, vous allez me perdre ! Vous avez laissé dans le vestibule des paquets de biboula, la bonne y passe, elle a pu les voir, dit-il à mots entrecoupés, en courant vers le vestibule.

— Mais, Monsieur, calmez-vous, je n'ai pas laissé de biboula dans le vestibule.

Mon hôte ne m'écoutait pas. Il tomba comme la foudre dans le vestibule, un instant après il revint, le visage tout bouleversé.

— Eh quoi ? balbutia-t-il, il n'y en a pas ! Je suis déjà perdu par votre faute !

Il était complètement ahuri et accablé. Ses mains pendaient inertes. Quant à moi, j'étais furieux, mais en même temps amusé.

— Pourquoi se désespérer ? lui dis-je. La biboula, je l'ai sur moi ; il n'est rien arrivé.

Mon hôte revint à lui. Il jeta sur moi des regards étonnés.

— Sur vous ? dit-il, en s'approchant de moi et en palpant mes vêtements. C'est vrai, il y a de la biboula là-dessous, affirma-t-il en rencontrant sous ses doigts quelque chose de dur. Qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ? répondis-je en déboutonnant mon gilet. Eh bien ! voilà, je vais l'enlever de dessus moi et la laisser chez vous.

Mon hôte qui épiait mes mouvements me prit par le bras et m'entraîna dans un coin éloigné de la fenêtre.

— Que faites-vous, que faites-vous ? murmura-t-il d'une voix étranglée ; vous allez me perdre ! savez-vous qui demeure là ? demanda-t-il en montrant la fenêtre de la maison d'en face brillamment éclairée.

— Non, avouai-je, je ne sais pas. Qui est-ce ?

— Moi aussi je l'ignore, me dit mon hôte à mon grand étonnement ; mais qui me garantit que ce n'est pas la demeure d'un gendarme ou d'un mou-

chard, et qu'il n'est pas là depuis longtemps près de la fenêtre en train de nous épier tous les deux.

L'effroi de mon hôte augmentait de minute en minute à chaque mot échappé de sa bouche. Il apparaissait si désespéré et si comique à la fois que je pus à peine me retenir d'éclater de rire. Je résolus toutefois de ne pas attirer l'attention sur nous et, le dos tourné à la fenêtre, je me mis, bien caché dans mon coin, à me débarrasser de mes paquets de biboula. Mon hôte au désespoir me regardait faire. Résigné et embarrassé, il prenait les paquets que je lui tendais ; à ce moment la sonnette retentit. Mon hôte laissa tomber un paquet de biboula, une pâleur mortelle envahit son visage.

— C'est M. Z..., dis-je pour le calmer. Soyez assez bon pour aller ouvrir. Ne craignez rien ! Si ce sont les gendarmes, je me porte caution pour la biboula ; je dirai qu'elle est à moi, que vous ne me connaissez pas, que je suis entré chez vous et que j'ai introduit de force ces paquets, que...

Je n'eus pas le temps de finir, car Z... était déjà entré dans la chambre, la bonne lui avait ouvert la porte.

— Excusez-moi, dit-il en franchissant le seuil, excusez-moi, je suis un peu en retard.

Mon hôte se reprit à respirer, les couleurs lui revinrent. Sur un ton de reproche il dit à Z... :

— Vous ne m'aviez pas prévenu, dit-il en me désignant, que Monsieur apporterait de la biboula.

— L'essentiel est qu'il ne soit rien arrivé, repartit Z... gaiement, si je vous l'avais dit, ou bien vous auriez refusé, ou, ce qui est pire, vous auriez accepté, mais plus tard, au moment critique, vous seriez parti

en abandonnant le camarade à son malheureux sort. Il n'est rien arrivé, calmez-vous donc !

— Mais vous enlèverez ce que vous m'avez promis, demanda notre hôte encore plein d'inquiétude.

— Oui, oui, je l'enlèverai, dit Z... en lui frappant sur l'épaule.

Z... m'entraîna à l'écart et m'expliqua la situation. Le matin il était venu voir notre hôte à l'improviste et lui avait annoncé mon arrivée dans l'après-midi. Il avait sur lui quelques numéros du *Przedswit* qui lui restaient de la distribution précédente, et comme dans l'après-midi il devait se rendre dans plusieurs lieux assez « sales », il ne voulait pas avoir de biboula sur lui. Il pria donc notre hôte si peu aimable de lui garder ces numéros jusqu'au soir, en lui promettant de venir les reprendre lui-même ou d'envoyer quelqu'un. C'est ainsi qu'il obligea en quelque sorte notre poltron d'hôte à l'attendre.

Je compris alors la question par laquelle, à mon arrivée, mon hôte m'avait accueilli d'un air renfrogné. Ces quelques numéros du *Przedswit* le brûlaient, il voulait s'en défaire le plus tôt possible et ma réponse l'avait déçu.

Et de fait, en entendant que Z... allait emporter aussi le *Przedswit*, il bondit vers la chambre voisine, et une minute après il en revint tenant dans une main un petit rouleau de *Przedswit* et dans l'autre un verre de thé.

— Ne prenez-vous pas un verre de thé, me dit-il aimablement.

J'avalai rapidement mon thé ; pendant ce temps, il me fit diverses recommandations et nous con-

vînmes ensemble de notre prochain rendez-vous. Un instant après je quittai N...

Naturellement un pareil accueil réservé à la biboula est exceptionnel, de même que les subterfuges imaginés pour organiser une pension. Mais souvent la frousse des hôtes qui reçoivent la biboula, leurs regards angoissés et leurs questions sont gênants pour les camarades chargés de colporter la biboula à travers le pays.

En tout cas, le récit précédent montre qu'il n'est pas toujours facile de trouver un asile pour la biboula. A chaque pension nouvelle, il faut bien s'entendre sur la date d'arrivée de la biboula, l'heure la plus commode pour le livreur et le réceptionnaire, les documenter tous les deux sur les gens qu'ils peuvent rencontrer au moment de leur entrevue, parfois décrire l'aspect et les particularités extérieures des voyageurs ou des hôtes. Enfin le colporteur doit, pour ne pas avoir à demander l'adresse de la pension, connaître exactement l'itinéraire à suivre pour y arriver. Le plus souvent on lui établit à cet effet un petit plan embrassant parfois l'itinéraire entier depuis un point connu jusqu'à la porte du logement qui doit servir de pension. Une erreur, une imprécision peuvent avoir des conséquences fâcheuses, embarrassantes.

On m'a raconté une scène amusante, due à une erreur de ce genre, et qui a eu pour théâtre une petite ville de province.

Un jeune camarade avait à transporter de la biboula dans cette ville. Un collègue, qui connaissait bien les lieux, lui expliqua aussi parfaitement que possible l'itinéraire à suivre de la gare à la pension.

— De la gare, dit-il, vous prenez la rue à gauche, vous trouvez une rue étroite, vous continuez ; à la deuxième rue à droite vous tournez. La maison n'a pas de numéro ; d'ailleurs il fera encore nuit quand vous arriverez. Mais du côté gauche de la rue, vous reconnaîtrez la maison qui est le but de votre voyage ; elle est un peu plus haute que les autres ; à côté de la porte cochère se trouve en saillie une pierre plate qui sert de banc. C'est la douzième maison environ à partir de l'entrée de la rue. Vous pénétrez dans une cour, dans le bâtiment de droite un escalier vous conduit, tout en haut, au terme de votre voyage. Là une porte à droite ; ni carte de visite sur la porte, ni sonnette ; vous frapperez à la porte trois fois fort ; un individu entre deux âges, un peu gros, moustaches, sans barbe, vous ouvrira. Vous demanderez : « est-ce ici que demeure M. Bacewicz ? » et vous prononcerez mon nom de guerre. C'est un garçon courageux que notre propagandiste. Vous prendrez les commandes, les correspondances destinées au *Robotnik* et les quittances. Vous ne recevrez pas d'argent, mais s'il y en avait, vous le prendriez.

Notre camarade partit avec une petite valise renfermant la biboula. Il arriva sur le matin à la petite ville en question, alors que tous les habitants dormaient encore. Conformément aux indications reçues il dépassa la rue débouchant à droite, tourna à la deuxième et marcha assez longtemps, sans apercevoir la maison indiquée. Il commençait à devenir inquiet quand il aperçut la fameuse pierre encastrée dans le mur. La porte était déjà ouverte, il entre, mais à son grand étonnement, pas de bâtiment à droite dans la cour. Embarrassé, il regarde autour

de lui dans la cour, quand il entend tout à coup une voix derrière lui :

— Qui cherchez-vous ?

Derrière lui se tenait le concierge de la maison, un balai à la main.

— M. Bacewicz ne demeure pas ici ? demande notre camarade inquiet.

— Bacewicz, répète flegmatiquement le concierge avec un accent traînant, attendez ! un homme gros à moustaches ? N'est-ce pas ? Il a demeuré ici, il y a longtemps, c'est bien ça, mais maintenant il n'y est plus.

— Peut-être connaissez-vous sa nouvelle adresse ? demanda le camarade.

— En effet, ce n'est pas très loin d'ici, dans la rue..., ici un nom de rue que notre camarade entendait pour la première fois de sa vie.

— Je ne connais pas la ville, observa le camarade. Par où dois-je passer ?

— Par où passer ? reprit le concierge, c'est facile, venez donc.

Il le conduisit à la porte et lui montrant la rue, lui dit :

— Vous allez suivre cette rue ; arrivé au bout, vous apercevrez une grande maison, c'est là. Mais oui, je le sais bien, je l'ai aidé à déménager.

Et notre camarade partit dans la direction indiquée. Il arriva à la maison du coin. Effectivement, elle était grande, tout de même il commença à flairer une erreur, car on lui avait dit que la pension se trouvait dans la plus grande maison de la rue. Or celle devant laquelle il était actuellement était sen-

siblement plus petite que l'autre. Ah ! il n'y avait qu'à continuer.

Le concierge balayait la rue, devant la maison.

— M. Bacewicz demeure-t-il ici ? demanda de nouveau notre camarade.

— Oui, Monsieur, répond le concierge, sur le devant au premier à gauche ? Mais ils ne sont pas encore levés, observa-t-il.

— Cela ne fait rien, je les réveillerai, répond le camarade, enchanté d'être enfin arrivé au but. Tout de même il s'étonna un peu de voir un ouvrier demeurer sur le devant ; il monte néanmoins à l'étage indiqué, il y a une sonnette. Au bout d'un instant il entend une voix de femme derrière la porte :

— Qui est là ?

— Excusez-moi, dit-il, c'est bien ici que demeure M. Bacewicz ?

— Oui, c'est ici, mais il est couché, veuillez revenir plus tard, répond la femme derrière la porte.

— Je suis en voyage, j'ai une commission pressée pour M. Bacewicz, veuillez le réveiller, répond le camarade.

Silence derrière la porte. Un instant après la porte s'entr'ouvre, notre camarade voit apparaître devant lui un gros homme aux yeux bouffis de sommeil.

— Que diable voulez-vous donc ? dit l'hôte d'une voix grincheuse.

— Excusez-moi, Monsieur, je viens de la part de M. Stanislas, dit le camarade en appuyant sur le nom.

— Quel M. Stanislas ? grogne l'hôte, et voyant son interlocuteur se taire, il entre en fureur.

— Qui êtes-vous ? crie-t-il, pourquoi importunez-vous les gens la nuit ?

— Excusez-moi, Monsieur, dit le camarade, qui commence à croire à quelque erreur, ce n'est pas à M. Bacewicz cordonnier que j'ai affaire ?

— Comment ? répond l'hôte furieux, cordonnier ? Bacewicz ? je ne suis pas cordonnier, et je ne m'appelle pas Bacewicz, je suis fonctionnaire et je m'appelle Pacewicz. De quel droit venez-vous me déranger la nuit ? hurle l'homme à moitié habillé en lui fourrant son poing puissant sous le nez. Je vais vous emmener à la police. C'est du pur brigandage, aller chercher un cordonnier pendant la nuit ! C'est trop fort !

Mais notre camarade ne l'écoutait déjà plus et descendait l'escalier quatre à quatre. Il fila directement sur la gare et repartit avec la biboula. On sut plus tard que le renseignement et le plan n'étaient pas complètement exacts. On avait dit qu'il fallait dépasser la première rue à droite du chemin qui menait de la gare à la ville. Mais l'indicateur avait omis d'ajouter qu'avant cette rue, débouchant à droite, il y avait une sorte de passage qui n'était pas encore bordé de maisons et que les habitants ne considéraient pas encore comme une rue. Notre infortuné camarade, non prévenu, avait pris ce passage pour une rue, et n'était pas arrivé au point où il devait tourner.

Je dois encore ajouter que les noms cités dans ce récit sont inventés. En réalité, ils étaient différents, mais les noms du camarade cherché et celui du sybarite trouvé ne différaient que par leur première lettre, à qui une similitude de son donnait un air de parenté.

Il est facile de conclure de là combien est compliqué le service du colportage. Imaginez qu'outre la

nécessité de retenir une foule de détails touchant l'adresse et les maîtres de la pension, de ne pas oublier les dates et les modalités de l'arrivée, les questions à poser sur les gens à qui on aura affaire, il faut encore tenir compte des changements qui interviennent sans cesse ici ou là. Tous les détails déjà enregistrés dans la mémoire doivent être remplacés par de nouveaux détails à tout changement de pension, changement qu'entraîne malheureusement trop souvent notre lutte contre les gendarmes et les mouchards.

Ajoutez à cela que les camarades colporteurs ont encore d'autres affaires à régler. A défaut de la poste et de toute correspondance épistolaire qui pourraient fournir aux gendarmes la preuve incontestable d'un délit et les mettre sur la voie de menées révolutionnaires, tous ceux qui désirent s'entendre avec leurs collègues d'une autre ville, pour quoi que ce soit, doivent le faire par l'intermédiaire de personnes ayant des relations et susceptibles de se rencontrer avec les membres du parti. En effet, on profite de la visite d'un camarade porteur de biboula pour régler un tas d'affaires concernant les rapports des membres locaux de l'organisation avec ceux de l'extérieur. Les commandes de biboula, les modifications du nombre de numéros, ou de brochures périodiques nécessaires, les informations de toutes sortes, les renseignements sur les camarades qui ont déménagé, tous ces détails, infimes parfois, de la vie révolutionnaire, surchargent formidablement la mémoire déjà si chargée des camarades-voyageurs. Je dis la mémoire, car la plupart de ces détails on se garde bien de les prendre par écrit, et si on le fait, c'est

d'une façon bizarre qui peut faciliter mais non remplacer le travail de la mémoire.

N'oubliez pas que l'organisation est en relations avec une grande partie du pays, même avec les petites villes de district et même depuis peu avec la campagne, que ces relations sont tout à fait dissemblables, non seulement sous le rapport de l'organisation, mais sous celui de la « pureté » à l'égard de la police. Imaginez enfin que cette centaine de pouds de biboula, qui constitue la consommation annuelle de l'organisation, est pour ainsi dire à l'état fluide, qu'elle est sans cesse en mouvement d'un endroit à l'autre, et vous comprendrez combien est lourd et coûteux le service du colportage. Un camarade ayant travaillé longtemps dans cette branche m'a raconté ce qui suit :

— Je ne suis un homme qu'en dehors du wagon. Je puis alors penser, lire. Dès que je monte dans une de ces boîtes, je deviens idiot. Littéralement mon cerveau se pétrifie ; il n'est plein que de pensées comme celles-ci : « à telle heure, je serai là, porte à gauche, carte de visite sur la porte, tout régler avant le train du soir, car le lendemain j'ai un rendez-vous ailleurs ; au sortir de la gare, tout droit, troisième rue à gauche, une maison aux briques rouges, y livrer la biboula, leur dire que un tel ou un tel, menuisier, a déménagé de Varsovie chez eux, leur poser telle ou telle question, transmettre le mot d'ordre ici et là, retenir les heures, le sens, à droite, à gauche, le nombre d'étages, la gueule des gens qu'on m'a dépeints », voilà mes idées en wagon. Le cerveau cesse de penser. Il n'est plus qu'une machine à souvenir.

— Sais-tu, ajoute-t-il, à quoi j'ai toujours rêvé ? A l'ordre dans le travail. Le travail ne marche bien que quand le travailleur ne fait qu'un avec la machine, celle-ci marchant avec la régularité d'une montre. Mais est-ce possible ? Un travail de ce genre ne peut durer au plus qu'un mois. Or, ici, à peine s'y est-on attelé que survient un incident, une panne, un obstacle imprévu à la frontière ou à l'imprimerie, un événement subit, on est projeté hors de la voie, le train déraile, les roues grincent furieusement sur leurs essieux. Le train finit par s'arrêter. Et alors il s'agit d'imaginer de nouveaux arrangements, de révoquer les dates fixées, de chercher un nouveau plan de travail. Ah maudite besogne !

Un autre camarade travaillant dans le même secteur m'a raconté ses impressions dans des termes un peu différents ; c'était un jeune homme qui avait été arraché à ses occupations tranquilles de province et affecté au colportage. Il arriva juste à une époque relativement peu mouvementée, quand le travail pouvait marcher avec la régularité d'une machine. Il était ravi.

— Jamais, disait-il, je n'aurais pu supposer que nous étions si forts. Partout nous avons des partisans ; partout le travail révolutionnaire ronfle. Quand jadis je lisais le *Robotnik*, et que j'y trouvais des correspondances émanant de tous les points du pays, je ne pouvais pas voir, par-delà ces informations, les gens s'émouvoir de tel ou tel article et s'attacher à nous de mille manières. C'est seulement après avoir pris contact avec eux que j'ai été conscient de la réalité des différents détails d'organisation ; quel travail formidable ! quelle joie de se sen-

tir un rouage d'une si immense machine qui, à toute vapeur, entraîne notre patrie vers un avenir resplendissant.

Jamais, à voir superficiellement le travail de parti, je n'aurais supposé tant de régularité et de cohésion entre les diverses branches.

Cependant les jours pénibles sont venus, jours d'angoisse et de crise où les fils de l'organisation se rompent, où le lendemain ne ressemble pas à la veille, où l'on n'est pas sûr qu'un pas fait en avant soit opportun et avantageux. Le camarade dont je parle fut un peu déconcerté, il connut le revers de la médaille. Il ne douta pas du parti et de son avenir, mais il en voulut au monde entier.

— Tout marchait si bien, si merveilleusement ! disait-il, et voilà qu'il nous tombe une tuile sur la tête. Cette œuvre magnifique n'était qu'un château bâti sur le sable, s'effritant sans cesse, incapable de durer. Et cela durera-t-il bien longtemps ? Que de forces, d'argent et de temps gaspillés maintenant pour des œuvres qui hier encore étaient si faciles à mener à bien.

Il était inquiet, incertain, hésitant. Le sang-froid des vieux camarades le calmait un peu ; ils en avaient bien vu d'autres, ils étaient sortis de bien des embarras et ils considéraient avec calme et philosophie le naufrage de leurs plans, la ruine de certains détails de l'organisation et supportaient, impassibles, les déceptions et les désenchantements.

Le travail de voiturage du *Robotnik* qui est édité dans le pays est magnifique. Le parti ne ménage ni son argent, ni ses forces, pour assurer à son journal la diffusion la plus rapide possible parmi tous ses

clients. Souvent, le parti s'arrange de manière que, dans la plupart des foyers de vie importants de l'organisation, le *Robotnik* parvienne à ses abonnés le jour même de sa sortie de l'imprimerie. Les autres le reçoivent deux ou trois jours plus tard, et seuls les coins les plus reculés, les trous les plus obscurs, où les clients sont peu nombreux, doivent attendre, une semaine et même plus, l'occasion qui permettra de régler les affaires du parti avec toute la contrée.

La distribution du *Robotnik* dans Varsovie même, qui absorbe à elle seule plus du tiers de l'édition, se passe tout à fait bien. Voici comment : en un point fixé d'avance, une pension spécialement préparée à cet effet, à la date indiquée depuis plusieurs jours à une heure près, mais seulement connue d'un petit nombre d'hommes de confiance, un camarade arrive avec le *Robotnik* dont les deux dernières pages ont eu à peine le temps de sécher depuis leur sortie de presse. Il est attendu par les « dromadaires » hommes ou femmes, préparés à ce rôle, et qui ne sont autres que des camarades des deux sexes. En un instant, toute la pile de journaux est répartie en lots correspondant aux divers groupements de l'organisation à Varsovie. En une demi-heure, une heure, deux au plus, toute trace du *Robotnik* a disparu de la pension. Il est parti pour l'étape suivante, c'est-à-dire pour les logements indiqués par les dirigeants des divers groupements de l'organisation.

Là, nouveau partage en lots plus petits mais comprenant néanmoins parfois plus de cinquante numéros. Ils sont destinés aux principaux chefs des groupements. C'est la dernière étape, où soit attendu le *Robotnik* ce jour-là. Pour les autres clients, le *Robot-*

nik est une surprise. Ici, date, heure et minute sont variables et dépendent des conditions de vie des personnes qui s'occupent des opérations ultérieures : répartition en lots, distribution. Mais ce n'est que dans des cas exceptionnels, quand dans un groupement il est survenu quelque anicroche avant même que le *Robotnik* ne paraisse, que les numéros destinés à ce groupement attendent le lendemain. Habituellement ils partent dans le courant de la journée.

Les organisateurs vont plus loin encore dans la subdivision de la pile de *Robotnik* reçue. Sous divers prétextes ils ont fixé pour ce jour-là des rendez-vous à des hommes de confiance choisis parmi leurs connaissances. Les rendez-vous sont calculés de telle sorte qu'ils puissent être présents à tous le même jour. Donc le plus souvent, le jour même de la parution du *Robotnik*, il se trouve dans les mains de la presque totalité des membres de l'organisation ; c'est alors seulement que le *Robotnik* poursuit sa route, ses pérégrinations de main en main, de maison en maison, de la ville à la campagne, plus lentement et sans hâte.

La biboula périodique de provenance étrangère ne peut pas profiter d'une voie aussi plane et aussi bien préparée à l'avance. Elle ne le peut pas, parce qu'il est impossible de fixer la date d'arrivée avec précision, en raison des conditions en vigueur aux frontières. La diffusion du *Przedswit* (L'Aube) du *Swiatlo* (La Lumière) ou de tout autre journal, ne marche donc pas à une allure aussi rapide et aussi régulière que celle décrite ci-dessus pour la distribution du *Robotnik* à ses clients. Elle dure des semaines entières et le plus souvent elle s'effectue, sans plan préconçu.

Aujourd'hui, un numéro du *Przedsvit* par exemple est à Varsovie, et il peut ne faire son apparition à Radom ou à Kowno que dans une semaine; tout dépend des occasions qui se présenteront entre temps ou des affaires, qu'auront à régler de ce côté les camarades s'occupant du transport des journaux, ou de la liaison entre elles des organisations locales. En tout cas, la biboula périodique, qui connaît d'avance le nombre de ses clients, ne cause pas autant d'ennuis que la biboula sous forme de livre ou de brochure.

Les opérations relatives à cette dernière, se font forcément sans régularité et sans fixité. Car aujourd'hui on a besoin d'une brochure, demain d'une autre, ici on réclame beaucoup de papier imprimé, là moins. Le livre et la brochure ne sont pas des journaux, et si l'on veut qu'ils soient largement répandus, il est absolument nécessaire d'avoir un stock, où l'on prendra, au moment voulu, le nombre exact d'exemplaires désiré. Pour répondre à ces besoins, il existe dans le monde entier des librairies et il va de soi que quelque chose d'analogue doit être organisé aussi pour la biboula, brochure ou livre, si l'on veut que la brochure et le livre ne soient pas un phénomène accidentel mais permanent.

Ce rôle de librairie est joué par ce que l'on appelle en langage technique les « dépôts », les dépôts de biboula. Et l'un des soucis de toute organisation socialiste, même la plus petite, est d'installer un de ces dépôts-librairies pour ses propres besoins.

Comme il est aisé de le comprendre, ces petits dépôts isolés doivent être reliés d'une façon quelconque avec les dépôts plus importants, qui jouent

à leur égard le rôle joué par les magasins de gros vis-à-vis du commerce de détail. Il faut qu'il y ait des sources où l'on puisse puiser la marchandise voulue en quantité voulue.

Ces dépôts, grands et petits, forment ainsi tout un réseau desservant, suivant leur importance, soit une fabrique, soit un ensemble d'usines dans une ville déterminée, soit même toute une série de petits dépôts-librairies.

Le plus beau et le plus important dépôt est naturellement le dépôt central, le dépôt principal, qui ne s'imisce en rien dans les petites opérations de détail. Celui qui supposerait que ce dépôt ressemble extérieurement à une misérable petite librairie se tromperait grossièrement. Par contre, je serais tenté de croire que les gérants de ces dépôts sont comme ce camarade employé à l'imprimerie, qui désirait passer aux yeux de son entourage pour un illettré. Ils évitent soigneusement toute apparence susceptible de faire croire à leur entourage qu'ils ont commerce avec les livres.

Un dépôt de ce genre a pour le parti la même importance qu'une imprimerie et il va sans dire qu'il doit être tenu à l'écart, comme elle, de toute relation directe avec la vie active du parti.

La différence entre le dépôt et l'imprimerie est que le premier doit être organisé de telle sorte qu'on puisse avoir de fréquentes relations avec lui, tout en sauvant les apparences.

Un camarade qui, par obligation de parti, avait de fréquents rapports avec un dépôt principal le décrit en ces termes :

Le dépôt principal avait été installé chez une

veuve pauvre, occupant avec sa fille un modeste logement dans une grande maison. Je vous avoue que je m'y plaisais. Ne souriez pas d'un air entendu ; la fille n'était pas le moins du monde l'aimant qui m'y attirait.

Jeune fille raisonnable, intelligente, mais qui n'était pas de mon goût. Par contre, j'étais cordialement attaché à la vieille, la patronne du dépôt. Quel bon cœur, qui compatissait à toutes les misères, à toutes les infortunes ! Et quelle fraîcheur de sentiments ! Sais-tu, tu vas peut-être me traiter de personnage sentimental, mais je reprends goût à la vie, quand je rencontre un représentant des vieilles générations propre à comprendre les besoins des générations nouvelles.

— Songe un peu, ajoute-t-il, ces gens-là sont tout de même passés par des épreuves inimaginables. Ils ont vécu, ils ont souffert la terrible année 1863. Les espoirs du printemps de leur vie ont été brutalement brisés. Ils se sont vus entraînés dans un nouveau train de vie sensiblement plus compliqué. Ils étaient doués d'un cœur sensible, aussi chaque pas qu'ils faisaient dans cette nouvelle vie devait leur coûter des larmes de sang, et malgré tout ils devaient conserver l'aptitude, sinon à comprendre, du moins à sentir les courants nouveaux, complètement inconnus jusque-là, parfois raillés et conspués par leur entourage. Leur cœur, semble-t-il, ne devrait abriter, en mettant les choses au mieux, que de sombres tombeaux et des croix funéraires et au contraire on constate qu'il bat au même rythme que les cœurs les plus jeunes, les plus avides de vie.

Mais revenons à nos moutons ! dit-il un peu ému.

Nos deux dames occupaient des modestes chambrettes, meublées à la vieille mode. Pas de domestique, leurs revenus étaient trop maigres. La fille donnait quelques leçons, la mère avait quelques économies. Le dépôt occupait une chambre, la chambre à coucher, où se trouvait une grande malle en osier qui constituait notre librairie. Parfois, quand il y avait trop de biboula, on remplissait en outre des valises cachées sous le lit. Par-dessus la valise se trouvait un cahier de comptes ; chaque brochure, chaque livre avait une page spéciale où l'on inscrivait les entrées et les sorties du livre en question. A côté, un plan facilitait les recherches dans la corbeille. La patronne veillait soigneusement à ce que tout individu autorisé à puiser dans les réserves de biboula n'oubliât pas d'inscrire ce qu'il prenait au dépôt. La corbeille et les valises étaient constamment en ordre. Jamais il ne m'est arrivé de ne pas trouver le livre cherché à la place indiquée par le plan.

Quand on passait du dépôt à la chambre neutre, on y trouvait habituellement l'hôtesse en train de préparer le thé. On ne pouvait se dispenser d'en accepter un verre.

— Veuillez vous asseoir, disait la vieille, je ne vous laisse pas partir sans que vous ayiez pris votre thé. Vous courez, vous vous éreintez, vous devez avoir bon appétit. Vous passez parfois tout un jour sans manger, pauvre malheureux. Il vous faut casser la croûte.

Tout en prenant le thé, on convenait des prochaines visites, de l'heure où l'une des deux hôtesse serait forcément chez elle. La vieille recommandait de dire

à qui de droit que telle ou telle publication était presque ou complètement épuisée. Enfin, suivant la quantité de biboula à transporter on l'empilait dans une valise ou on la fourrait sous ses vêtements.

Les petits dépôts qui existent dans les divers foyers de vie du parti ont à peu près le même aspect : ils constituent les étapes ultérieures de la biboula après sa sortie du dépôt principal. De même que pour les « pensions » il faut pousser les recherches des locaux au delà de la zone d'action de l'organisation et du mouvement, car ils y sont plus à l'abri des incursions des gendarmes et des entreprises des mouchards. La zone extra-périphérique a cependant un inconvénient que j'ai déjà signalé à propos des pensions ; elle est, plus que la zone active, accessible à la peur et plus capricieuse dans les moindres détails de la vie courante. Aussi les gens qui font la liaison entre les dépôts de cette zone et l'organisation sont exposés fréquemment aux mêmes ennuis que ceux dont j'ai parlé à propos des pensions.

Tantôt il faut absolument respecter les heures et jusqu'aux minutes pendant lesquelles le dépôt fonctionne, tantôt un homme ne pourra entrer en relation avec lui, ce devra être une femme. Le plus souvent l'installation du dépôt dépend de la confiance personnelle inspirée au gérant ou à la gérante par la personne qui l'a organisé et toute nouvelle figure, en pareil cas, éveille la crainte et les soupçons. L'arrestation de cette personne est donc presque toujours suivie d'une panique, qui entraîne souvent la destruction de la biboula amenée au dépôt au prix de tant d'argent et de tant de sacrifices. En général, la terreur panique qui éclate à la périphérie du

mouvement constitue l'un des plus grands soucis de l'organisation. Ce serait comique, si ce n'était profondément pénible.

Un camarade me fit le récit suivant d'une histoire de ce genre :

La biboula fut gérée à Wilno pendant longtemps par le camarade Michalowski (il est mort en 1899 à son retour d'exil). Il ne brillait ni par l'ordre, ni par l'esprit de suite. Il avait un talent particulier pour terroriser ses amis et connaissances, et sans cérémonie, leur laissait à garder des paquets de biboula, non sans leur avoir dit qu'ils étaient de stupides bourgeois. Il leur jurait à tous qu'ils n'avaient rien à craindre, qu'à l'intérieur de chaque paquet, il avait laissé une carte pour indiquer que ce paquet était à lui, Michalowski, ce qui d'ailleurs était vrai.

C'était au début du mouvement du P. P. S. et la jeune organisation n'avait pas encore élaboré un plan d'action judicieux, pas plus qu'elle n'avait ajusté les pièces de sa machinerie. Soit en matière de biboula et d'imprimeries clandestines, soit en ce qui concernait la machinerie de l'organisation, le P. P. S. était un pionnier qui suivait des voies nouvelles, non foulées jusqu'alors par les prédécesseurs, sur le terrain révolutionnaire. Rien d'étonnant à ce que les soucis et les obstacles s'accumulassent pour l'organisation. La biboula, par exemple il y en avait beaucoup, mais on ne savait où la loger. Dans ces occasions-là, Michalowski était toujours un débrouillard accompli.

— Eh, que diable ! disait-il, avec son accent lithuanien chantant, la biboula ! donnez-la moi, je m'en charge. Chez moi, à Wilno, elle sera en sûreté.

Il prenait la biboula et la répartissait entre divers amis et connaissances. Mais comme il ne dressait jamais la liste des publications placées et qu'il ne savait même pas au juste où il les laissait, et ce qu'il laissait chez un tel ou un tel, un désordre épouvantable ne tarda pas à régner chez lui. On n'était jamais sûr de recevoir les quantités de brochures demandées ; on finit donc par décider de fonder un dépôt principal et de mettre à sa tête un camarade ayant plus d'ordre. C'était d'autant plus nécessaire que Michalowski était sous la surveillance de la police pour une vieille affaire et que, d'après ses lettres, cette surveillance commençait à devenir gênante.

On me délégua donc, me dit le camarade en question à Wilno, pour remettre de l'ordre dans cette affaire. Mais le hasard voulut qu'à mon arrivée à Wilno je ne trouvai plus Michalowski ; il avait été arrêté et incarcéré au numéro 14 du pavillon X à Wilno. Je passai plusieurs jours à chercher les amis intimes de Michalowski et je leur demandai des nouvelles de la biboula. Ces personnes-là, quoique effrayées par l'arrestation de Michalowski, consentirent à aider mes recherches et à rassembler la biboula au même endroit. Mais hélas, les renseignements sur les lieux où avait été entreposée la biboula étaient plutôt rares. Nous en retrouvâmes deux ou trois pouds, alors que d'après les indications données à Varsovie, je m'attendais à en trouver huit ou dix.

Nous n'en continuâmes pas moins nos recherches et nos investigations auprès des amis de Michalowski ; on s'imaginerait difficilement les types aux-

quels nous eûmes affaire. De vieilles commères, égrenant leur chapelet, des jeunes filles naïves et un peu bêtes, des ingénieurs posés, tout honteux d'avouer qu'ils avaient eu peur et avaient transporté la biboula à la campagne, de jeunes collégiens qui avaient enfoui la biboula dans les jardins des faubourgs. Tout le monde était épouvanté et croyait voir à chaque instant surgir les gendarmes ; le pauvre Michalowski était maudit pour son culot. Quelques-uns, sous le sceau du secret, avouaient avoir brûlé la biboula. Après une semaine de recherches, au cours desquelles j'apprenais tous les jours que la biboula se trouvait dans quelque faubourg de Wilno, je réussis à en retrouver dans les huit pouds.

A la fin de ces recherches, je découvris la plus curieuse des cachettes de Michalowski. Un camarade qui m'aidait dans mes recherches me raconta que, d'après une information recueillie par lui, un ancien collègue de Michalowski s'était vu confier de la biboula par ce dernier. Nous nous précipitâmes chez ce collègue ; nous nous trouvons en présence d'un jeune homme qui nous dit que ce n'était pas précisément lui qui avait conservé de la biboula, mais que Michalowski et lui en avaient transporté chez une « dame ».

— Pouvez-vous la ravoir ? demandai-je.

— Parfaitement, répond le jeune homme, mais il faut que l'un de vous vienne avec moi, car je ne veux pas la transporter seul.

Je m'offris. Nous partîmes. La voiture s'arrêta devant une église russe.

— C'est donc dans l'église ? demandai-je, pas possible !

— Non, répond le jeune homme un peu confus, mais c'est ici que demeure le pope.

— Le pope ? dis-je de plus en plus étonné, car je savais qu'en Lithuanie tous les popes sont, sans exception, les plus fidèles serviteurs du gouvernement.

— Attendez-moi, dit le jeune homme, je vais revenir.

Quelques minutes après il sortit de l'église en courant, la figure toute bouleversée, sauta dans le fiacre et fouetta cocher ! en me lançant ce seul mot : brûlée.

Quand nous fûmes descendus de voiture, j'eus la curiosité de questionner le jeune homme sur ce dépôt de publications révolutionnaires qui était pour le moins bizarre.

J'appris que la femme du pope était une amie d'enfance de Michalowski et qu'ils avaient joué ensemble. Plus tard, elle avait épousé le pope ; lui était devenu révolutionnaire, mais les relations avaient continué. Michalowski en avait profité pour apporter, en l'absence du pope, une valise de biboula, et, sans dire ce qu'elle renfermait, il l'avait laissée un certain temps. La popesse n'en avait rien dit à son mari. Mais au moment de l'arrestation de Michalowski, la popesse épouvantée avoua à son mari qu'elle avait en dépôt des objets appartenant à Michalowski. Les deux époux défoncèrent la valise et à leur grand étonnement y découvrirent la biboula enveloppée dans une chemise sale d'homme. Le pope voulait apporter sur le champ le tout à la gendarmerie, mais après réflexion, il se dit qu'il pourrait être

compromis et il brûla la biboula. Pour se soulager, il administra à sa femme ce qui s'appelle une bonne correction.

De perturbations de ce genre affectant les dépôts et provoquées par la panique, j'ai été le témoin à Varsovie, en 1900. Cela se passait peu de temps après les arrestations massives des « Décabristes » (c'est ainsi que l'on désignait par plaisanterie les hommes de lettres et les intellectuels de Varsovie arrêtés, on ne sait pas trop pourquoi, en décembre 1900).

Ces arrestations provoquèrent un énorme effroi, et engendrèrent une frousse intense dans toutes les familles d'intellectuels aux idées avancées. Entre temps, on avait lâché sur Varsovie toute une meute de mouchards, d'agents de la nouvelle institution « L'Okhrana » (la Sûreté politique) qui brûlait de faire admirer son énergie et son activité.

Varsovie, du moins jusqu'à cette époque, n'avait jamais rien vu de pareil. Les artères principales, comme les rues Marszalkowska, Nowy-Swiat, et les rues transversales, étaient flanquées, à tous les coins, d'individus suspects qui se poussaient des coudes, se faisaient des signaux et se comportaient d'une façon odieuse et cynique. Toute cette clique vous regardait dans les yeux. Tout le monde parlait de cette peste de mouchards, ce qui augmentait encore la panique.

Juste à la même époque, j'eus à m'occuper des questions d'imprimerie à Varsovie ; je suivais la rue Marszalkowska quand je m'entendis interpeller par derrière :

— Eh ! Pilsudski ! arrête-toi donc, ne t'en va pas. J'étais tellement habitué à entendre prononcer

mon nom, que sur le moment je n'y fis pas attention. Ce n'est qu'au deuxième appel que je m'arrêtai. Je me retournai ; derrière moi, se trouvait un camarade de lycée de Wilno, un hobereau de Lithuanie que j'avais rencontré plusieurs fois dans mes pérégrinations à travers le monde.

Je jetai un coup d'œil autour de moi, mais je me rassurai. Mon nom n'avait attiré l'attention de personne. Le vent fouettait la neige au visage des passants, qui se hâtaient sans s'occuper des autres, et c'est seulement au coin des rues qu'on voyait se profiler des silhouettes de mouchards. Nous nous embrassâmes. Mon collègue me pria à voix basse et dans le plus grand secret de venir le voir à l'hôtel. Nous convînmes de l'heure et nous nous séparâmes. A l'heure dite, j'étais au rendez-vous. Mon collègue m'accueillit avec cordialité ; mais il m'adressa d'emblée une question :

— Tu connais ma belle-sœur ? Tu sais, nous avons déménagé aujourd'hui vos affaires. Eh oui ! des brochures, ajouta-t-il, en voyant que je ne comprenais pas.

J'étais stupéfait. Mon collègue n'avait jamais manifesté de tendances révolutionnaires ; il n'avait rien d'un socialiste et probablement il n'avait jamais lu un livre ou une brochure socialiste.

Quant à sa belle-sœur, je n'en avais jamais entendu parler ; mais je voyais que mes dénégations ne mèneraient à rien. Les individus en dehors du mouvement, de même que les gendarmes, sont persuadés que tous les révolutionnaires se connaissent comme larrons en foire. Pour mon camarade, sa belle-sœur était sans aucun doute une révolutionnaire, j'avais

été en Sibérie, il allait de soi que nous devions nous connaître.

— Et qu'est-il arrivé ? demandai-je étonné.

— Ah ! vois-tu, mon vieux, dit-il sur un air de triomphe. Vois-tu ! j'arrive ce matin chez ma belle-sœur, que vois-je ? une femme bien ennuyée qui marche pensive, qui répond à l'envers. Qu'est-ce qui fait de la peine à la petite belle-sœur ? demandai-je ?

— J'ai du chagrin, dit-elle, il faut que vous veniez à mon aide.

— Mais oui, je ne demande pas mieux.

La pauvre femme m'avoue qu'elle avait en garde des livres illégaux, mais qu'elle craignait de les garder plus longtemps parce que récemment un de ses amis avait été arrêté. Elle voulait donc les porter chez une vieille tante, mais il y en avait une grande quantité et elle ne pouvait tout emporter à elle seule ; elle voulait que je l'aidasse.

— Ah ! me dis-je, la particulière a quelque chose à porter ? eh bien, je l'aiderai.

— Mais, lui demandai-je, ne vaudrait-il pas mieux prendre une voiture ? A quoi bon porter tout cela sur soi ? Mais elle m'expliqua que cela ne se faisait pas chez nous, que cela attirerait les regards, qu'il me fallait emporter une partie sous le pardessus et qu'elle emporterait le reste sous sa cape. Si c'est l'habitude, alors, allons-y ! tant pis ! Ma belle-sœur me bourra donc de livres, elle-même en prit quelques paquets et nous voilà dans la rue. Tu sais, mon vieux, que je ne suis pas poltron, mais ces livres me brûlaient. Il me semblait toujours que tous les gens me regardaient. Et voilà que, par malheur, au moment de monter dans un fiacre, ma belle-

sœur me dit : « attention ! voilà des mouchards, ne prenons pas celui-ci. »

Nous continuons, un peu plus loin stationnaient plusieurs personnes qui s'effacèrent poliment devant nous. Je n'aurais jamais supposé que c'étaient des mouchards. Ils paraissaient très comme il faut, mais après tout vous devez vous y connaître. Nous passons devant cinq fiacres, partout il y avait des mouchards. Ah, il y en avait. Et dire que nous payons tant d'impôts pour toute cette fripouille ! Au sixième fiacre seulement, nous ne vîmes personne autour, nous montâmes et fouette cocher ! En route vers la vieille tante, rue..., ici un nom de rue..., le numéro de la maison et le nom de la tante.

Une fois arrivés à destination, ma belle-sœur causa longuement à voix basse avec sa tante, enfin elle me débarrassa de mes paquets. Il y avait dix minutes que j'attendais debout dans une chambre, jamais je n'ai été de si mauvaise humeur.

Il débitait son récit avec tant de feu et d'une voix étouffée si comique, il courut tant de fois à la porte pour voir s'il n'y avait personne derrière, que j'avais peine à retenir un éclat de rire, en pensant à ces deux révolutionnaires manqués qui s'éloignaient avec terreur d'un fiacre parce que quelqu'un était arrêté ou simplement passait dans le voisinage.

— Imagine-toi, ajouta le camarade, que quand nous arrivâmes à la maison, on était déjà venu prendre les livres...

— Comment, on était venu ? interrompis-je en prenant mon chapeau ; je supposais en effet qu'il parlait des gendarmes, et que, comme d'habitude,

en pareille circonstance, mon ami était toujours étroitement surveillé par la police et par les mouchards.

— Mais non, ce sont vos amis qui étaient venus. Un monsieur, ou plutôt un jeune homme avec une demoiselle. Ce monsieur se présenta à moi sous le nom de Szczurowski, mais ma belle-sœur me dit que c'était un mensonge, car vous ne donnez jamais votre vrai nom à personne. Tu sais que ce n'est pas très poli et que cela ne me plaît pas.

La curiosité me poussa plus tard à tirer la chose au clair, et j'appris qu'une partie de la biboula de Varsovie avait été laissée pour une nuit chez la belle-sœur de mon camarade, mais que pendant la nuit qu'elle avait passée sous le même toit que la biboula, elle avait été tellement épouvantée qu'elle avait eu de la peine à attendre jusqu'au matin, et qu'elle s'était empressée de la porter ailleurs.

Des troubles de ce genre ainsi que la panique qui se déchaîne au moindre prétexte, à la périphérie du mouvement révolutionnaire, causent beaucoup d'ennuis aux organisations et à tous ceux qui sont obligés de veiller sur la biboula. On assiste parfois à des scènes pénibles, terrifiantes.

Une camarade qui pendant longtemps s'était occupée de biboula et de dépôts à Varsovie, m'a raconté un jour une scène de ce genre.

— J'avais, me dit-elle, un magnifique dépôt chez une de mes amies, femme d'un petit fonctionnaire. Naturellement, ajouta la camarade, qui était une féministe convaincue, son mari n'en savait rien, car les hommes qui ne font pas partie du mouvement révolutionnaire sont bien plus poltrons que les

femmes. Par-dessus le marché, le mari appartenait à l'espèce des maris jaloux, ce qui est assez fréquent chez vous. La pauvre femme tremblait en présence de son tyran, mais à son insu, elle ne nous en rendait pas moins de précieux services. Il est vrai que nous étions obligés de nous plier aux habitudes de notre dépositaire.

Nous n'allions la voir qu'aux heures de bureau de son époux, c'est-à-dire avant le déjeuner ; nous ne pouvions pas y envoyer des hommes, car un jour que nous avions commis cette imprudence, notre Othello en fut prévenu par sa bonne et fit un raffut terrible à sa femme qui, pour ne pas trahir le serment, fut incapable de lui expliquer ces visites masculines chez elle.

Cela dura assez longtemps, plusieurs années. Nous nous étions habituées l'une à l'autre, l'affaire s'était arrangée, tout marchait comme sur des roulettes.

Et tout à coup une catastrophe s'abat sur nous. Un jour, je vais voir ma dépositaire avant le déjeuner pour m'entendre avec elle au sujet du transport chez elle d'un arrivage de biboula ; je sonne, et quel n'est pas mon étonnement en entendant derrière la porte des pas d'homme. Je me dis que le fameux tyran était tombé malade et n'était pas allé à son bureau. Tout à coup la porte s'ouvre, et je me trouve en présence du mari en personne. Il était pâle, ses traits étaient tirés.

— M^{me} X... est-elle chez elle ? demandai-je poliment.

— Ma femme est morte, me dit le mari d'une voix sépulcrale.

Je fis un bond en arrière, épouvantée. Le coup était si subit, et si imprévu que je mis longtemps à revenir à moi. Toutefois, une pensée me traversa l'esprit, rapide comme un éclair, pensée bien insignifiante devant la majesté de la mort, mais qui ne m'en préoccupait pas moins, la pensée de la biboula.

— Vous étiez l'amie de ma femme ? demanda-t-il aimablement à voix basse.

Ce ton aimable m'inspira des sentiments plus doux.

— Pardon, Monsieur, lui dis-je, excusez-moi de vous ennuyer de mes soucis, mais votre pauvre femme avait en garde quelques affaires à moi. Je venais justement les reprendre.

Je n'avais pas achevé que mon interlocuteur me saisit brutalement par le bras et m'entraîna à l'intérieur de l'appartement.

— Ah ! c'est vous, me répétait-il d'une voix enrouée.

Nous arrivâmes dans la chambre où, si peu de temps avant, nous nous étions entretenues de nos affaires communes et où, à cette heure, mon amie gisait morte dans un cercueil. Non loin de là, une vieille femme priait ; sur un signe du maître de la maison, elle sortit de la chambre.

— Ah ! dit-il, c'est vous, qui comme un serpent vous êtes glissée chez moi, pour troubler mon repos et pour compromettre le bonheur, le bon renom de ma femme et le mien par votre honteuse besogne.

Je me révoltai à ces mots qui me semblaient être un outrage au souvenir de mon amie, dont le cadavre reposait à deux pas de nous à cet instant.

— N'outragez pas votre femme, lui dis-je sévè-

rement, en supposant que, comme une imbécile sans volonté, elle ait pu être impliquée dans une affaire qui, à ses yeux, n'aurait été digne, ni de ses sacrifices, ni de son dévouement. Si elle a agi à votre insu, c'est pour que la maison ne fût pas un enfer, ce dont vous devriez lui être reconnaissant. Je vous prie de mettre fin à cette scène pénible et de me dire exactement où sont les livres et comment je pourrai les enlever.

— Ah, mais non, je ne vous lâche pas comme cela ! répliqua mon hôte d'une voix enrouée. Vous allez me jurer, là dans cette chambre, que vous ne trahirez jamais un secret susceptible de couvrir de honte ma maison.

— Que dites-vous là ? repartis-je avec dégoût en voyant que cet homme tremblait pour sa peau et voulait se servir de la mort de sa femme pour se mettre en sûreté. Si vous voulez être assuré que je n'ai prononcé votre nom devant personne au sujet d'affaires illégales, je puis vous le certifier, d'autant plus que c'est mon devoir.

— Jurez-le moi, chuchota-t-il, en prenant un crucifix sur la table près de la morte.

— Ah ! cessez cette comédie ! m'écriai-je en m'arrachant à ses mains, ma parole doit vous suffire.

Mon hôte me jeta un regard de haine. Néanmoins, après un instant de réflexion, il posa le crucifix sur la table et me dit :

— C'est bon. Tenez votre promesse. Suivez-moi.

Dans la pièce voisine se trouvait une petite corbeille pleine de biboula, qui avait été poussée sous le lit. La serrure était brisée.

— Emportez vos affaires ! me dit-il d'un ton rude.

Je lui demandai d'envoyer chercher un fiacre ; le concierge me descendit la corbeille.

J'étais si émue que les jambes me tremblaient et que ma tête tournait tandis que je descendais l'escalier. J'en fis une maladie ; pendant quelques jours, l'image de cette chambre, avec le cercueil déposé sur la table, resta gravée dans mes yeux, ainsi que celle de cet homme furieux qui me tenait le bras comme dans des tenailles.

Les installations des dépôts et les relations avec les dépôts sont tellement compliquées qu'il est impossible de les utiliser à tout instant, aussi est-il nécessaire des les émietter pour ainsi dire, et d'en créer de nouveaux, plus petits mais plus près du consommateur. Il faut qu'il y ait des dépôts de détail, indépendamment des dépôts de gros.

Ils sont forcément peu importants : quelques exemplaires des brochures les plus populaires, quelques numéros supplémentaires du *Robotnik*, tel est le plus souvent l'inventaire de ces petits librairies auxiliaires. Tout individu qui se mêle tant soit peu de propagande a un petit dépôt de ce genre, pourvu des ouvrages les plus nécessaires dans le monde du travail. Ici également, pour assurer la sûreté du dépôt, on cherche le logement d'un ami personnel, d'un homme ne prenant pas une part directe à la vie active de l'organisation. Les femmes rendent en cette matière les services les plus signalés.

Parfois, mais très rarement, ces librairies de détail sont installées dans les fabriques ou ateliers. Ce n'est pas toujours de tout repos, car les gendarmes ne se bornent pas à fouiller les logements des suspects. Ils fouillent aussi les bureaux des directions,

les armoires à instruments dans les fabriques et les ateliers. A Zyrardow, en 1900, on arrêta un machiniste que l'on accusait de colporter de la biboula. On fit à cette occasion une perquisition des plus minutieuses dans la salle des machines de la fabrique. On ne trouva rien. Quelque temps après, par suite de la trahison d'un des initiés, nouvelle perquisition qui aboutit cette fois à la découverte, dans la maçonnerie de la machine, d'une petite librairie de détail.

En général, les ouvriers, qui sont le plus exposés aux visites et aux incursions des gendarmes, ont un talent tout particulier pour imaginer de bonnes cachettes pour les librairies contenant peu de biboula. J'ai entendu dire à des gens bien informés que ces cachettes sont organisées de main de maître et échappent souvent aux perquisitions les plus minutieuses.

Il arrive parfois qu'après l'arrestation de leurs propriétaires, la biboula reste un an et plus sans être découverte par les nouveaux locataires du logement ou par les ouvriers de la fabrique. On m'a cité le cas d'un ouvrier de Varsovie, qui avait laissé de la biboula dans son logement : cette biboula avait échappé à la perquisition. Condamné à l'exil il ne revint à Varsovie qu'au bout de plusieurs années. A son retour, il voulut savoir ce qu'était devenue sa biboula. Par un hasard heureux, il trouva son ancien logement occupé par un camarade du parti, qui était de ses amis. Il alla donc le voir et au grand étonnement de ce dernier, il tira de sa cachette la biboula qu'il y avait laissée ; elle était seulement un peu abîmée et moisie par l'humidité.

En province, où l'entourage et le train de vie sont à moitié paysans, l'installation d'une petite librairie de détail est sensiblement plus facile que dans les grandes villes comme Varsovie ou Lodz. On peut y utiliser nombre de locaux exigus ou de petits coins dont on peut affirmer avec certitude l'absolue sûreté et l'approche impossible pour les plus fins limiers de la gendarmerie. Il arrive souvent aussi que, quand un individu est arrêté dans la rue ou à l'atelier, ses camarades devancent la gendarmerie dans sa demeure et en emportent tout ce qui pourrait le compromettre, avant que l'autorité procède à la perquisition.

Voici, à ce sujet, un fait qui s'est passé dans le bassin de Donibrowa. Ce bassin, dont différentes parties comme Sosnowice et Dombrowa se développent et se peuplent avec une rapidité véritablement américaine, est, sous le rapport de la civilisation et la police, un trou des plus ordinaires et des plus arriérés. Les organes gouvernementaux s'y développent à l'allure de tortue qui est de règle en Russie. Ces organes, pas plus que les institutions *culturelles* d'une société brimée par les lois barbares du tsarisme, ne peuvent suivre les rapides progrès de cette région. Aussi il n'y a de règlement ni pour la voirie, ni pour les logements, ni pour les passeports, pour rien en un mot. Aussi quand quelqu'un donne son adresse, on perd parfois beaucoup de temps à trouver le point indiqué. La gendarmerie voit de cette façon sa tâche grandement compliquée ; aussi se tire-t-elle d'affaire en arrêtant les ouvriers à la sortie de la fabrique et c'est de là seulement qu'elle part pour fouiller les demeures des

personnes arrêtées. Ces perquisitions durèrent quelquefois plusieurs jours.

Ainsi, un jour, c'est de cette façon qu'on a arrêté un ouvrier chez lequel se trouvait en dépôt une assez grande quantité de biboula. L'individu en question, comptant sur l'aide de ses camarades, donna aux gendarmes des indications si vagues sur son logement qu'ils ne purent arriver à mettre la main sur lui ce jour-là. Quand un individu est arrêté, la nouvelle s'en répand vite. Ses camarades le surent le soir même. On envoya aux renseignements un des conspirateurs. Il revint en affirmant que les gendarmes n'avaient pas encore fait leur apparition dans le logement du camarade. Alors on se précipita en foule chez lui avec un sac tout préparé. Les uns se mirent en faction aux alentours et devaient, par un signal convenu, prévenir, en cas de danger, les autres qui s'étaient introduits dans le logement par une vitre brisée et déménageaient toute la librairie. Les gendarmes n'arrivèrent que le lendemain, et peut-être même plus tard ; naturellement ils revinrent bredouilles.

On comprend que les camarades de Dombrowa avaient une tâche infiniment facile. Des ténèbres auxquelles celles de l'Égypte n'avaient rien à envier, l'absence de police, des chemins et des sentiers remplis de boue, tout cela constituait des conditions excellentes pour des coupeurs de bourse ou pour ceux qui devaient, pour un motif quelconque, en assumer le rôle.

Ces petits dépôts-librairies, cela va sans dire, causent à leurs propriétaires et organisateurs beaucoup d'ennuis dans les périodes de panique qui accompagnent les arrestations en masse. Nous avons

vu le même phénomène se produire dans les dépôts de gros. Ces ennuis ici sont moindres, car malgré tout on peut facilement se tirer d'affaire quand on n'a qu'une petite quantité de biboula, on peut en effet soit l'emporter dans les poches, soit la détruire à la dernière extrémité.

Je considère pourtant comme un devoir de reconnaître que ces dépôts de détail, situés le plus souvent au milieu d'une population ouvrière, sont moins exposés que les autres à périliter par peur du gérant ou de la gérante. Les gens dans ces régions sont décidément plus courageux et apprécient mieux la somme de travail et de sacrifices que représente tout exemplaire de biboula dans l'empire des tsars.

Il y a pourtant des cas où la panique s'empare des cœurs même les plus braves. Et la peur étant très souvent mauvaise conseillère, des gens se sont maintes fois perdus par peur. Je me suis laissé dire qu'un jour les gendarmes arrivèrent à Pabjanice, près de Lodz. On ignorait chez qui ils se rendaient, mais plusieurs personnes qui n'avaient pas la conscience complètement tranquille, se dirent que si les gendarmes arrivaient, ce ne pouvait être que pour eux. Alors un des froussards se souvient qu'il a chez lui quelques brochures. Il court dare-dare chez lui et s'empresse de les enfouir dans sa basse-cour. Mais craignant une arrivée intempestive, il ne les enfouit que très superficiellement. Les gendarmes procèdent à quelques perquisitions et ne découvrent rien chez notre poltron. Mais qu'arriva-t-il ? Une truie qui passait dans la basse-cour déterra la biboula fraîchement enfouie et en emporta quelques

feuilles dans la rue. Un policier l'aperçut et le résultat fut l'arrestation de notre froussard.

Depuis lors à Pabjanice on raconte aux jeunes, pour leur édification personnelle, l'histoire de la « truie qui a perdu un camarade ».

Nous avons vu que les affaires relatives à la biboula comportent un système développé d'intermédiaires. Un livre ou une brochure, avant d'arriver au lecteur, passe par un grand nombre de mains : commis-voyageur du parti et gérants des dépôts centraux, de gros et de détail.

Cela augmente évidemment la quantité de travail intégrée dans chaque exemplaire de biboula et, par suite, aussi sa valeur. Ce travail énorme accompli par les intermédiaires, qui évitent la poste comme le feu, est la conséquence de l'illégalité de la besogne dont la biboula est l'objet ; et le système ingénieux des dépôts de tout ordre est la suite nécessaire de l'ajustement de l'organisation aux barbares conditions politiques en vigueur dans l'État russe. Les persécutions du gouvernement augmentent le travail improductif des agents qui servent d'intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs de biboula, et cela à tel point, qu'il dépasse, en grandeur et par le nombre des gens qu'il nécessite, cent fois le travail de production proprement dit. Les intermédiaires constituent un des rouages essentiels de la diffusion de la biboula et conditionnent la quantité de biboula circulant dans le pays et la continuité de la circulation.

Le P. P. S., qui, comme on l'a vu, a créé, en tout ce qui touche à la biboula, de nouvelles méthodes d'action, a fait pour le moment un effort considé-

nable pour la production de la biboula. Il semblait que le reste, à savoir le système des intermédiaires, irait tout seul et s'organiserait facilement. En effet les systèmes des dépôts locaux de gros et de détail furent organisés sans difficulté. La liaison nécessaire entre eux fut établie par des organismes de parti locaux ayant à leur disposition un personnel assez nombreux pour que le système en question, aussi bien que la liaison entre les maillons isolés de la chaîne, fonctionnât bien. Mais il fut plus difficile d'ajuster les centres de production de la biboula, frontières et imprimeries, au dépôt central principal et aux dépôts locaux. Tant qu'il y eut peu de biboula, tant que les relations de l'organisation ne dépassèrent pas les limites des grandes villes ou des centres industriels, tout alla tant bien que mal. Les questions de biboula se réglèrent sans encombre, en même temps que d'autres affaires ou en profitant des occasions qui se présentaient. Les quelques fonctionnaires du parti y suffisaient.

Mais bientôt la quantité de biboula commença de s'accroître, les besoins grandirent, les relations s'étendirent. Ce qui suffisait pour quelques milliers d'exemplaires imprimés et pour quatre ou cinq centres dépendant de l'organisation, devint insuffisant, quand il s'agit de dizaine de mille exemplaires, quand il fallut visiter des dizaines de villes de toute importance.

Un camarade, enragé de biboula, qui aimait beaucoup chiffrer tout, me dit, il y a un an de cela :

— Tu ne peux pas t'imaginer combien les conditions ont changé ! — Autrefois, quand on avait fait venir 500 exemplaires d'une brochure, on en

avait pour un an. Ça marchait tout doucement, goutte à goutte. Actuellement 300 ou 400 exemplaires d'une brochure bien faite, facile à lire, suffisent à peine comme entrée de jeu. On envoie donc ces quelques centaines et malgré cela on reçoit des réclamations au sujet du trop petit nombre de brochures envoyées.

C'est à peu près ainsi que, m'a-t-on dit, cela se passait à Londres, où se trouve le centre principal des publications socialistes polonaises destinées aux provinces russes annexées.

Les anciennes éditions, de la période d'avant le P. P. S., qui s'étaient lentement écoulées, étaient dès maintenant complètement épuisées. Et, actuellement, quand il faut rééditer d'anciens ouvrages ou en éditer de nouveaux, on ne peut pas tirer à moins de 8 à 10.000, nombre inouï jusqu'à ce jour.

Aussi à partir du jour où l'expédition des affaires de biboula devint plus difficile en raison du développement de la clientèle, on instaura dans l'organisation le système des intermédiaires chargés de faire parvenir la biboula des institutions centrales aux institutions locales. Des fonctionnaires en petit nombre furent chargés d'une besogne que jusqu'alors ils auraient considérée comme accessoire pour eux, une obligation bénévolement accomplie.

Un camarade qui travaillait justement à cette époque-là me raconta avec colère :

— La biboula nous dominait littéralement, nous étions ses serviteurs, ses esclaves. Impossible de penser à autre chose qu'à des valises, des voyages pour la transporter, des ententes pour la fourniture de telle ou telle brochure par le dépôt central. La

marchandise dominait le producteur. Brr ! dit-il, en secouant les épaules, c'était un fichu temps !

Pour sortir de cette situation, il fallut constituer le système des intermédiaires entre les dépôts centraux de biboula et les dépôts-librairies locaux en un organisme de parti distinct. La biboula règne ainsi en souveraine sur le personnel préposé à ces fonctions, mais par contre les autres sont débarrassés de ce souci et n'ont affaire à la biboula, qu'en tant qu'elle entre dans la sphère d'action immédiate des organisateurs et des colporteurs.

Cette répartition des tâches, ainsi confiées à de véritables prisonniers de la biboula, doit amener aussi progressivement la disparition du caractère accidentel de l'expédition des affaires se rattachant à cette dernière. La machinerie, ayant à son service des spécialistes, acquiert de la précision et de la régularité dans ses mouvements. Ces spécialistes sont les camarades occupés à voiturier la biboula jusqu'aux divers dépôts-librairies locaux. Quels ennuis leur causent les « pensions », c'est ce que j'ai fait ressortir précédemment ; j'ai montré quels souvenirs douloureux elles leur ont laissés. Mais ce n'est pas tout ; ces camarades sont, par surcroît, condamnés à passer la moitié de leur temps dans des wagons nauséabonds. Ce sont proprement des commis voyageurs en biboula.

Le développement pris au P. P. S. par ces opérations peut être mis en évidence par le calcul suivant qui m'a été communiqué par des comptables du parti. Parmi les dépenses figurent, sous une rubrique particulière, les billets de chemin de fer. Mensuellement, c'est une somme de 500 roubles en moyenne que les

comptables inscrivent sur les registres. Je me suis laissé dire que certains mois ces dépenses s'élevaient à 600 roubles et que la moitié de cette somme était dépensée par les commis voyageurs en biboula, le reste revenait aux autres voyages de l'organisation. Si on considère en outre que le tarif des voyageurs sur les chemins de fer russes est le plus bas de l'Europe et que tout le territoire de la Pologne, y compris la partie de la Lithuanie englobée dans la sphère d'action du P. P. S., n'est pas si grand que cela, on se rendra compte facilement de la fréquence des voyages des commis voyageurs qui dépensent, bon an mal an, 3.000 roubles en billets de chemins de fer. La fréquence de ces voyages avait suggéré à un farceur le projet d'adresser à l'administration des chemins de fer une demande de réduction du tarif pour les fonctionnaires du parti qui lui procurent de si beaux bénéfices.

Un autre loustic plaisantait ainsi :

Nos commis voyageurs ne confirment pas la déclaration bien connue du fameux satiriste Chtchedryn que tout sujet russe se compose de trois parties : le corps, l'âme et... le passeport, car les commis voyageurs le plus souvent n'en ont pas. Par contre, affirma-t-il, cette pensée pourrait être formulée autrement en ce qui les concerne : ils se composent du corps, de l'âme, et... de l'indicateur des chemins de fer, dont ils ne se séparent jamais, de même que le russe loyal ne se sépare jamais de son passeport.

Effectivement, l'indicateur constitue la lecture habituelle du commis voyageur. Il étudie avec le plus grand soin toutes les questions se rapportant aux voyageurs sur les voies ferrées, les stations où le

train s'arrête, leur nombre, les croisements des trains, ceux qui comportent une voiture directe pour les destinations éloignées, les réseaux qui ont les voitures les plus confortables ; toutes questions sur lesquelles le commis voyageur est en état de fournir à chaque instant les informations les plus précises.

Les commis voyageurs accordent une attention particulière aux mouchards et aux « verts » qui se tiennent dans les gares. Comme les trains venant des frontières sont particulièrement surveillés, il faut prendre parfois, surtout quand on voyage avec des colis, des trains, qui, à la gare de destination, ne se croisent pas avec des trains venant de la frontière. Aussi convient-il de considérer dans les gares les individus suspects qui se cachent dans les coins. En un mot, la tête du malheureux commis voyageur est constamment farcie de détails et de bagatelles relatives aux « pensions », aux dépôts, aux voies ferrées et les conversations portent d'habitude sur les incidents de voyage et sur les mouchards dans les gares.

Etant donné leurs fréquents voyages en chemin de fer, les commis voyageurs devaient nécessairement avoir affaire à la plaie des voies ferrées russes, c'est-à-dire aux voleurs qui opèrent dans les trains. Voici le récit qui m'a été fait par un camarade à ce sujet.

Un jour, un commis voyageur était parti de Varsovie pour quelque ville de province avec une petite valise à la main pleine de biboula. La pension avait été changée, et le camarade en question avait rendez-vous à la gare avec un camarade de la loca-

lité, qui devait le conduire au nouveau logement désigné comme *pension*. Quand le train entra en gare, notre commis voyageur se mit à la portière du premier wagon pour voir les gens qui stationnaient sur le quai et savoir où l'attendait le camarade venu à sa rencontre ; il ne tenait pas en effet à faire les cent pas sur le quai, une fois descendu de voiture.

Effectivement, il aperçut par le vasistas le camarade attendu, mais non loin de lui il vit également un mouchard qu'il avait déjà remarqué lors de ses précédents voyages. Il résolut donc d'observer les allées et venues du mouchard, pour se rendre compte si, par hasard, la présence de ce dernier n'était pas motivée par le camarade en question. A l'arrêt du train, il sauta donc sur le quai sans la biboula, pour observer la conduite des deux personnages. Au bout d'un instant, il fut persuadé que ses craintes étaient vaines. Le camarade qui l'attendait marchait dans la direction de la locomotive, car il avait aperçu le commis voyageur à la portière du premier wagon et le mouchard était en train d'inspecter la queue du train. Rassuré, le commis voyageur remonta dans son wagon pour reprendre sa valise, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, et aussi sa terreur, en ne la trouvant pas à sa place.

Il interroge les voisins et apprend qu'un instant avant, un homme était entré dans le compartiment et avait emporté un paquet comme étant le sien. Les voisins intrigués s'étaient demandé si ce n'était pas un voleur et voulaient prévenir le gendarme de service, en lui donnant le signalement de l'homme qui avait emporté la valise. Notre commis voyageur était fort embarrassé. Il était bien fâché que la

biboula fût perdue, mais d'autre part, il n'y avait pas moyen de rechercher le voleur. Le gendarme ouvrirait la valise, y trouverait de la biboula, et non seulement la biboula, mais lui-même seraient perdus. Aussi s'empressa-t-il de calmer ses voisins en leur disant que le signalement donné correspondait à celui d'un de ses compagnons de voyage, qui l'attendait probablement sur le quai. Les témoins de l'incident se calmèrent et notre infortuné commis voyageur, un peu découragé, descendit pour raconter sa mésaventure à son camarade.

Il y a bien d'autres histoires de chemins de fer. En voici une des plus caractéristiques :

Un camarade portait de la biboula dans une lourde valise. Il avait terriblement faim; aussi, au passage d'une grande gare, il descendit du train pour aller casser la croûte au buffet. Malheureusement le train qui avait du retard ne s'arrêta pas aussi longtemps qu'il était prévu à l'indicateur. Notre camarade lambina un peu et laissa passer l'heure de remonter en voiture, de sorte que le train partit sans lui, emportant la valise et la biboula. Il ne fit ni une ni deux, il télégraphia pour qu'on retînt les bagages jusqu'au train suivant. Il donna le signalement de sa valise, indiqua la place qu'il occupait dans le wagon et compta bien revoir sa valise sans avoir d'ennui et de difficulté. Il n'était pas reparti qu'il reçut une dépêche lui annonçant que ses affaires avaient été retenues quelques stations plus loin et se trouvaient chez le gendarme.

Tranquillisé, il arrive à la station désignée et s'adresse au gendarme de service, en lui demandant la restitution de sa valise; le gendarme lui en pré-

sente une que notre commis voyageur reconnaît pour la sienne, mais il déclare qu'il est obligé de lui demander la description des objets renfermés dans la valise et qu'il ne pourra la lui rendre qu'après avoir constaté la présence, dans la valise, des objets indiqués.

Notre camarade se met à rire de ces prétentions du gendarme et entreprend de lui démontrer que, seul, le propriétaire de la valise a pu demander par télégramme qu'elle soit retenue et, comme preuve, il lui montre le reçu du bureau télégraphique. Mais le gendarme ne veut rien entendre et insiste pour que le camarade lui énumère les objets contenus dans la valise et l'ouvre devant lui. Le malheureux commis voyageur était de plus en plus ennuyé. Il se met à chercher dans ses poches la clé de la valise, en énumérant des objets qui ne s'y trouvaient nullement. Cependant l'heure du départ approchait et l'attente énervait le gendarme ; aussi se borna-t-il à prendre le nom et l'adresse, naturellement faux, de notre camarade, et il lui rendit la valise sans l'ouvrir.

Une autre aventure qui eut des suites un peu plus tragiques m'a été racontée récemment par un camarade portant des proclamations en provenance d'une petite imprimerie de Brzesc, fermée par ordonnance administrative quelques mois avant. Il avait pris place dans un train du soir et comme il n'avait pas dormi depuis plusieurs nuits et qu'il avait trouvé une bonne place, il s'était allongé sur sa banquette et n'avait pas tardé à s'endormir, laissant son colis de proclamations dans le filet. Or il arriva qu'un marchand qui devait prendre le même train et avait déposé ses bagages dans le wagon resta en gare pour

une raison quelconque en oubliant ses bagages. Il télégraphia donc pour qu'on retînt ses bagages à l'arrêt suivant.

Au reçu de ce télégramme les employés cherchèrent le colis oublié dans le wagon. Le colis de proclamations était-il extérieurement semblable à celui de notre marchand ? Ou bien l'employé craignait-il de déranger le propriétaire qui dormait profondément ? Toujours est-il qu'il crut que le paquet sans propriétaire était celui qui était recherché par le marchand, qu'il le prit et l'expédia à la gare indiquée par le marchand.

Quand notre compagnon se réveilla, il ne trouva plus ses proclamations et se reprocha amèrement de n'avoir pas mis son colis sous la tête. Il pensa qu'on le lui avait volé. Mais peu de temps après, on apprit que les proclamations avaient donné lieu à toute une histoire. Le marchand avait adressé une réclamation à la gare pour ses objets oubliés, mais il avait été immédiatement arrêté, car le colis avait attiré l'attention du gendarme qui en avait vérifié le contenu et y avait découvert des imprimés illégaux. Le pauvre marchand, m'a-t-on raconté, avait passé quelques semaines en prison, avant que l'affaire eût été tirée au clair et que les affaires oubliées par lui dans le train eussent été retrouvées. Le propriétaire réel du colis de proclamations, le camarade qui s'était endormi dans le wagon, ne fut pas retrouvé.

Au nombre des ennuis des commis voyageurs, il faut ajouter entre autres, celui de l'emballage de la biboula transportée. Tantôt, on se rend chez un intellectuel bourgeois, et alors il faut avoir des valises, sacs de voyage, etc. Tantôt, on va chez un

prolétaire et dans ce cas, ces bagages cossus attirent inutilement l'attention. De plus, la biboula est transportée en quantités plus ou moins importantes. De même qu'il est impossible de faire tenir beaucoup de biboula dans un petit panier, de même il faut éviter de transporter une petite quantité d'imprimés dans des grande malles ou valises.

Il n'y a rien de plus facile, semble-t-il. Il suffit d'avoir une collection de valises, de paniers, de courroies en nombre suffisant pour les besoins à satisfaire. En réalité ce n'est pas si simple que cela. Le commis voyageur arrive par exemple au logement qui lui est préparé. Mais il n'a pas que cette affaire à régler, il a pris rendez-vous avec tel ou tel camarade en un autre lieu, il lui faut déjeuner, s'adapter aux habitudes de la pension qui ne permettent pas toujours l'enlèvement immédiat de la valise apportée ou une double apparition dans le logement servant de pension. Parfois l'expédition de la biboula de la pension au dépôt ne peut se faire immédiatement et le commis voyageur doit filer en vitesse à la gare, pour ne pas manquer le rendez-vous suivant. Et voilà déjà que la collection n'est plus complète, tel ou tel objet est déjà « semé », comme on dit en langage de commis voyageur.

Ce sont des accidents qui arrivent tous les jours et comme les voyages avec biboula sont fréquents, les pauvres commis voyageurs sont continuellement à la poursuite des valises, paniers, corbeilles, etc., souvent c'est l'argent qui fait défaut en route, on ne mange pas toujours, les commis voyageurs sont de plus en plus ennuyés et empruntent fréquemment à un de leurs amis une valise ou un panier, et dès

lors aux autres affaires auxquelles ils doivent penser, s'ajoutent celle de la reprise et du transport de l'objet prêté.

En outre, si le lecteur se rappelle ce que j'ai dit sur la troisième ceinture de la frontière, il comprendra que la façon d'emballer la biboula a son importance, pour sauver les apparences aux yeux des verts qui se tiennent dans les gares ou stations. Sous ce rapport, on prend en considération toutes les particularités des valises et sacoches, Un mode d'emballage est d'autant plus apprécié qu'il contient plus de biboula sous les apparences d'un moindre volume. La grande importance qu'attachent les commis voyageurs à leurs valises et sacoches ressort de leur habitude de personnifier ces objets inertes. Dans leur argot, les valises et sacoches portent les noms de blondinette, brunette, roussette, suivant la couleur de leur enveloppe de cuir extérieure.

Comme ces honorables « demoiselles » sont exposées à être abîmées ou « semées » dans les pensions et dépôts, elles donnent lieu à d'éternelles disputes entre les commis voyageurs et les gérants ou gérantes de ces institutions. Et c'est ainsi qu'aux consignes que se passent les commis voyageurs s'ajoutent sans cesse de nouveaux détails.

— Et n'oubliez pas, ajoute l'un avant le départ de l'autre, de ramener de N. N. la brunette que j'y ai « semée » la dernière fois. Ah ! la belle pièce ! légère comme un ange et profonde comme un puits. Ah ! je ne regretterais pas plus ma main, si on me la coupait. Ces coquins de la pension sont capables de nous la souffler pour toujours !

Ou bien, le commis voyageur qui part et dont la

tête est déjà bourrée de détails, se voit forcé d'enregistrer un détail de plus.

— Ecoute bien ! dès que tu seras arrivé dans le bassin de Dombrowa, va trouver X... On a semé chez eux, il y a longtemps, une brunette ; ah ! elle est bien moche, elle ne vaut pas grand'chose, mais je l'ai empruntée chez Z..., et cet idiot veut à toute force la ravoir. Il faut être honnête en affaires, car autrement, dans les jours de misère, on ne trouve plus d'aide nulle part. Porte-la chez n'importe qui à Varsovie, il sera plus facile, par la suite, de régler cette affaire.

Le système d'intermédiaires décrit ci-dessus est, à mon avis, le seul qui puisse assurer une diffusion régulière et permanente des imprimés illégaux dans les conditions politiques actuelles de la Russie. Partout où manquent ces anneaux de la chaîne qui relie les producteurs et les consommateurs de biboula, il ne peut être question d'un afflux stable de biboula, sang vivifiant de toute organisation révolutionnaire sous le tsarisme.

LE COLPORTAGE

Le moyen le plus primitif de diffuser la biboula, consiste à distribuer clandestinement les publications illégales. Il a incontestablement ses avantages, dont le premier est d'être éminemment un procédé de conspirateurs.

L'individu qui trouve de la biboula quelque part, dans la rue, dans sa cour, dans son atelier, ou dans sa fabrique, ne connaît, ni ne voit celui qui a jeté la biboula et dans le cas où on pince chez lui un livre non censuré, il a un moyen facile et naturel de se justifier aux yeux de l'autorité : « Je l'ai trouvée ici ou là » ; telle est, laconique, et qui ne saurait compromettre personne, la réponse faite aux questions des gendarmes touchant la biboula.

Ensuite le jet d'imprimés illégaux est relativement facile à réaliser, il n'exige pas l'existence de toute une organisation de colportage, ni de relations étendues dans les milieux auxquels la biboula est destinée. Il est évidemment beaucoup plus facile et moins dangereux de jeter, mettons cent exemplaires d'un imprimé quelconque, que de posséder cent amis qui se passeront ces exemplaires de main en main. « Va et sème à droite et à gauche » est une consigne facile

et son exécution ne réclame qu'une courte dépense d'énergie de la part d'un petit nombre de personnes.

Aussi le jet des imprimés illégaux du parti constitue-t-il une opération que l'on trouve dès les premiers pas d'une organisation révolutionnaire. Je me suis laissé dire que plus de la moitié de l'édition du *Robotnik*, au début de son existence en 1894 et 1895, était semée parmi la population des fabriques et les artisans des principaux centres industriels de Pologne. Il en était de même, pour le *Gornik* (le *Mineur*), édité par le P. P. S., pour le bassin de Dombrowa. Des renseignements recueillis par moi sur la Russie et l'Ukraine, il résulte que là aussi, jusqu'à présent, prévaut le système du jet des publications révolutionnaires, tracts et brochures, dans le monde du travail.

Un camarade occupé justement dans le bassin de Dombrowa pendant cette première phase du mouvement révolutionnaire, a raconté ainsi ses impressions :

Nous étions très mal organisés à cette époque dans le bassin de Dombrowa. L'organisation comptait bien peu de membres ; le socialisme était une doctrine tellement nouvelle qu'il était difficile de la répandre oralement parmi les ouvriers dont le niveau culturel était plutôt bas. On familiarisait donc les masses avec « la bonne nouvelle » du socialisme en jetant dans la rue des publications en grande quantité.

Presque chaque soir une poignée des nôtres se mettait en campagne. Chacun de nous avait dans ses poches une petite provision des brochures les plus populaires, en particulier « Les Questions Minières », spécialement destinées aux mineurs. Chacun de nous

connaissait les fondrières du bassin comme sa poche. C'était absolument nécessaire, car il nous arrivait parfois d'arriver à destination pendant la nuit, en évitant aussi bien les régions très peuplées que les fosses et les excavations de surface, au milieu desquelles on risque de se casser le cou.

Pour plus de sûreté, nous marchions par groupes et avant le départ, nous avions désigné à chacun de ces groupes la localité où il devait opérer. C'est seulement sur le matin après une course épuisante dans la boue de Dombrowa qu'on rentrait chez soi, complètement éreinté.

Bientôt circulèrent des légendes touchant les hommes mystérieux qui jetaient des brochures dans les rues. Nous perçûmes les échos des conversations qui avaient lieu entre ouvriers sous l'action de la biboula. Nos brochures plaisaient à la population. J'ai gardé le souvenir de quelques scènes qui témoignent des sentiments de sympathie que nourrissait la population ouvrière à l'égard de la biboula.

Un matin que je venais de finir ma besogne, je résolus, voyant qu'il me restait quelques brochures dans la poche, de les jeter au milieu de la cité ouvrière la plus proche ; c'était un groupe de maisonnettes qui entouraient la fosse voisine. J'avancais à grand pas, en rêvant et je ne remarquai pas une faible lueur qui éclairait la fenêtre de la maison vers laquelle je me dirigeais et qui indiquait que les locataires étaient déjà levés. Quand je l'aperçus j'étais déjà devant la fenêtre et placé de telle sorte que non seulement je voyais l'intérieur de l'humble logis, mais que j'étais moi-même visible pour tous ses habitants.

A l'intérieur, un mineur s'habillait à la hâte, sa femme, encore en chemise, lui préparait le déjeuner. Tous deux m'aperçurent devant la fenêtre et une expression d'étonnement se peignit sur leur visage. Je craignais qu'ils ne criassent au secours et qu'on ne me pinçât comme un voleur. Je résolus de risquer le coup.

Je tirai de ma poche un petit livre, je le montrai à travers la fenêtre au mineur et je le déposai sur le rebord de la fenêtre. Le mineur esquissa un sourire, il comprit ce que je voulais ; tous deux firent un signe de tête en guise d'assentiment et de remerciement. Rassuré je rentrai chez moi.

Une autre fois, par une nuit obscure, j'étais parvenu à un groupe de maisonnettes de mineurs, sans apercevoir un homme qui stationnait devant une maison. Je tirai un petit livre de ma poche et je me proposais de le déposer sur la fenêtre quand un chien se précipita sur moi en aboyant furieusement. Je m'apprêtais à prendre le large quand j'entendis une voix :

— Allez coucher, sale chien ! disait la voix d'un homme tout près de moi.

Je compris que celui qui admonestait ainsi son chien avait dû voir mes mouvements et remarquer la brochure que j'avais retirée de ma poche. Je posai donc tranquillement la biboula à l'endroit même où je voulais la mettre et je m'éloignai. Le chien essaya de nouveau de faire son devoir et aboya en grondant. Mais une minute après j'entendis frapper le chien et celui-ci de hurler d'une façon épouvantable. Mon inconnu l'avait empêché de nouveau de se jeter sur moi.

Naturellement, cette manière simpliste de répandre la biboula n'est pas de mise dans les villes pourvues d'agents de police et de mouchards, comme Varsovie ou Lodz. Il y faut plus de travail et de savoir-faire. On m'a assuré que pendant longtemps on avait eu recours à des gamins des rues pour répandre le *Robotnik* à de nombreux exemplaires.

On avait confié à un de ces gamins un petit paquet de *Robotnik* et on lui avait donné quelques sous en lui disant d'aller distribuer ces « annonces » aux ouvriers à leur sortie de l'usine. C'était un peu avant la fin du travail, de sorte que le gamin pouvait voir qu'il était surveillé dans l'exécution de sa tâche par celui qui lui avait remis les « annonces ».

Effectivement, le gamin alla se poster à la sortie de l'usine et au fur et à mesure que les ouvriers sortaient, il tirait des « annonces » de son paquet et les tendait aux ouvriers qui passaient devant lui. La police, même s'il y en avait dans la rue, n'y aurait rien vu de mal ; car notre petit bonhomme aux « annonces » était noyé dans la foule des quelques centaines d'ouvriers qui sortaient de l'usine.

Je m'amusais, me dit le camarade de Lodz, à regarder ce que faisaient les ouvriers de leur *Robotnik*. Quelques-uns jetaient un coup d'œil sur le titre et s'empressaient de le cacher dans leur poche. D'autres, saisis de terreur, le rendaient au gamin, mais il y en avait qui s'arrêtaient en pleine rue et parcouraient « l'annonce » en question. Il se formait même des groupes entourant en masse compacte un camarade qui pouvait lire à haute voix un article du journal. Ce qui était le plus amusant, c'était de voir un « flic », un « saucisson », comme on appelle

les policiers dans le jargon de la pègre, en Pologne, considérer tout cela philosophiquement et d'un air indifférent, sans se douter qu'à deux pas de lui se passaient des faits si répréhensibles et si séditieux.

Mais quelque temps après, les autorités apprirent qu'on distribuait aux abords des usines des journaux « séditieux ». Un des gosses fut pris en flagrant délit et il fallut cesser la distribution des « annonces ».

Mais, par contre, malgré sa simplicité et sa facilité, le procédé a un inconvénient qui oblige à chercher d'autres procédés plus efficaces et plus féconds en résultats. Le revers de la médaille de ce système est surtout l'ignorance absolue de la personne à qui l'on lance tel ou tel imprimé interdit.

Sous le régime tsariste il y a une énorme majorité d'illettrés. La biboula va donc souvent à des gens qui sont absolument incapables d'en profiter. En outre la biboula peut facilement tomber dans des mains indésirables, dans celles de gens qui sont des ennemis, soit par leurs fonctions (espions et fonctionnaires), soit par ignorance, par exemple des gens restés sous l'influence du clergé, s'il s'agit de la biboula socialiste. La poltronnerie pousse aussi beaucoup de gens à détruire tout imprimé illégal : d'autres sont complètement réfractaires à toute influence et ils ne regardent même pas l'exemplaire jeté : on comprend dès lors de quel maigre rendement est le système du jet de la biboula. On peut affirmer avec certitude que les deux tiers de la biboula jetée, sont perdus et restent sans influence.

Il ressort de là que ce système est extrêmement coûteux. Les difficultés d'introduction de la biboula ou de sa production à l'intérieur augmentent consi-

dérablement le coût d'un imprimé interdit. On m'a affirmé que d'après les calculs du P. P. S., le prix du transport double environ le prix d'un livre ou d'une brochure. On peut donc se faire une idée des sommes littéralement jetées au ruisseau par le système de la semaille. Quant à retirer un seul centime de l'argent dépensé pour l'impression et le transport d'un livre ou d'une brochure, il n'en faut pas parler.

Le pire de ses inconvénients est son efficacité minime pour l'organisation et son inaptitude à recruter des affiliés, à rattacher les gens au groupe révolutionnaire semant la biboula. Celle-ci leur tombe littéralement du ciel, ils la reçoivent sans contracter la moindre obligation envers ceux qui la répandent. Bien plus, l'emploi permanent de ce système fait croire au public qu'il est l'objet de quelque opération accomplie sur lui par un étranger, un inconnu, avec qui il n'a rien de commun.

L'influence de la biboula, en pareil cas, peut être provisoirement puissante, mais elle ne tarde pas à faiblir et, en tout cas, elle est complètement insaisissable, elle ne peut être ni mesurée ni réglée. L'organisation, qui pratique en permanence ce seul système de diffusion de ses publications, ressemble à un cavalier qui ne tient pas les rênes de son cheval. Les conséquences en sont particulièrement funestes pour les organisations socialistes qui doivent puiser leur force non seulement dans la conscience du monde du travail, mais dans l'embrigadement de ses membres et dans leur participation aux travaux et à l'action de l'organisation. Le système du jet de la biboula ne peut être employé que transitoirement, c'est un

échelon qui permet de se hisser plus haut pour atteindre la voie normale.

D'ailleurs l'évolution naturelle de toute organisation en voie de développement doit la conduire à limiter, sinon à supprimer complètement ce procédé. Car à mesure que les rangs de l'organisation se multiplient, on voit se multiplier aussi la quantité de biboula nécessaire à ses besoins. Et comme la faculté créatrice de l'organisation en fait de biboula n'est pas indéfinie, qu'elle ne peut croître que lentement, la quantité de biboula disponible pour être jetée, diminue forcément peu à peu. Une évolution remarquable à ce point de vue est celle accomplie par le P. P. S., pour la diffusion de son organe le *Robotnik*. On a commencé par jeter la moitié de l'édition qui comportait alors 1.200 exemplaires. Je me suis laissé dire que la clientèle des organisations du parti subissait à cette époque de telles fluctuations que, pour les numéros du début, le quart à peine de l'édition passait de main en main au sein de l'organisation même. Chaque mois cependant la situation alla en s'améliorant. L'organisation grandit et les demandes de biboula s'accrurent.

Ce fut une raison valable pour entamer la lutte avec le système du jet de la biboula. Dans les milieux qui pratiquent ce genre de sport sur une grande échelle, on rognait les demandes, en donnant moins de *Robotnik* à diffuser. Malgré cela dès 1896, deux ans après sa fondation, il fallait tirer à 1.300, 1.400 et jusqu'à 1.500 exemplaires. On m'a affirmé que la lutte contre le jet de la biboula, et en particulier du *Robotnik*, dura assez longtemps. Les bonnes gens s'étaient entraînées et entièrement habituées à ce

procédé de diffusion. Les arguments à l'appui de la continuation du système ne manquaient pas ; l'un des moindres n'était pas celui de la sécurité de ceux qui diffusaient la biboula de cette façon.

Tout de même avec le temps on finit par remporter la victoire, on cessa de jeter le *Robotnik*, tandis que le nombre de ses lecteurs ne cessait de s'accroître. En 1899, nous tirions déjà à 1.900 exemplaires, mais depuis cette époque l'édition n'augmente pas. Les conditions techniques s'y opposent. L'accroissement du tirage entraîne évidemment l'augmentation du temps passé au travail à la machine et le *Robotnik*, qui exige déjà 15 à 16 jours d'un travail intense, aurait dû paraître plus rarement.

Dans ces conditions, l'administration du parti, m'a-t-on dit, se voit forcée de rogner toutes les demandes du *Robotnik*, de repousser impitoyablement les exigences pressantes des organisations particulières, tendant à augmenter le nombre des numéros du journal à recevoir. Les lecteurs ont dû s'adapter à cette décision et se débrouiller. On a imaginé ce qu'on pourrait appeler un groupement des lecteurs du *Robotnik* : un certain nombre de gens se connaissant bien se mettent d'accord sur la filière qui suivra le dernier numéro du *Robotnik* dans le groupe en question. Ce groupe comprend parfois dix lecteurs assidus du journal. Le mode de diffusion ci-dessus est surtout répandu dans les organisations les plus anciennes, les plus solidement assises, ce sont aussi celles qui sont le plus sacrifiées par l'administration du parti dans la répartition du *Robotnik* en faveur des organisations récentes, en train de se former.

On commettrait toutefois une erreur si l'on pensait que la distribution clandestine de la biboula a été complètement abandonnée. Ce système est toujours pratiqué, parfois même sur une grande échelle, mais chaque fois c'est dans un but bien déterminé. On jette surtout la biboula aux gens que l'on veut mettre à l'épreuve.

Il est compréhensible qu'étant donné les cruelles persécutions qui s'abattent sur les organisations révolutionnaires sous le tsarisme, il ne faut accepter de nouveaux membres qu'avec la plus grande circonspection. Il faut s'enquérir non seulement des opinions du candidat, mais de son caractère. Cette enquête sur les opinions et sur le caractère s'accomplit par le lancement d'un exemplaire de biboula sous les pas du candidat examiné. Que va-t-il faire de la biboula ? la détruire, la repousser du pied, la remettre aux autorités gouvernementales ou à la direction de la fabrique ? Que va-t-il en dire ? Tout cela entre en ligne de compte, est pesé et apprécié.

Voici le récit qui m'a été fait d'une tentative de ce genre accomplie dans les sombres galeries d'une fosse du bassin de Dombrowa.

Les membres de l'organisation de cette mine avaient l'œil sur un mineur qui était sympathique en raison de ses sentiments élevés de dignité personnelle, par lesquels il se distinguait de ses collègues. Mais le mineur en question était grincheux, il était difficile de le faire parler et par conséquent de savoir ce qu'il avait dans le ventre. On résolut donc, pour le sonder, de lui jeter un exemplaire du *Gornik* (le Mineur); on plaça le numéro dans la fente d'un pilier de galerie près de l'endroit où le mineur avait l'ha-

bitude de suspendre ses affaires quand elles le gênaient pour le travail.

On constata que le journal disparaissait. Le mineur surveillé devait donc le prendre ; mais son silence ne permettait pas de savoir ce qu'il pensait du journal et de la doctrine qu'il professait. On décida de pousser plus loin l'expérience. Dès la publication d'un nouveau numéro du *Gornik* on lui en jeta un autre. Il disparut comme le précédent. Quelques jours passèrent sans résultat apparent. Les camarades de l'organisation découragés avaient l'intention de renoncer à poursuivre leurs tentatives, mais sur la demande pressante de l'un d'eux qui connaissait de très près le mineur épié, on essaya une fois de plus.

Au troisième numéro, le mineur recouvra la parole.

Le lendemain du jour où il avait reçu le journal, il s'adressa au camarade qui le cautionnait au sein de l'organisation et lui demanda conseil. Il lui raconta la triple réception du *Gornik* et lui avoua que ce journal lui plaisait énormément. Notre camarade fit semblant de ne pas comprendre de quoi il s'agissait.

— Quel journal ? demanda-t-il, jamais je n'en ai vu.

Le mineur lui donna à lire dans le plus grand secret les trois numéros. Les deux amis se rencontrèrent à plusieurs reprises et bavardèrent des divers sujets traités par le journal. Le mineur voulut entre autres choses élucider la question de savoir d'où provenait le journal qu'on lui jetait.

— Ce n'est tout de même pas le « trésorier » (1),

(1) D'après une légende qui a cours chez les mineurs, il existe un esprit tutélaire appelé « trésorier » qui fait de temps en temps

disait-il, il ne s'occupe pas de ça. C'est quelqu'un qui fréquente les fosses exprès. Et sais-tu, ajouta-t-il, ce qui m'embête ? L'impression de tout cela doit coûter pas mal d'argent. A la dernière page de la gazette figurent des quittances. Par conséquent, il y a des gens qui paient les éditeurs du journal. Et j'ai honte d'avoir déjà reçu trois numéros et de n'avoir pas encore déboursé un sou. Pour sûr le porteur du journal doit m'engueuler. Ah gremlin ! doit-il dire, tu lis le journal, tu en fais l'éloge et je ne vois pas de toi même un sou coupé en quatre. Je me casse la tête à me demander comment faire pour envoyer l'argent au journal. J'ai mis de côté à cet effet un demi-rouble de ma dernière paie. Mais comment faire ?

— Que penses-tu de la combinaison que j'ai imaginée ? Celui qui apporte le journal s'attend sûrement à ce que l'argent du journal soit déposé au même endroit que ce dernier. Il est obligé de le trouver ? Qu'en dis-tu ?

L'ami convint que c'était en effet le moyen le plus sûr et c'est ce que fit notre mineur. Ayant trouvé pour la quatrième fois le journal, il mit 50 kopecks au même endroit et s'éloigna. Naturellement le camarade, qui en fut informé, prit l'argent et notre mineur généreux fut très étonné de voir dans le numéro suivant un récépissé ainsi libellé : « du pilier de telle galerie, en paiement du *Gornik*, 50 kopecks ».

son apparition dans les fosses, en particulier quand il doit se produire un accident entraînant des victimes humaines. Il se montre surtout dans le costume des maîtres mineurs prussiens, qui était porté autrefois, au début de l'industrie minière du bassin.

On jette aussi la biboula aux individus que l'on soupçonne d'avoir des relations suivies avec la police ou avec la direction de l'usine dans le but de contrôler l'usage qu'ils font des numéros distribués. S'ils remettent la biboula aux autorités, c'est la preuve des mauvaises intentions de l'homme, et c'est une raison pour le tenir à l'œil, en toutes choses.

En outre on jette la biboula dans les milieux peu explorés, aux ramifications restreintes, ou dans ceux qu'on ne peut atteindre pour le moment par la voie ordinaire. Pendant longtemps ce procédé a été employé à l'égard de la population des campagnes, dans la banlieue des grandes villes. Jusqu'à ces derniers temps, époque à laquelle le parti a commencé à travailler régulièrement sur la population paysanne, la biboula du parti lui parvenait surtout par ce moyen primitif.

Le dimanche ou les jours de fête, principalement en été, des ouvriers s'approvisionnaient de biboula déjà lue ou en excédent et sortaient de la ville pour la fourrer n'importe où à la campagne. On s'arrangeait naturellement pour que la biboula tombât le plus tôt possible sous les yeux de quelqu'un.

Dans toutes les villes, ou presque, dans lesquelles le P. P. S., a des relations parmi la population ouvrière, on trouve de ces amateurs d'excursions en banlieue pour jeter des exemplaires de biboula dans tel ou tel village.

Le P. P. S. a organisé sur une grande échelle le jet de la biboula parmi les paysans, à l'époque des pèlerinages à Czenstochowa. A ces solennités, aux abords de Jasna Gora, se donnent rendez-vous des centaines de mille pèlerins pieux, venus de toutes

parts. On m'a cité un cas où, à l'occasion d'un de ces pèlerinages, on a jeté et distribué dix mille exemplaires de publications socialistes, spécialement choisies dans les collections du parti. Je dis « distribué », car plusieurs des roublards de Varsovie, envoyés à Czenstochowa en exécution du plan convenu, poussaient l'audace jusqu'à se mêler à la foule en demandant aux gens s'ils savaient lire, et on ne donnait des livres que sur réponse affirmative.

Un enragé lanceur de biboula à la campagne fut entre autres le camarade Blazejewicz, mort en exil en Sibérie. C'était un menuisier de Varsovie qui avait été membre des premières organisations socialistes de la capitale. Exilé en Sibérie avant même la fondation du premier parti socialiste de Pologne, « le Prolétariat », il revint quelques années après et comme il lui avait été interdit de résider à Varsovie, il établit sa résidence à Wilno.

Là le vieux matois révolutionnaire lâcha la bride à son tempérament. Il ne circulait que chargé de brochures qu'il vous collait à chaque rencontre. Il aimait surtout opérer dans les gares de chemin de fer à l'époque du pèlerinage annuel des paysans dévots au Calvaire de Wilno. On peut alors dans la salle d'attente de troisième classe trouver une multitude de paysans à souquenille. Blazejewicz tombait au milieu de cette foule, recherchait les figures les plus intelligentes, entamait la conversation et après avoir demandé au paysan s'il savait lire le polonais, lui donnait une brochure.

— Tiens, c'est l'évêque qui te donne ça ! disait-il avec son accent paysan.

Car l'élève de la vieille école révolutionnaire tenait

beaucoup aux formules cléricales et démagogiques qui lui aidaient à entr'ouvrir le cœur des paysans. On m'a affirmé que la jeune génération batailla longtemps avec lui, mais ne put arriver à le convaincre.

En général, la campagne, en l'absence d'une police convenablement organisée, en raison de la confiance naïve de ses habitants à tout ce qui est imprimé, est un terrain idéal pour la diffusion de la biboula. Toutes les jeunes organisations socialistes ont commencé leur œuvre à la campagne en jetant de la biboula parmi les paysans. Les émeutes paysannes des gouvernements de Poltawa et de Kharkow entre autres, qui firent à l'époque tant de bruit, furent le résultat d'une campagne au cours de laquelle on jeta dans ces régions une masse de biboula ukrainienne et, en particulier, une traduction de l'excellente brochure polonaise : « le Père Simon ».

Mais à la campagne comme à la ville, à mesure que les relations se développent, l'évolution du colportage tend à rejeter progressivement ce système primitif et à le remplacer par un type supérieur de diffusion. Ce type supérieur est le colportage proprement dit, la remise de l'imprimé illégal de la main à la main, soit contre argent, soit contre tel ou tel service rendu au parti. Ce type est actuellement le plus en honneur au P. P. S. C'est en quelque sorte la loi, la règle, dont les autres moyens sont les exceptions.

La biboula périodique provenant des centres du parti et la biboula, sous forme de brochure et de livre, provenant des dépôts-librairies de détail, passent aux mains des premiers destinataires. Ceux-

ci en général ne la prennent pas pour eux mais pour d'autres camarades, résidant loin des foyers du parti, lesquels leur en ont fait la demande. C'est le deuxième échelon descendu par la biboula dans sa marche vers les masses populaires. Le plus souvent, elle ne s'y arrête pas longtemps. Parfois, quand il y a eu entente préalable au sujet d'un livre ou d'un numéro de journal, la biboula retourne au premier échelon pour repartir d'un autre côté ; mais en général, ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'elle reprend sa course dans le monde.

Dans le premier cas, il se forme une espèce de bibliothèque ambulante. Chaque exemplaire passe successivement d'un lecteur à l'autre, mais revient toujours à son possesseur primitif, ordinairement un membre de l'organisation du parti. Dans presque toutes les organisations locales, il existe de ces bibliothèques ambulantes comptant des dizaines de brochures différentes. Ce système de diffusion de la biboula a ses partisans. Ils s'efforcent de doter autant que possible la bibliothèque ambulante de toutes les publications du parti, afin de pouvoir satisfaire à toutes les demandes de la clientèle.

Quand j'étais rédacteur du *Robotnik*, j'avais une collection complète de notre journal. Un jour, par mégarde je brûlai, avec des papiers inutiles, un des premiers numéros du *Robotnik*. J'étais très ennuyé de cette perte que je croyais irréparable. L'édition remontait à cinq ans, et il était peu probable qu'une organisation de l'intérieur soumise à tant de troubles, de perquisitions et d'arrestations, ait pu garder un numéro aussi ancien.

Quelques temps après, on m'apporta ce numéro

perdu. Il provenait justement, me dit-on, d'une de ces bibliothèques ambulantes de Zawiercie, cité ouvrière située entre Dombrowa et Czenstochowa. On ajouta que le camarade qui gérait la bibliothèque était très ennuyé d'avoir à amputer sa collection, mais qu'il faisait ce sacrifice en considération des besoins de la rédaction. L'exemplaire en question, qui était pour moi, à cette époque-là, un spécimen précieux, portait témoignage, par son aspect extérieur, de ses longs et loyaux services.

C'était un imprimé lu et relu, ce qui s'appelle relu. Les plis profonds qui le sillonnaient en tous sens prouvaient qu'il avait été plié de bien des façons pour s'adapter aux dimensions de telle ou telle poche.

Chaque page portait des traces de mains grasses ou couvertes de suie. Les bords inférieurs des feuilles, par suite de leurs fréquents contacts avec les doigts des lecteurs, étaient déchirés, ou bien, quand la déchirure avait affecté une partie du texte, recollés avec une bande de papier. En maints endroits le texte était illisible et une main compatissante avait noté en marge les additions nécessaires. Les feuilles étaient toutes trouées, preuve que le numéro du *Robotnik* avait été cousu plusieurs fois. En un mot il était visible qu'au cours des cinq dernières années, le numéro n'avait pas chômé et avait sans cesse passé de main en main, d'un lecteur à l'autre. Et je me disais : que d'exemplaires de biboula ainsi lus et relus on conserve, comme une relique, dans les coins les plus reculés de la Pologne ! Que de gens occupés à recoller soigneusement les feuillets déchirés, à recoudre ensemble et à dorloter ces carrés de papier imprimé. J'avoue franchement

qu'après avoir examiné ce vénérable exemplaire d'imprimé interdit, je fus un peu ému et que ce fut avec un plaisir redoublé que je me mis au travail sur le nouveau collègue de ce vétéran du mouvement révolutionnaire.

Le reste de la biboula, la plus grande partie, ne revient pas, je l'ai déjà dit, à ses destinataires primitifs, aux organisateurs du colportage. Elle continue sa course et s'enfonce de plus en plus dans l'océan populaire. Plus la biboula s'éloigne du foyer du parti, plus s'affaiblit le contrôle de l'organisation sur ses mouvements et sur l'influence qu'elle exerce sur les lecteurs et sur son entourage.

Sans doute une partie de cette biboula est détruite, une autre tombe aux mains des gendarmes et des procureurs au cours des perquisitions et va enrichir les archives du gouvernement. Mais la majeure partie circule de main en main, embrassant parfois des cercles très étendus, visitant les coins les plus reculés, auxquels n'ont même pas songé ceux qui ont lâché l'exemplaire en question. Comme je l'ai déjà dit, tout contrôle, toute évaluation pour cette dernière fraction de la biboula, est absolument impossible.

L'existence d'une clientèle de lecteurs en marge du parti est un fait incontestable et on a essayé parfois de la décompter, au moins approximativement. Pour les grandes villes, les grands centres de population, où on se connaît peu, ce décompte est naturellement impossible. Mais dans les villes plus petites où la vie de province rapproche les gens et permet une observation plus fructueuse des voisins, il présente un certain caractère de probabilité.

On m'a raconté qu'une organisation locale, dont

le champ d'action était une ville de fabriques d'importance moyenne, avait résolu de déterminer le nombre des ouvriers des fabriques de la ville qui lisaient la biboula du P. P. S. Ce qui les intéressait surtout dans cette question, c'était l'enfant chéri du parti, le *Robotnik*.

Les enquêtes et recherches furent conduites avec la plus grande prudence et tous les cas douteux furent éliminés des calculs.

Les évaluations tinrent compte surtout des impressions qui se dégagent des conversations avec les camarades. Tout esprit observateur peut déduire de ces dernières les influences auxquelles un individu est soumis. Des mots, des expressions, des phrases entières, tirées toutes vives du *Robotnik* et reproduites par lui, dénoncent facilement un de ses lecteurs. On est arrivé ainsi à calculer que dans cette petite ville de 2.000 habitants, il n'y avait sûrement pas moins de 400 lecteurs assidus du *Robotnik*. Et comme l'organisation recevait 40 exemplaires à diffuser, il en résultait qu'en moyenne il y avait dix lecteurs du *Robotnik* par exemplaire.

Evidemment ce calcul manque complètement de précision, mais s'il y avait lieu de le corriger, ce serait, à mon avis, pour l'augmenter.

Cette majoration est nécessaire, si on tient compte des pérégrinations de la biboula, non seulement à l'intérieur d'une localité déterminée mais, encore à l'extérieur, dans les petites villes et villages voisins.

Il est incontestable, m'ont affirmé des personnes, qui participent au travail du parti dans diverses villes de l'intérieur, que la biboula précède partout l'organisation. Tout centre nouveau conquis d'une

façon ou de l'autre par une organisation, toute nouvelle relation faite dans telle ou telle ville avait déjà reçu la biboula. D'où ? Par quelle voie ? Il est presque toujours difficile de le savoir. Mais quand il a été possible de résoudre ce problème, on a constaté que la biboula réussissait à franchir des centaines de kilomètres, à se faufiler de ville en ville par des moyens impossibles à prévoir et à régulariser. En dernier lieu, quand le parti a entamé sa grande propagande à la campagne, le même phénomène est apparu ; la biboula y était déjà parvenue, en devançant les organisations ou les propagandistes du parti.

Un camarade ayant opéré longtemps dans divers trous de province m'a raconté des découvertes amusantes faites par lui, à l'occasion des nouvelles relations.

— Tu sais, me dit-il, j'ai quelque peu de patriotisme de clocher. Je me sens un attachement particulier pour la ville où je suis né, où j'ai passé mon enfance. Aussi quand je suis devenu socialiste et que j'ai commencé à travailler dans une organisation du P. P. S., j'ai été extrêmement vexé de voir que ma ville natale était si calme qu'on aurait entendu trotter une souris. Chaque fois que je recevais le *Robotnik* je le parcourais d'un bout à l'autre pour y découvrir une mention, si petite fût-elle, de la ville qui m'intéressait si fort et j'étais toujours déçu. Ma ville natale dormait profondément, c'était évident.

— Figure-toi ma joie, continua-t-il, quand des ouvriers de Varsovie me transmirent l'adresse d'un artisan qui demeurait dans ma ville natale. C'était

le parent d'un de nos camarades de Varsovie. Celui-ci avait affirmé que son cousin nouerait avec plaisir des relations avec le parti et contribuerait peut-être à la création, dans sa ville, d'une organisation du parti local.

Je demandai avec insistance si on lui avait déjà envoyé de la biboula, mais je ne reçus pas de réponse. Voyant cela, je prends une collection de publications tant nouvelles qu'anciennes, et je me mets en route. Pendant le voyage, je pense constamment à la conversation que j'aurai avec des gens qui ne connaissent rien ou presque rien du socialisme et encore moins du parti et de la vie de ce dernier. J'avais arrêté dans mon esprit mon entrée en matière et la manière d'aborder tel ou tel sujet.

Je finis par arriver chez l'artisan qu'on m'avait signalé de Varsovie. Je m'excuse comme il convient, je me réclame de son parent et lui révèle le but de mon voyage. Il m'accueille cordialement, comme un ange envoyé du ciel. Il me promet de réunir pour le soir un groupe d'individus triés sur le volet. Je sais ce qu'il en est dans le début d'un mouvement. A ces réunions assistent une foule de braves gens très respectables, mais qui, pour l'organisation, sont, la plupart, de vrais zéros, ils écoutent volontiers de quoi l'étranger leur parle, mais ne sont bons tout au plus qu'à lire ce qu'on leur fourre dans les mains.

Je prévient donc mon hôte qu'il me plairait de me trouver en présence de gens susceptibles de nous aider à développer l'affaire. Je lui explique qu'il vaut mieux, au début, avoir affaire à une poignée de gens disposés à travailler qu'à un grand nombre prêts seulement à écouter.

— Oui, oui, je sais ! dit-il en interrompant mon raisonnement, je n'amènerai que ceux qui font déjà quelque chose, qui sont déjà organisés. Et il prononça ces derniers mots avec une certaine fierté.

— Organisés ! fis-je, étonné. Vous avez donc déjà une organisation ?

— Mais oui, répartit l'artisan un peu blessé, une organisation socialiste !

De plus en plus étonné, je le questionnai sur cette organisation. J'appris que sous l'influence de la biboula, qui parvenait, Dieu seul sait par quelles voies, dans ma ville natale, quelques ouvriers avaient eu l'idée de fonder une organisation ou plutôt un cercle. Les membres de cette petite organisation spontanée, se réunissaient régulièrement, s'entretenaient de diverses questions locales et lisaient en commun les livres légaux ou illégaux qui leur tombaient sous la main. Mon nouvel ami promit de m'apporter la liste de la biboula qu'ils avaient dans leur dépôt, lequel constituait en même temps un cabinet de lecture utilisé, comme je l'appris, par un assez grand nombre de personnes, outre celles qui composaient le cercle au début.

Le soir même nous nous réunîmes. Nous étions peu nombreux, sept ou huit personnes à peine.

Je commençai la petite conférence élémentaire que j'avais préparée. Mes auditeurs approuvaient certes de la tête, mais je sentais que je ne les remuais pas. Je compris que je leur parlais de choses qu'ils avaient depuis longtemps digérées et qu'ils attendaient visiblement autre chose de moi. Je changeai mes batteries.

Je commençai à les entretenir de l'histoire du

mouvement socialiste en Pologne. Quand j'en vins à parler du « Prolétariat » et de la mort héroïque des quatre camarades pendus sur les pentes de la citadelle, ils m'interrompirent pour me dire qu'ils avaient organisé une cérémonie pour l'anniversaire de la mort de ces prolétaires. Il paraît qu'ils avaient reçu le numéro du *Robotnik* contenant un article à ce sujet, et que ce petit groupe inconnu, resté en dehors de l'ensemble du mouvement révolutionnaire, avait, malgré son isolement, répondu à cet appel. Mon émotion grandissante communiqua à mes paroles un accent plus chaud et plus cordial, si bien qu'à la fin nous étions de bons amis.

A la fin, je fus assailli de questions, de demandes d'éclaircissements sur tel ou tel projet. On voyait que la lecture de la biboula de parti éveillait chez les membres de la petite organisation des doutes, des discussions et qu'on profitait de ma présence pour élucider ou résoudre les problèmes posés. Je fus particulièrement amusé en me voyant questionné sur des affaires depuis longtemps périmées, complètement oubliées à Varsovie, mais qui ici vivaient dans les esprits sous l'influence du « souffle ardent » des publications qu'ils venaient de lire.

Je quittai ma ville natale, fortement remué et ravi, et ma considération pour la puissance de la biboula, que ses ennemis n'avaient pu enchaîner, s'en accrut dans d'immenses proportions.

Cette influence de la biboula, poursuivit le camarade en question, biboula qui échappe au contrôle du parti et circule dans le pays par des voies mystérieuses, j'ai eu l'occasion de la constater à la campagne, quand j'entamai une tournée de propagande.

J'étais allé un jour dans un trou perdu, éloigné des foyers d'action du parti, dans le but de nouer des relations avec quelques paysans qui m'avaient été indiqués par des villageois de la banlieue, avec lesquels j'étais en rapport déjà depuis longtemps. J'emportais avec moi, comme la fois précédente, une collection choisie de biboula. Mais quand, après les préambules habituels, je montrai la biboula aux paysans, il se trouva qu'ils connaissaient la plupart des brochures que j'apportais.

Parfaitement ! On me demanda d'en apporter d'autres ainsi que des journaux dont ils étaient tout fiers d'annoncer le titre.

Je leur demandai d'où ils avaient acquis cette connaissance de notre littérature du parti, à laquelle je ne m'attendais pas et quelle en était la source. Il paraît qu'elle leur venait d'un paysan d'un village voisin dont le frère, je l'ai su plus tard, travaillait dans une filature. Naturellement j'allai le voir.

C'était un paysan intelligent. Il parlait avec une certaine onction de sujets qui ne sont ordinairement de la compétence ni des paysans, ni même de l'ouvrier moyen des villes. Il était abonné à un journal paysan légal et il avait en outre une bibliothèque. J'allai la voir. Que n'avait-il pas ? La trilogie de Sienkiewicz et des bouquins sans valeur de Rodziewiczówna, quelques petits volumes d'Orzeszkowa, de Mickiewicz, un grand nombre de brochures populaires, un manuel de physique et de chimie, un gros almanach de la *Gazette agricole* à côté des *Causeries Littéraires* et tout cela pêle-mêle, avec une foule de publications illégales.

Parmi ces dernières, il y avait aussi des brochures socialistes, quelques numéros anciens du *Robotnik*, du *Przedswit* et du *Przegląd Wszechpolski*. On voyait que le propriétaire de la bibliothèque prenait tout ce qui lui tombait sous la main, et qu'il avait mis des années à composer cette bibliothèque hétéroclite.

Notre conversation me fit savoir que la bibliothèque servait aussi de cabinet de lecture, car son propriétaire donnait volontiers à lire ses livres et ses brochures à ses voisins.

Mais cette bibliothèque comportait une sorte de sanctuaire qui était la propriété personnelle du patron. Dans ce sanctuaire se trouvait une collection curieuse des diverses organisations illégales de Pologne. Il apparaissait que le style un peu ampoulé des appels de propagande était du goût et tout à fait dans les idées de mon hôte, puisqu'il aimait tant et qu'il collectionnait avec tant de soin ce genre de littérature.

Cette collection comprenait des proclamations socialistes, patriotiques, imprimées ou polygraphiées à propos de grèves, d'événements politiques. Quelques-unes avaient été copiées sur des exemplaires imprimés. Ce sont celles, m'explique mon hôte, que l'on avait prêtées à son frère à Lodz, mais qui ne lui appartenaient pas.

Le plus amusant, c'est que mon hôte avait poussé sa passion pour les proclamations au point d'avoir dans sa collection une proclamation russe et deux proclamations juives, qu'il était évidemment incapable de déchiffrer. Je lui traduisis la russe, et il me remercia ; quant aux juives, je lui promis de lui

en donner la traduction et je notai la date de la proclamation pour savoir de quelles proclamations il s'agissait en l'espèce.

Pour en revenir au colportage, il ne faut pas oublier le côté financier. C'est un fait bien connu que, même dans les circonstances normales, qui ne sont pas celles de la Russie, les éditeurs ont beaucoup de mal à récupérer l'argent provenant du colportage et qu'ils doivent compter sur un certain pourcentage de perte. Il est clair qu'avec les conditions politiques qui règnent dans les provinces annexées russes, ces pertes sont forcément beaucoup plus importantes.

Comme je l'ai déjà montré, les poursuites du gouvernement entraînent nécessairement la création d'un système compliqué d'intermédiaires pour la diffusion de la biboula. L'argent provenant de la vente suit une route inverse et passe également de main en main, franchissant parfois plusieurs échelons intermédiaires avant de parvenir aux gérants de l'entreprise d'édition. C'est ce qui rend le contrôle et les comptes infiniment plus difficiles ; l'imbroglie s'accroît encore du fait de l'impossibilité où l'on se trouve d'avoir des livres de comptes bien tenus, ou la liste des colporteurs.

Les comptes sont tenus sur des feuillets faciles à détruire, de façon embrouillée et incompréhensible ; de la sorte, s'ils viennent à tomber dans les mains des gendarmes, il est impossible d'en tirer une conclusion quelconque.

Si par surcroît l'on considère que les perquisitions et les arrestations continuelles suppriment beaucoup d'anneaux intermédiaires du colportage, que la

seule crainte d'une perquisition entraîne la destruction de telle ou telle feuille de compte, on peut se représenter le désordre qui règne en cette matière et la difficulté que l'on éprouve à se rendre compte de la situation exacte. Aussi je doute que, même si l'on est parfaitement au courant de la question du colportage, l'on puisse citer, à ce sujet, des chiffres tant soit peu dignes de foi. Du moins, mes enquêtes en ce sens ne m'ont pas fait découvrir le fil conducteur, la pierre de touche relative à cette question. Il n'existe que des impressions générales, recueillies à la suite d'une longue participation à l'affaire, par les divers agitateurs du parti. On peut les résumer ainsi qu'il suit.

Un des principaux obstacles à la vente normale des brochures et journaux interdits est l'habitude contractée par le public des grandes villes de recevoir la biboula gratuitement. C'est justement dans ces grandes villes qu'a pris naissance le mouvement socialiste, et si son premier stade a été marqué par un vif enthousiasme et un grand esprit de sacrifice, l'ordre et la coordination ont fait défaut. En outre, pour diffuser la biboula, on se contentait de la jeter, de la faire accepter de force. L'une des conséquences de ce genre de travail fut une aversion générale pour le paiement de la biboula.

— Tu ne peux pas te figurer, me dit un camarade qui a travaillé longtemps à Varsovie, les difficultés que l'on a pour faire payer régulièrement les publications. On croirait que c'est simple ; tu reçois tant d'exemplaires de telle brochure, tu dois les vendre tel prix et si tu ne les vends pas en totalité ou en partie, tu renvoies le bouillon. Ah bien oui ! les

ouvriers chez nous consentent bien à donner une cotisation pour le parti, cotisation dépassant parfois même la valeur de la biboula qu'ils ont lue. Mais payer pour chaque exemplaire, vendre la biboula, çà, ils ne peuvent pas l'encaisser.

— Tu en trouveras beaucoup, ajoute-t-il, qui sont les adversaires par principe du commerce de la biboula. Ils disent qu'on diminue ainsi la solidité et la puissance d'une des bases principales de notre mouvement : le sacrifice. En un mot, on vous sert les arguments les plus divers, depuis le plus faible jusqu'au plus sérieux, tirés de bric et de broc, pour combattre la vente normale des publications.

— Notre parti, me dit un autre, s'efforce de réformer notre système de diffusion de la biboula grâce à un colportage régulier. Jusqu'à ce jour, on n'a atteint certains résultats que par la diffusion des brochures et des livres. Quant au *Robotnik* il est extrêmement difficile, et parfois impossible, de mettre en vigueur cette réforme et il faut dans ce cas se contenter des cotisations. La cause principale de la réussite relative de cette réforme en ce qui concerne la biboula en brochures est, qu'étant donné le développement qu'a pris notre clientèle, il y en a trop peu. La demande dans l'espèce dépasse sensiblement l'offre, alors que le *Robotnik* arrive toujours avec le nombre de numéros fixé à l'avance et auquel le public est accoutumé.

Or, m'explique-t-il, nous apprenons souvent qu'il se fait un commerce de biboula en dehors de nous. De plus, les prix en pareil cas sont toujours plus élevés que ceux que nous fixons à nos colporteurs. C'est la preuve qu'un colportage régulier, compte tenu

naturellement des cas de force majeure, gendarmes, perquisitions, arrestations, est possible chez nous, et qu'on pourrait baser là-dessus le nombre de tirages ainsi que les jugements portés sur la valeur de telle ou telle publication.

Quant à définir les revenus provenant de la vente de la biboula ou la proportion des imprimés vendus aux imprimés distribués gratuitement, ni mes conversations, ni mes renseignements recueillis au sein du parti, ne m'ont permis d'arriver à une conclusion quelconque. La réforme dont j'ai parlé ci-dessus est évidemment de trop fraîche date pour qu'il soit possible d'en supputer les conséquences.

J'ai mentionné précédemment le groupement des lecteurs du *Robotnik* en associations se contentant d'un seul exemplaire du journal. C'est là le type de lecture le plus parfait qui ait été atteint jusqu'ici. Il rend possible l'extension de la masse des lecteurs, sans exiger un accroissement de production, difficile à réaliser par l'imprimerie pour des raisons techniques. On peut mettre aussi à son actif le resserrement des liens organiques entre les lecteurs ainsi groupés, et cet avantage, étant donné la ferme tendance du gouvernement à réduire la société à l'état d'atomes, selon l'expression de l'ancien ministre des finances du tsar, M. Witte, a une importance digne d'être signalée. Il serait donc à désirer que ce type prévalût peu à peu sur les autres et devînt la règle, du moins pour le *Robotnik* et les autres journaux du parti.

Il est un genre spécial de biboula qui exige un moyen de diffusion également spécial, ce sont les proclamations publiées par le comité central et

les comités locaux du parti. Ces comités s'adressent par des proclamations à un public étendu, soit pour l'appeler à une action ou à une intervention quelconque, soit pour lui expliquer l'importance d'un événement qui occupe à un moment donné les esprits. Il ne s'agit pas ici de convaincre ou de guider l'opinion des membres de l'organisation, à cette action suffisent les procédés ordinaires, mais d'exercer une influence immédiate sur les gens qui se tiennent en marge de l'organisation et qui n'appartiennent pas à ses effectifs de combat.

Il est donc nécessaire que la proclamation soit diffusée, « lancée » comme disent les révolutionnaires, aussi loin que possible, pour qu'on en parle, et qu'on en discute le plus qu'il se peut. Plus le lancer d'une proclamation fait de bruit et attire l'attention générale, plus il est facile d'atteindre le but visé : s'emparer de l'opinion, enchaîner l'attention, au moment voulu, à tel événement et non pas à tel autre, à telle façon de concevoir la question et non à telle autre.

Il faut reconnaître qu'un des meilleurs auxiliaires de cette réclame, si l'on peut s'exprimer ainsi, faite par les proclamations, est le gouvernement lui-même. Les proclamations sont une des choses qui ont le don d'irriter le plus les agents du gouvernement, policiers et gendarmes et surtout les premiers, qui se signalent par une bêtise monumentale et par un manque de tact politique complet. Ils font d'ordinaire tant de bruit à l'occasion de chaque proclamation, courant par la ville comme des possédés, se saisissant des citoyens les plus inoffensifs, à seule fin de faire parade de leur zèle pour le tsar, que les sourds

eux-mêmes entendent, les aveugles voient et que la simple curiosité populaire pousse les gens à rechercher les causes de l'extraordinaire agitation de l'ours policier. C'est surtout en province qu'en pareil cas la police, réveillée de sa somnolence, est en proie à un véritable accès de folie et de rage, d'autant plus risible que le train de vie provinciale le fait éclater à tous les yeux.

Cet accès de rage est encore accentué pour une autre raison : le jet d'une proclamation est de la compétence de deux institutions qui d'ordinaire se font concurrence, la gendarmerie et la police proprement dite. En temps normal, la police est subordonnée dans une certaine mesure à la gendarmerie et doit exécuter ses ordres, mais tout de même elle considère avec jalousie l'influence des pandores et voudrait bien montrer qu'elle est aussi apte qu'eux à dépister et à traquer les « ennemis intérieurs du tsar ». Et c'est ainsi que les proclamations deviennent le champ clos où s'affrontent les serviteurs du tsar. A vrai dire, c'est une question politique et comme telle, elle ressortit à la gendarmerie ; mais, en même temps, elle constitue un attentat à la paix et à l'ordre « publics » et à ce titre elle est de la compétence de la police. Or, c'est ordinairement la police qui est informée la première de l'apparition d'une proclamation. Aussi s'empresse-t-elle de profiter de l'aubaine, pour brûler la politesse à la gendarmerie et la prévenir dans la recherche des délinquants. Les délinquants dépistés par la police sont en grande majorité des individus qui se sont arrêtés pour lire des proclamations affichées, ou encore des gens qui ont ramassé un imprimé jeté dans la rue, en général

de simples curieux. D'ailleurs en employant les mots « la majorité » j'ai commis une erreur c'est, « la totalité » que j'aurais dû dire. Au cours des dix premières années, c'est à peine si, à ma connaissance, on a arrêté deux fois en tout de véritables délinquants, ceux qui, en réalité, avaient répandu des proclamations. Et pourtant, presque toutes entraînaient après elles l'arrestation d'une ou plusieurs victimes de la fureur policière. Ces victimes, certes, se justifient assez facilement, mais elles n'en font pas moins quelques semaines de prison.

On m'a raconté une scène amusante qui s'est passée dans le bureau du commissariat de police de Kielce après jet dans la rue et affichage de proclamations, pour la première fois probablement depuis l'insurrection de 1863.

La police, alors que les proclamations avaient déjà été jetées, fit du zèle et arrêta trois pauvres diables qu'elle avait pincés le matin sur divers points de la ville, en train de lire les proclamations. Vers 9 ou 10 heures du matin, sous bonne escorte, on amena chez le commissaire les victimes du zèle de la police. En les voyant, celui-ci entre en fureur et les engueule comme des chiffonniers, les menaçant de peines sévères à grand renfort de jurons russes.

— Je vous écraserai, tas de rebelles, allez ! ouste ! en prison ! rugissait le magistrat sanglé dans son uniforme ; dis-moi, coquin, comment tu as jeté ces sa-loperies ! dit-il en s'adressant à un des pauvres diables arrêtés et en lui montrant la proclamation.

— Mais, monsieur le Commissaire, dit le malheureux pour s'excuser, ce n'est pas moi qui ai jeté ces

papiers. Je voulais tout simplement arracher un de ces papiers qui était collé sur le mur.

— Que dis-tu, arracher ? s'écria le commissaire au comble de la fureur. Qui est-ce qui te l'a permis ? Je vais te montrer, gredin, à arracher quelque chose. Voyez-vous cela ! allez, ouste, au violon ! ordonna le commissaire aux agents.

Une des obligations les plus ennuyeuses des employés subalternes de la police, quand elle a affaire à une distribution de proclamations, est celle d'avoir à produire le corps du délit, les proclamations elles-mêmes. Venues par diverses voies, elles sont rassemblées en tas, comptées et jointes au procès-verbal ; elles corsent ainsi le rapport sur les proclamations que les rebelles ont répandues dans telle ou telle ville.

Je me suis laissé dire qu'à la suite de l'affichage des premières proclamations dans le Bassin, le gouverneur de la province de Bendzin, à qui on avait apporté seize proclamations retrouvées, établit son rapport en ces termes :

« Des gens mal intentionnés ont, en ce jour, jeté des proclamations libellées de telle et telle façon. On en a jeté seize que je joins au présent rapport. » A l'en croire, on aurait pincé toutes les proclamations jetées ce jour-là.

La recherche des proclamations comme corps du délit donne lieu à des faits de stupidité étonnants qui attirent l'attention et servent de réclame.

Un numéro du *Robotnik* a raconté, par exemple, le fait suivant :

A Ostrowiec, cité ouvrière du district de Radom, la police ayant entendu dire que des proclamations

étaient répandues dans cette petite ville, les recherchait avec le plus grand soin. On finit par en découvrir une collée sur un poteau télégraphique. Plusieurs gardes s'empressèrent de l'enlever sans abîmer le texte. Mais le papier avait été enduit d'une colle solide et les pauvres gardes étaient fort embarrassés. Ils apportèrent un seau d'eau, mouillèrent le papier, mais rien n'y faisait.

Les gardes furent bientôt entourés d'une troupe de badauds qui regardaient avec curiosité la difficile besogne des « commissaires ». Les spectateurs échangeaient leurs idées sur le décollage de la proclamation et s'en communiquaient le contenu ; ils demandèrent aux gardes pourquoi ils se donnaient tant de mal quand il était si facile de décoller le papier en le raclant. Et les plaisanteries de fuser !

— Avec la langue, monsieur le Commissaire, cria quelqu'un dans la foule ; avec la langue ça ira mieux,

— Et que le diable t'emporte ! répliqua le commissaire, offensé dans sa dignité, attends un peu !

Le commissaire abandonna sa besogne et reprenant ses fonctions officielles, il dispersa l'attroupement interdit. Les gens se dispersèrent, mais au bout d'un instant, ils revinrent, d'autres se joignirent à eux et petit à petit, il se forma de nouveau un groupe de curieux.

Dans un autre lieu, on avait affiché une proclamation sur l'un des wagons d'un train allant de Varsovie vers l'intérieur. On s'était servi d'une bonne colle, de sorte que lorsque les employés d'une gare aperçurent la proclamation, les gendarmes de service ne purent l'arracher immédiatement sans l'abîmer. Que firent les rusés pandores ? Ils arrêtaient

le train, détachèrent le wagon sur lequel était affichée la proclamation, ce qui ne manqua pas de provoquer une vive sensation parmi les voyageurs.

Dans les grandes villes, il va de soi que les autorités sont moins naïves et plus circonspectes. Ici la gendarmerie a constamment le pas sur la police. Sa supériorité d'organisation, sa vigilance et sa circonspection plus grandes font qu'elle ne se laisse pas distancer dans la poursuite des « rebelles ».

Et cependant, même dans une ville comme Lodz, qui compte près d'un demi-million d'habitants, il y a des cas où les autorités attirent l'attention par leur façon de procéder et font après coup une réclame aux proclamations révolutionnaires.

Précisément, quand je demeurais dans la rue de l'Est, au siège de l'imprimerie du parti, une proclamation fut lancée à l'occasion d'une crise qui avait éclaté dans le textile. Le jour où la proclamation fut lancée, j'avais affaire à Varsovie et je rentrai chez moi par un train du soir qui arrive à Lodz à onze heures, c'est-à-dire après la fermeture des portes des maisons. Je fus bien étonné de trouver la porte ouverte et le portier en faction à côté.

— Adam, demandai-je, qu'est-ce qui vous prend de fermer si tard la porte ?

Adam haussa les épaules et répondit laconiquement.

— L'ordre est de veiller toute la nuit.

Cet ordre m'inquiéta un peu ; mais ma femme me dit que c'était à cause des proclamations. L'ordre avait été donné à tous les concierges de Lodz de monter la garde près de leur porte jusqu'à l'aurore et de pincer ceux « qui s'arrêteraient devant les

murs ». Car c'est ainsi que le commissaire du quartier avait désigné l'opération de l'affichage des proclamations dans la ville. Tout Lodz naturellement parla de notre proclamation et même les gens qui ne l'avaient pas lue apprirent ainsi son existence, s'entretinrent d'elle et s'efforcèrent de se la procurer.

Les mesures de sûreté de la police qui attirent les regards et qui constituent une si magnifique réclame pour le mouvement révolutionnaire, prennent des proportions gigantesques lors des cérémonies annuelles à l'occasion desquelles le gouvernement s'attend à coup sûr aux manifestations publiques des organisations révolutionnaires. Une de ces cérémonies est celle du 1^{er} mai, la fête universelle du monde du travail. Je suis persuadé que la popularité de cette fête est due en grande partie à la réclame faite à tue-tête, peut-on dire, par le gouvernement et par ses organes à cette occasion. Cette réclame dure alors des semaines entières. La police s'affaire, se multiplie, s'inquiète tant, les gardes sont tellement surchargés de services de jour et de nuit, les rues sont tellement remplies de patrouilles et même de soldatesque, que l'individu le plus indifférent se sent forcément remué et ne peut ignorer « l'agitation socialiste qui menace l'ordre et la paix publiques ».

Et « l'ordre » en Pologne étant représenté par la cravache des serviteurs du tsar, on n'a pas en général une grande sympathie pour lui; aussi n'est-il pas étonnant que cette réclame vaille justement aux « perturbateurs de l'ordre présent » la sympathie d'un public de plus en plus nombreux.

Un de mes camarades d'école, nullement socialiste, un ingénieur, qui a pendant quelque temps été

à la tête d'une fabrique de l'intérieur de la Russie, m'a raconté la manière dont il avait appris l'existence de cette fête du 1^{er} mai et sa célébration en Pologne, alors qu'elle n'était pas aussi universellement connue qu'aujourd'hui. Je reproduis ici son récit, bien qu'il ne se réfère pas à la Pologne, mais parce qu'il caractérise parfaitement les procédés du gouvernement tsariste et son inaptitude à vibrer à l'unisson de la nation et à comprendre même ses propres intérêts.

— La fabrique que je dirigeais, me raconta mon ancien camarade, passait à cette époque-là par une grave crise. Peu de commandes, et par suite impossibilité d'employer la main-d'œuvre ouvrière qui, depuis le temps où les corvées sévissaient à la campagne, avait pris l'habitude de s'embaucher dans notre établissement.

Je me vis obligé de renvoyer une partie de mes ouvriers, mais ceux-ci me proposèrent un arrangement. Pour ne pas priver une partie du personnel de tout salaire, ils demandèrent une réduction de la journée de travail et par suite une réduction de salaire pour tout le personnel, sans exception. Je calculai que je ne pourrais occuper mes ouvriers que six heures par jour et je leur expliquai que dans ces conditions leur salaire serait assez fortement diminué. Néanmoins, les ouvriers acceptèrent et notre fabrique ne travailla que six heures par jour.

Un jour, au début d'avril, poursuivit-il, nous vîmes arriver à la fabrique le commissaire de police, le *prystaw* comme on l'appelle en Russie ; il avait l'air profondément ennuyé. Je pensai que quelque crime l'amenait chez moi. Mais il apparut bientôt

qu'il s'agissait d'une affaire plus importante : l'Etat était menacé d'une révolution.

Une fois seul dans mon cabinet, le prystaw me demanda à voix basse :

— Eh bien, tout est calme chez vous ?

— Naturellement, répondis-je, Pourquoi demandez-vous cela ?

— Et le premier mai ? Rien ne se prépare chez vous à la fabrique ?

Je n'avais jamais jusqu'alors entendu parler du 1^{er} mai, jamais les journaux n'en avaient soufflé mot. Je m'étonnai donc, et je ne pus comprendre ce que le représentant apeuré de l'autorité voulait dire.

— Vous ne savez rien ? me demanda le commissaire en se penchant sur moi. La révolution, monsieur, la révolution, j'ai reçu un papier.

Je sursautai sur ma chaise.

— Oh, quoi ? comment ? demandai-je, ici, chez nous ? vous voulez rire !

— Mais, monsieur, reprit le prystaw offensé, j'ai reçu le papier, je vous le répète, de Pétersbourg même. Voici ce qu'on écrit en toutes lettres : les fabriques demanderont pour le 1^{er} mai la journée de huit heures, c'est la révolution à Varsovie.

— A Varsovie, la révolution ? Le mot m'avait frappé. Huit heures ? Je ne comprends pas. Avez-vous le papier ?

Le prystaw me le présenta. C'était une circulaire du département de police qui enjoignait aux autorités politiques d'inspecter avant le 1^{er} mai les fabriques de leur ressort et de s'informer des dispositions des ouvriers. La circulaire prescrivait de demander aux directeurs de fabrique ou d'établissements

industriels d'informer sur le champ les autorités policières en cas d'événements le 1^{er} mai. On m'expliqua ensuite qu'un congrès international des éléments révolutionnaires avait résolu de demander l'introduction, dans les fabriques, de la journée de huit heures, et qu'enfin, Varsovie et d'autres villes du Royaume de Pologne avaient été le théâtre de désordres provoqués par les menées de « personnes mal intentionnées ». La circulaire se terminait en ordonnant à la police de se tenir prête à étouffer l'hydre révolutionnaire et en cas de besoin de s'adresser aux autorités nécessaires pour requérir l'intervention de la troupe.

— Eh bien ? demanda le prystaw quand j'eus fini ma lecture, qu'en dites-vous ?

— Soyez tranquille ! répondis-je, chez moi les ouvriers ne travaillent que six heures.

— Qu'est-ce que cela prouve ? reprit le commissaire ; la révolution c'est la révolution. C'est bon pour vous d'être tranquille, dit-il en me voyant sourire, mais ma situation à moi n'est pas la même. Ce papier me vient de Pétersbourg même, je n'ai dans mon ressort qu'une fabrique, la vôtre ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, rien qu'un instant au point du jour ; j'ai fait atteler et en route pour venir chez vous, et voilà que vous me parlez de six heures. Tant mieux que ce ne soit pas huit ; mais ce que je vous demande, ce sont les dispositions d'esprit de vos ouvriers. Vous devez tout de même le savoir.

Je mis longtemps à rassurer le prystaw ; à la fin je lui donnai l'assurance qu'en cas d'incident, je le préviendrais sur le champ. Le commissaire prit son

papier, mit en haut la mention « très confidentiel », le fourra dans sa poche et partit.

Quelques jours plus tard, je vis arriver une députation d'ouvriers pour me demander de confirmer l'arrangement intervenu auparavant et de leur promettre que personne ne serait renvoyé de la fabrique. Et comme je leur demandais pourquoi ils me soupçonnaient de vouloir déchirer le contrat intervenu, ils répondirent :

« Voyez-vous ! le cocher du commissaire nous a dit que vous, les directeurs d'usine, vous aviez l'intention d'introduire chez vous, comme à l'étranger, la journée de huit heures dans les fabriques, pour empêcher la nation de désertter la terre. Mais nous ne voulons pas de huit heures ; car une partie des ouvriers devrait être congédiée.

Je n'ai pas compris quelle relation existait entre la terre et la journée de huit heures... On devait probablement faire allusion à des bruits qui se répétaient sans cesse sur un nouveau partage des terres. Nous tombâmes d'accord et je confirmai une fois de plus que personne ne serait renvoyé.

Le récit précédent de mon ami me revient toujours à l'esprit quand j'assiste aux démarches maladroites, dépourvues de tact, entreprises à l'aveuglette par le gouvernement central et ses agents qui, par leur zèle, contribuent à accroître l'autorité des « perturbateurs » qu'ils combattent et à diffuser les idées mêmes qu'ils veulent étouffer.

Le « lancer » des proclamations n'est pas difficile quand « l'assistance policière » ne fonctionne pas. Comme dans la plupart des cas, la police ne mobilise ses forces que *post-factum*, le jet et l'affichage des

proclamations ont lieu presque toujours librement. On s'arrange ordinairement de manière à partager la ville en quartiers et chacun de ces quartiers est confié à un ou deux camarades. Une partie des proclamations passe de main en main, mais ce mode de transmission n'a lieu qu'après le jet et l'affichage en ville. La plupart des proclamations sont jetées dans les escaliers des maisons, dans les boîtes aux lettres, sur les chemins suivis par les ouvriers, dans les fabriques et les ateliers ; une faible partie est réservée pour être affichée sur les palissades, les murs, les poteaux télégraphiques, etc.

Cette dernière opération est la plus dangereuse, surtout quand il s'agit de proclamation annuelle, guettée par la police. Mais ce danger surexcite les cœurs, et parmi les ouvriers, il est facile de trouver des volontaires pour ce genre de travail. Il donne même naissance à une sorte de bravoure spéciale, au désir de jouer quelque mauvais tour extraordinaire à la police, de la bafouer insolemment. On en est arrivé à afficher des proclamations sur le dos des fonctionnaires, cosaques et gardes.

Les proclamations affichées dans les rues disparaissent, pour la plupart, très rapidement. Les policiers et les gardes les déchirent. Mais les autorités, n'étant jamais sûres de leur disparition totale, organisent une longue chasse aux proclamations, en inspectant les murs et les palissades de la ville.

Exceptionnellement des proclamations parviennent à rester affichées quelques heures le matin, surtout dans les grandes villes. C'est en effet dans la soirée ou pendant la nuit qu'on les affiche de préférence.

Un camarade m'a raconté qu'on avait tiré sur lui pendant qu'il diffusait de la biboula. C'était dans le bassin de Dombrowa, la veille de la Sainte-Barbe, patronne des mineurs. L'année précédente, une proclamation avait été publiée à la même époque et l'autorité se préparait à contre-carrer les projets des « rebelles ». Elle mobilisa ses forces pour empêcher le renouvellement des « menées criminelles ».

— Nous avions, un de mes camarades et moi, me dit-il, à nous occuper d'une partie du bassin pour y répandre des proclamations. Nous étions sur le point d'achever notre besogne et il ne nous restait plus qu'une rangée de maisons ouvrières touchant presque à la voie ferrée. Nous résolûmes d'afficher les proclamations sur les petits poteaux situés devant l'entrée de chaque maison. Nous étions arrivés au milieu de la rangée, quand j'entendis des pas rapides sur l'escalier de la maison d'en face. C'était juste au moment où j'allais appliquer la proclamation sur le poteau que mon camarade avait enduit de colle. J'appuyai le papier sur la colle sans cesser cependant de regarder la porte de la maison. J'aperçus un homme qui, nous ayant vus, s'approcha de nous à grands pas.

Nous nous éloignâmes du poteau et prîmes le milieu du chemin ; j'entendais toujours des pas derrière moi. Pour effrayer notre poursuivant, je laissai traîner sur le chemin une canne d'acier que j'avais à la main et je heurtai quelques pierres. La canne résonna, et je fus heureux de constater que le son était parvenu également aux oreilles de l'individu qui nous suivait. Il s'arrêta et j'entendis bientôt des pas précipités qui revenaient vers la maison.

Mais en voulant échapper à notre poursuivant, nous poussâmes trop loin et nous arrivâmes presque à la voie ferrée où se dressait une maisonnette de garde-barrière. Au moment où l'homme qui nous suivait nous abandonna, nous entendîmes devant nous un son qu'une oreille révolutionnaire distingue infailliblement au milieu de tous les autres dans les provinces polonaises annexées par la Russie, un bruit d'éperons, ce qui était la preuve que le propriétaire, probablement un gendarme, l'une des pièces de la « mise en garde » de la police, se trouvait à quelques pas devant nous. Nous nous empressâmes de tourner à droite sur un large chemin conduisant à la fosse voisine. Tout d'un coup, nous entendîmes les termes consacrés d'un appel menaçant :

— Halte ? Qui va là ? cria le gendarme qui marchait vers nous, car ses éperons continuaient à résonner.

Nous nous tîmes cois et précipitâmes notre marche. Le chemin était uni, sans détours, mais à quelques minutes à droite du chemin désert se trouvait un trou assez profond, dernier témoin de fosses anciennes. Nous résolûmes de prendre le galop et de descendre dans ce trou, de le traverser dans toute sa largeur et de grimper du côté opposé. Nous étions convaincus que le gendarme ne s'aventurerait pas derrière nous dans le fond du trou.

Mais nous n'étions pas arrivés au but que le gendarme nous somme de nouveau de nous arrêter. Naturellement pas de réponse de notre part. Un instant après nous étions déjà sortis du trou quand nous entendons un coup de feu, puis deux... la chose, cela va de soi, nous donne des ailes. Rapides comme la

foudre, nous descendons dans un trou et disparaissions dans les ténèbres de la nuit. Le gendarme ne nous poursuivit pas.

Quelques jours après, j'appris au cours d'une conversation quel était notre premier poursuivant. C'était un mineur de la fosse voisine. Rentré chez lui, il avait raconté à un de ses camarades, que je connaissais, qu'il avait rencontré dans la rue ceux qui « affichent les proclamations ». Il dit qu'il voulait voir ces gens-là et qu'il avait couru pour les rejoindre.

— Ah ! diable ! lui dit son camarade en l'interrompant, ils auraient pu te frapper à coups de couteau. Ils auraient pensé peut-être que tu voulais les pincer.

— Précisément, répondit le mineur. Je ne suis pas bête. Dès que je l'ai entendu ouvrir son couteau, j'ai décampé. Ah ! ils ne manquent pas de toupet, les socialistes !

Une autre fois à Varsovie, à l'occasion des proclamations lancées le premier mai, je me suis laissé raconter le fait suivant qui est assez amusant : un concierge d'une maison située dans un faubourg éloigné de la capitale avait remarqué un homme en train d'afficher un papier sur une palissade. Il bondit sur lui pour l'arrêter. Mais l'homme, pour lui échapper, sauta par-dessus la palissade au moment où le concierge allait l'atteindre. Il avait déjà passé une jambe de l'autre côté de la palissade quand le concierge le saisit par l'autre jambe. Notre camarade se trouvait dans une assez fâcheuse situation. La palissade était bien mince, le concierge le tirait par le pantalon. A tout instant mon ami risquait de tomber de la palissade dans les bras du concierge. Il fit

appel à toutes ses forces et décocha un vigoureux coup de pied dans le visage de ce dernier. Celui-ci ne put supporter le coup et tomba à la renverse, non sans arracher le bas du pantalon du camarade qui de son côté n'avait pas réussi à garder son équilibre et était tombé, les vêtements en désordre, dans un jardin de l'autre côté de la palissade. Bien que légèrement blessé, il se releva au plus vite et s'éclipça tandis que le concierge poussait derrière lui des coups de sifflet en criant : « au voleur, au voleur ! »

Ce cri « au voleur ! » nos camarades l'entendirent bien souvent au moment de rafles et d'arrestations. Les autorités et la police savent parfaitement qu'en Pologne la lutte révolutionnaire dirigée contre le gouvernement jouit des sympathies du public et qu'il est difficile de compter sur l'aide de ce dernier, quand on opère dans des régions révolutionnaires. Au contraire, en pareille circonstance ce n'est pas une aide qu'on peut en attendre, mais une hostilité. Et quand on veut faire appel au public, quand on réclame le concours de gens qui n'ont pas l'honneur d'être des défenseurs officiels du trône asiatique des tsars, on se sert du cri « au voleur ! au voleur ! »

Les auteurs involontaires d'une arrestation politique se font parfois d'amers reproches pour avoir aidé les ignobles coups de force de la police tsariste. J'ai rencontré un jour, près de Wilno, un cheminot qui, les larmes aux yeux, m'a raconté le fait suivant :

Je passais un soir assez tard dans la rue, me dit-il tout remué. J'entends derrière moi les pas précipités d'un homme qui court en criant : au voleur ! au voleur ! Je me retourne et je vois devant moi un jeune Juif, la figure convulsée, tout essoufflé et tout

couvert de sueur. Le pauvre diable voulait tourner dans une ruelle pour disparaître et échapper à ses poursuivants. Mais moi, ne sachant rien, je le saisis par le cou. Aussitôt derrière lui apparaissent le commissaire du district et deux policiers. L'un d'eux frappe le Juif au visage en l'engueulant.

— Ah ! fils de chien ! s'écrie-t-il, juif galeux. Ah ! tu te mêles de faire la révolution !

Le commissaire tenait à la main une petite feuille de papier.

Mes mains me tombèrent en entendant ces mots.

— Ah, grand Dieu, ajouta-t-il, en soupirant, pourquoi ne m'avait-il pas dit tout à l'heure qu'il était poursuivi pour un fait politique ?

Aussi faut-il être très prudent en matière d'aide à la police ; il faut s'en abstenir particulièrement au moment des émeutes et des désordres populaires, alors que la police est inquiète et nerveuse.

CONCLUSION

J'ai retenu peut-être un peu trop longuement l'attention du lecteur sur la biboula ; à mon avis, pourtant elle le mérite. Le verbe imprimé a, dans les sociétés actuelles, une puissance universellement reconnue. Ses progrès, son développement, son rayonnement mesurent la force, la floraison, et l'état de leur civilisation et de leur culture. Où en sommes-nous, nous autres Polonais, dans les provinces annexées russes ? La réponse est facile.

Il suffit de penser qu'il y a des gens qui n'ont pas le droit de lire une histoire, non falsifiée, de leur nation, il suffit de voir les œuvres de nos poètes mutilées par la main brutale de la censure, de penser qu'il existe, de nos jours, une société où les partis politiques, sont ou privés du droit à l'existence, ou du moins condamnés à s'exprimer en une langue monstrueuse, esclave, la langue d'Esopé ; il suffit de se représenter que les actes du gouvernement, si blessants pour nous, ne peuvent être l'objet de la moindre critique publique, pas même, souvent, de simples discussions, tout cela suffit pour comprendre combien l'état légal du verbe imprimé répond peu

aux besoins de la société et quel est l'aspect humiliant de notre nation comparée aux autres.

Mais nous avons beau « vivre dans les ténèbres », nous voulons vivre. Aussi, sommes-nous en train de donner une preuve superbe de ce désir de vivre par une littérature clandestine, illégale, qui équivaut presque en quantité à la littérature légale et la dépasse même peut-être en influence. La violence et la force, les cachots et le knout n'empêchent pas notre nation de créer dans son sein, comme les autres peuples heureux, des partis et des groupes, de vivre une vie politique complexe et la preuve la plus répétée de cette vie n'est autre que le verbe imprimé illégal, la biboula.

Comme je l'ai déjà fait observer, tous les partis en Pologne luttent avec cette arme ; mais il va sans dire que ceux qui se voient refuser le droit à l'existence par les règlements asiatiques barbares du tsarisme sont forcés d'y recourir plus souvent et de l'aiguiser avec plus de soin que les autres. Ces gens-là sont les démocrates de toute catégorie, et au premier rang les socialistes, dont le nom seul, l'étiquette seule sont des motifs de répression impitoyables. Aussi la victoire, l'épanouissement du verbe libre, délivré enfin des chaînes de la censure, est avant tout leur victoire.

Mais elle est aussi la victoire des démocrates dans un autre champ d'action qui, si longtemps hélas ! est resté chez nous en friche. Ce champ d'action est l'âme de la nation, d'une nation comprise non comme une caste, comme une réunion peu nombreuse de personnes riches et instruites, mais comme une agglomération énorme de plusieurs millions d'habitants,

unis entre eux par la langue, l'histoire, le sentiment d'appartenir à cette nation et non à une autre, agglomération dont l'immense majorité est constituée par le monde du travail à la ville et à la campagne. Cette âme, plongée dans la passivité, commence à se réveiller. Et pourtant tous les mauvais génies du temps passé et présent, l'ignorance, la prison, le knout de l'envahisseur et l'intérêt de l'exploiteur se sont conjurés pour la maintenir dans une passivité impuissante. Et si maintenant nous voyons ce peuple « vibrer et gronder comme une vague d'eau » nous le devons au « souffle brûlant du verbe », le verbe démocratique le conviant à la vie, à une vie indépendante. Et ce verbe est en première ligne, dans les provinces annexées russes, le verbe imprimé, la biboula. Aussi beaucoup d'entre nous, révolutionnaires, soldats de la démocratie, regardons la biboula comme une fidèle compagne d'arme, une amie dévouée, une alliée sûre qui partage avec nous les lourds devoirs de la vie révolutionnaire, avec qui l'on triomphe ou l'on meurt. Je me rappelle qu'au pavillon X on me convoqua pour une enquête par un beau jour du mois d'août. Entouré de la garde, j'entrai dans la pièce où se tenait un officier de gendarmerie penché sur un grimoire. Je m'assis en face de lui et je jetai les yeux sur la table recouverte d'un tapis vert.

La table disparaissait presque sous les papiers officiels, procès-verbaux et autres produits du travail de la gendarmerie. Je n'en aperçus pas moins, sur le bord, une tache d'un rouge vif qui égayait un peu la grisaille incolore du temple de la moderne inquisition. Je considérai cette tache plus attentive-

ment et j'avancai involontairement la main. C'était la brochure « Que veulent les Socialistes ? » J'avais jadis, quelques années auparavant, assisté à sa naissance dans une imprimerie de Londres.

Elle avait été écrite par un émigré (1) qui avait usé bien des fonds de culotte à l'étranger. Il l'avait composée là-bas dans la Suisse montagnaise, l'esprit et l'œil fixés sur les plaines de Mazovie, en pleine intimité avec les souffrances de ses frères prisonniers des bords de la Vistule, loin par la distance, mais près par le cœur. Des typographes de Londres, des émigrés également, l'avaient mise en pages, sans même savoir si le lendemain ils auraient un morceau de pain à se mettre sous la dent, l'esprit fixé sur la patrie lointaine. Et c'est ainsi que la pensée et la sollicitude de l'auteur compatissant, cristallisées par le travail des typographes en menus caractères noirs, avaient pris la forme de ce que ses tuteurs futurs devaient appeler plaisamment la biboula.

Cette brochure, suivant l'intention de ses auteurs, avait quitté la brumeuse Angleterre, pour voler vers sa patrie. Si elle avait pu parler, on aurait certainement entendu une histoire curieuse, pleine d'aventures romantiques. Doucement enveloppée, peut-être, dans le sein tiède d'une « dromadaire » du parti, elle avait séjourné dans les dépôts, dans de sombres corbeilles et valises. Soigneusement cachée au fond d'une « brunette » ou d'une « blondinette », elle avait connu les secousses des wagons, s'était glissée à travers le filet de la troisième ligne des verts, avait tremblé sous les regards des mouchards et des gen-

(1) Edward Abramowski.

darmes. Puis elle avait fini par déboucher dans le monde et commencé son service.

Peut-être aussi avait-elle séjourné dans les poches usées des étudiants sanglés dans leurs uniformes, dans les poches tachées et grasses d'un ouvrier de fabrique ; peut-être s'était-elle dissimulée au fond des souquenilles des paysans. Elle avait été accueillie de bien des manières, soit avec un sourire de condescendance, soit avec un cri d'admiration, soit avec un regard de haine. Et voilà que sa fin, sa mort civique, était venue.

Sous le voile des ombres de la nuit, ses persécuteurs, les soutiens bleus du trône des tsars, avaient fait irruption dans sa dernière demeure. à grand bruit d'éperons, à grand renfort d'expressions étrangères, inconnues pour elle ; on l'avait arrachée à sa cachette, on avait abusé, brutalement peut-être, de sa faiblesse. On l'avait jetée sur la table dans un geste de mépris et elle, fille de liberté, on l'avait accolée à d'ignobles paperasses dégoûtant de sang, puant la torture, fruits de la force et de l'esclavage.

C'était ma propre situation, à moi, son compagnon d'armes, le témoin de sa naissance dans un pays étranger mais libre. Finis pour nous les beaux jours de liberté, brisé le cercle des aventures, terminée pour nous la lutte ; tout cela faisait place aux jours gris, monotones, déprimants de la prison. Nous étions bien vaincus cette fois. Mais cette rencontre en prison m'avait fait plaisir malgré sa brièveté ; car le gendarme, ayant aperçu la direction de mon regard, s'était hâté de couvrir la tache rouge, qui poussait des appels à la vie, d'une grise paperasse administrative. Nous étions vaincus, mais si ce petit

livre avait pu penser et parler, au lieu de se taire jusqu'à la fin des siècles dans les murs sombres d'un cachot tsariste, il n'aurait pas manqué de lancer à ses ennemis les vers du poète :

Tu peux me tenir tête aujourd'hui,
L'avenir n'en est pas moins à moi !
A moi aussi sera,
Par delà le tombeau,
La victoire !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE (1)

(1) Les deuxième et troisième parties n'ont jamais paru.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Introduction	11
Un brin d'histoire	15
La frontière et les verts	37
La troisième ligne frontière	103
Imprimeries clandestines	111
La circulation de la biboula. Les dépôts	153
Le colportage	210
Conclusion	256

PUBLICATIONS ET TRADUCTIONS DE J. A. TESLAR

J.-A. TESLAR. — *Devant la colonne de Mickiewicz* (Éd. de luxe avec 1 bois orig. de Fr. Prochaska). Florence, Tyszkiewicz, 1929.

A. MICKIEWICZ. — *L'Homme Éternel*, Pages choisies en prose. Gebethner et Wolff, Paris, 1929.

EN COLLABORATION AVEC LE COMTE J. DE FRANCE DE TERSANT

W. SIEROSZEWSKI. — *A travers le désert blanc*, Paris, N. R. F., 1931.

— *L'Évasion*. Malfère, Paris, 1933.

H. SIENKIEWICZ. — *Une Aventure à Sidon* (Éd. de luxe avec 6 cuivres de St. Mrozewski). Trianon, Paris, 1931.

— *En esclavage chez les Tartares*. Malfère, Paris, 1933.

— *Les Chevaliers Teutoniques*. Malfère, Paris, 1933.

EN COLLABORATION AVEC LE LT-COLONEL CH. JÈZE

A. PRZYBYLSKI. — *La Pologne en lutte pour ses frontières (1918-1920)*. Avec 26 croquis et 5 cartes. Gebethner et Wolff, Paris, 1929.

J. PILSUDSKI. — *L'Année 1920* (Avec le texte de l'ouvrage de M. Toukhatchevski « La marche au delà de la Vistule » et les notes critiques du Bureau Hist. Milit. de Varsovie. 21 croquis et 11 cartes hors texte). La Renaissance du Livre, Paris, 1929.

— *Mes premiers combats* (Souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg. Avec 1 portrait et 3 cartes). Gebethner et Wolff, Paris, 1931.

— *Biboula* (Souvenirs d'un révolutionnaire). Malfère, Paris, 1933.

— *Du révolutionnaire au Chef d'État* (En préparation).

EN COLLABORATION AVEC MADAME BARON

A. DYGASINSKI. — *Le Banquet de la vie* (En préparation).



